


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS



HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,
TOME IV.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

Par P. BERNARD.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES,
TOME I.



HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Git-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

[1801]



TABLE
DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

NOS INDIGÈNES DOMESTIQUES.

NOS DOMESTIQUES HERBIVORES.

NOS DOMESTIQUES CARNIVORES.

HISTOIRE

HISTOIRE
NATURELLE
DES ANIMAUX
QUADRUPÈDES.

NOS INDIGÈNES DOMESTIQUES.

L'HOMME change l'état naturel des Animaux en les forçant à lui obéir, et les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse, dont on se sert, dont on abuse, qu'on altère, qu'on dépayse et que l'on dénature, tandis que l'animal sauvage n'obéissant qu'à la Nature, ne connoît d'autres lois que celles du besoin et de sa liberté. L'histoire d'un animal sauvage est donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la simple Nature, au lieu que l'histoire d'un animal domestique est compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie pour l'apprivoiser ou pour le subjuguer ; et comme on ne sait pas assez combien l'exemple, la contrainte, la force de l'habitude, peuvent influer sur les Animaux et changer leurs mouvemens, leurs déterminations, leurs penchans, le but d'un Naturaliste doit être de les ob-

server assez pour pouvoir distinguer les faits qui dépendent de l'instinct, de ceux qui ne viennent que de l'éducation ; reconnoître ce qui leur appartient et ce qu'ils ont emprunté, séparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire, et ne jamais confondre l'animal avec l'esclave, la bète de somme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme sur les Animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire ; c'est l'empire de l'esprit sur la matière ; c'est non-seulement un droit de Nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être ; car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des Animaux qu'il leur commande : s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire ; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres ; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini ; il est maître des animaux parce que non-seulement il a

comme eux du mouvement et du sentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connoît les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvemens, vaincre la force par l'esprit, et la vitesse par l'emploi du temps.

Cependant parmi les Animaux les uns paroissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre; l'un paroît être l'ami de l'homme et l'autre son ennemi : son empire sur les Animaux n'est donc pas absolu; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légéreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entr'eux et l'homme l'élément qu'ils habitent? combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse? et enfin combien y en a-t-il qui bien loin de reconnoître leur souverain, l'attaquent à force ouverte; sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpens dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien?

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme. Dieu créateur des êtres est seul maître de la Nature; l'homme ne peut rien sur le

produit de la création ; il ne peut rien sur les mouvemens des corps célestes, sur les révolutions de ce globe qu'il habite ; il ne peut rien sur les Animaux, les végétaux, les minéraux en général ; il ne peut rien sur les espèces ; il ne peut que sur les individus ; car les espèces en général et la matière en bloc appartiennent à la Nature, ou plutôt la constituent : tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible ; l'homme entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée ; lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune : il obéit à la même puissance, et comme tout le reste, il naît, croît et périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'anoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels ; cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la Nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'Univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit, et non par la force et par les autres qualités de la matière, que

l'homme a su subjuguer les Animaux : dans les premiers temps ils devoient être tous également indépendans : l'homme devenu criminel et féroce, étoit peu propre à les apprivoiser; il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnoître, pour les choisir, pour les dompter; il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander, et l'empire sur les Animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit et réuni ses forces; auparavant l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous : nu, sans armes et sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie; et même longtemps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

Mais lorsqu'avec le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'Univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces; il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes; il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les Animaux aux Animaux; et subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les

écartant par le nombre, et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, et à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obscures qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

NOS DOMESTIQUES HERBIVORES.

DU CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course ; il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le Cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le

premier âge a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel; ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos, et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits; les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds est traversée par des clous; l'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles; on les en délivreroit en vain, ils n'en seroient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La Nature est plus belle que l'art, et dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle Nature : voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts,

ne sont ni gênés, ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins; ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques; ils ont ce que donne la Nature, la force et la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce; ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent : ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre; ils ne se la font point entr'eux; ils ne se disputent pas leur subsistance; ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles et de combats parmi les autres animaux car-

nassiers ; ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples et modérés, et qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales : leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se dévancer à la course, à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé ; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages, et citent même les lieux où ils se trouvoient. Hérodote cite la Thrace, Aristote la Syrie, Pline les pays du nord, Strabon les Alpes et l'Espagne comme des lieux où l'on trouvoit des chevaux sauvages. Parmi les modernes, Marmol rapporte qu'il y en a quelques-uns dans les déserts de l'Arabie et de la Lybie ; qu'ils sont petits et de couleur cendrée ; qu'il y en a aussi de blancs, qu'ils ont la crinière et les crins fort courts et hérissés, et que les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course ; on trouve aussi dans les Lettres édifiantes, qu'à la Chine il y a des chevaux sauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées et presqu'également habitées, on n'y trouve plus de chevaux sauvages, et ceux que l'on

voit en Amérique sont des chevaux domestiques et européens d'origine que les Espagnols y ont transportés, et qui se sont multipliés dans les vastes déserts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées; car cette espèce d'animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement et la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique et du Pérou à l'aspect des chevaux et des cavaliers, firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étoient absolument inconnus dans ces climats; ils en transportèrent donc un grand nombre, tant pour leur service et leur utilité particulière, que pour en propager l'espèce; ils en lâchèrent dans plusieurs iles, et même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. L'auteur de l'histoire des aventuriers flibustiers dit, « qu'on voit quelquefois dans l'ile Saint-Domingue des troupes de plus de cinq cents chevaux qui courent tous ensemble, et que lorsqu'ils aperçoivent un homme ils s'arrêtent tous; que l'un d'eux s'approche à une certaine distance, souffle des naseaux, prend la fuite, et que tous les autres le suivent: » il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux ont dégénéré en devenant sauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beaux que ceux d'Espagne, quoiqu'ils soient de cette race; « ils ont, dit-il, la tête fort grosse aussi-bien que les jambes, qui de plus sont raboteuses; ils ont aussi les oreilles et le cou long; les habitans du pays les apprivoisent aisément et les font ensuite travailler: les chasseurs leur font porter leurs cuirs; on se sert pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans les endroits où ils fréquentent; ils s'y engagent aisément, et s'ils

se prennent par le cou, ils s'étranglent eux-mêmes, à moins qu'on n'arrive assez tôt pour les secourir; on les arrête par le corps et les jambes et on les attache à des arbres où on les laisse pendant deux jours sans boire ni manger; cette épreuve suffit pour commencer à les rendre dociles, et avec le temps ils le deviennent autant que s'ils n'eussent jamais été farouches; et même, si par quelque hazard ils se retrouvent en liberté, ils ne deviennent pas sauvages une seconde fois; ils reconnoissent leurs maîtres, et se laissent approcher et reprendre aisément » (1).

Cela prouve que ces animaux sont naturellement doux et très-disposés à se familiariser avec l'homme

(1) On trouve dans le nouveau Parfait Maréchal un autre moyen d'apprivoiser les chevaux farouches. « Quand on n'a point apprivoisé, y est-il dit, les poulains dès leur tendre jeunesse, il arrive souvent que l'approche et l'attouchement de l'homme leur causent tant de frayeur, qu'ils s'en défendent à coups de dents et de pieds, de façon qu'il est presque impossible de les panser et de les ferrer; si la patience et la douceur ne suffisent pas, il faut pour les apprivoiser se servir du moyen qu'on emploie en fauconnerie pour priver un oiseau qu'on vient de prendre et qu'on veut dresser au vol, c'est de l'empêcher de dormir, jusqu'à ce qu'il tombe de foiblesse; il faut en user de même à l'égard d'un cheval farouche, et pour cela il faut le tourner à sa place, le derrière à la mangeoire, et avoir un homme toute la nuit et tout le jour à sa tête, qui lui donne de temps en temps une poignée de foin et l'empêche de se coucher, on verra avec étonnement comme il sera subitement adouci; il y a cependant des chevaux qu'il faut veiller ainsi pendant huit jours. »

et à s'attacher à lui; aussi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maisons pour se retirer dans les forêts ou dans les déserts; ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossière et toujours la même, et ordinairement mesurée sur l'économie beaucoup plus que sur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs : après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos est un lieu de délices; ils le sentent de loin; ils savent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, et semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis, puisqu'on a vu des chevaux abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour se faire entendre, accourir à la voix des hommes, et en même temps maigrir et dépérir en peu de temps, quoiqu'ils eussent abondamment de quoi varier leur nourriture et satisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc presqu'en entier de leur éducation, et cette éducation suppose des soins et des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal, mais dont il est dédommagé par les services continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mère; on les laisse teter pendant cinq, six ou tout au plus sept mois; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laisse teter dix ou onze mois ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt, quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair et de corps : après ces six ou sept mois de

lait, on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait; on leur donne du son deux fois par jour et un peu de foin, dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge, et on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère; mais lorsque cette inquiétude est passée, on les laisse sortir par le beau temps, et on les conduit aux pâturages; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun; il faut leur donner le son et les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe, et ne jamais les exposer au grand froid ou à la pluie; ils passent de cette façon le premier hiver: au mois de mai suivant, non-seulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'octobre, en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils se dégoûteroient du foin qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver et la nuit pendant l'été jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche; ce changement de nourriture demande quelques précautions; on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, et on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. Dans le même ouvrage qui vient d'être cité, on recommande cette pratique, et cette recom-

mandation est sans doute fondée sur l'expérience; cependant on verra qu'à tout âge et dans tous les temps, l'estomac de tous les Chevaux est farci d'une si prodigieuse quantité de vers, qu'ils semblent faire partie de leur constitution : nous les avons trouvés dans les chevaux sains comme dans les chevaux malades; dans ceux qui paissoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine et du foin; et les ânes, qui de tous les animaux sont ceux qui approchent le plus de la nature du Cheval, ont aussi cette prodigieuse quantité de vers dans l'estomac, et n'en sont pas plus incommodés : ainsi on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle causée par les mauvaises digestions d'une herbe crue; mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture et de la digestion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention, lorsqu'on sèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne soit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats et trop sensibles aux impressions de l'air; on leur donnera souvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher, ni les panser à la main qu'à l'âge de deux ans et demi ou trois ans; ce frottement trop rude leur causeroit de la douleur, leur peau est encore trop délicate pour le souffrir, et ils dépériroient au lieu de profiter; il faut aussi avoir soin que le râtelier et la mangeoire ne soient pas trop élevés; la nécessité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habi-

tude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. Lorsqu'ils auront un an ou dix-huit mois, on leur tondra la queue, les crins repousseront et deviendront plus forts et plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut séparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux, et les femelles avec les jumens : sans cette précaution les jeunes poulains se fatigueroient autour des poulines, et s'énerveroient sans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans et demi, on doit commencer à les dresser et à les rendre dociles ; on leur mettra d'abord une selle légère et aisée, et on les laissera sellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche et à se laisser lever les pieds, sur lesquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer ; et si ce sont des chevaux destinés au carrosse ou au trait, on leur mettra un harnois sur le corps et un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride, ni pour les uns ni pour les autres ; on les fera troter ensuite à la longe avec un cavesson sur le nez, sur un terrein uni, sans être montés, et seulement avec la selle ou le harnois sur le corps ; et lorsque le cheval de selle tournera facilement et viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe, on le montera et descendra dans la même place et sans le faire marcher, jusqu'à ce qu'il ait quatre ans, parce qu'avant cet âge il n'est pas encore assez fort pour n'être pas, en marchant, surchargé du poids du cavalier : mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, et toujours à petites reprises;

prises; quand le cheval de carrosse sera accoutumé au harnois, on l'attellera avec un autre cheval fait, en lui mettant une bride, et on le conduira avec une longe passée dans la bride, jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait; alors le cocher essaiera de le faire reculer, ayant pour aide un homme devant, qui le poussera en arrière avec douceur, et même lui donnera de petits coups pour l'obliger à reculer : tout cela doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture; car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrainés, c'est-à-dire lorsqu'ils sont au grain et à la paille, comme il sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles, et plus difficiles à dresser.

Le mors et l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement; le mors pour la précision, et l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paroissoit pas destinée par la Nature à recevoir d'autres impressions que celles du goût et de l'appétit; cependant elle est d'une si grande sensibilité dans le Cheval, que c'est à la bouche, par préférence à l'œil et à l'oreille, qu'on s'adresse pour transmettre au Cheval les signes de la volonté; le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir et déterminer l'animal, et cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même; sa trop grande sensibilité veut être ménagée; car si on en abuse, on gâte la bouche du Cheval en la rendant insensible à l'impression du mors : les sens de la vue et de l'ouïe ne seroient pas sujets à une telle altération et ne pour-

roient être émoussés de cette façon; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux Chevaux par ces organes, et il est vrai que les signes transmis par le toucher font beaucoup plus d'effet sur les animaux en général, que ceux qui leur sont transmis par l'œil ou par l'oreille; d'ailleurs, la situation des Chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux presqu'inutiles à cet effet, puisqu'ils ne voient que devant eux, et que ce n'est qu'en tournant la tête qu'ils pourroient apercevoir les signes qu'on leur feroit; et quoique l'oreille soit un sens par lequel on les anime et on les conduit souvent, il paroît qu'on a restreint et laissé aux chevaux grossiers l'usage de cet organe, puisqu'au manège, qui est le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle presque point aux Chevaux, et qu'il ne faut pas même qu'il paroisse qu'on les conduise : en effet, lorsqu'ils sont bien dressés, la moindre pression des cuisses, le plus léger mouvement du mors suffit pour les diriger; l'éperon est même inutile, ou du moins on ne s'en sert que pour les forcer à faire des mouvemens violens; et lorsque, par l'ineptie du cavalier, il arrive, qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le Cheval se trouvant excité d'un côté et retenu de l'autre, ne peut que se cabrer en faisant un bond sans sortir de sa place.

On donne à la tête du Cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux et relevé; on la place comme elle doit être, et le plus petit signe ou le plus petit mouvement du cavalier suffit pour faire prendre au Cheval ses différentes allures; la plus naturelle est

peut-être le trot; mais le pas et même le galop sont plus doux pour le cavalier, et ce sont aussi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorsque le Cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement soit fait avec hardiesse et facilité, et que le genou soit assez plié; la jambe levée doit paroître soutenue un instant; et lorsqu'elle retombe, le pied doit être ferme et appuyer également sur la terre, sans que la tête du Cheval reçoive aucune impression de ce mouvement: car lorsque la jambe retombe subitement, et que la tête baisse en même temps, c'est ordinairement pour soulager promptement l'autre jambe qui n'est pas assez forte pour supporter seule tout le poids du corps. Ce défaut est très-grand, aussi bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction: l'on doit observer aussi que lorsqu'il appuie sur le talon, c'est une marque de foiblesse, et que quand il pose sur la pince, c'est une attitude fatigante et forcée que le Cheval ne peut soutenir longtemps.

Le pas qui est la plus lente de toutes les allures, doit cependant être prompt; il faut qu'il ne soit ni trop alongé ni trop raccourci, et que la démarche du Cheval soit légère: cette légéreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, et se reconnoit à la manière dont il porte la tête en marchant; s'il la tient haute et ferme, il est ordinairement vigoureux et léger; lorsque le mouvement des épaules n'est pas assez libre, la jambe ne se lève point assez, et le Cheval est sujet à faire des faux pas et à heurter du pied contre les inégalités du terrein; et lorsque les épaules sont encore plus serrées,

et que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le Cheval se fatigue, fait des chûtes, et n'est capable d'aucun service : le Cheval doit être sur la hanche, c'est-à-dire hausser les épaules et baisser la hanche en marchant ; il doit aussi soutenir sa jambe et la lever assez haut : mais s'il la soutient trop longtemps, s'il la laisse retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légéreté, il devient dur, et n'est bon que pour l'appareil et pour piafer.

Il ne suffit pas que les mouvemens du Cheval soient légers, il faut encore qu'ils soient égaux et uniformes dans le train du devant et dans celui du derrière ; car si la croupe balance tandis que les épaules se soutiennent, le mouvement se fait sentir au cavalier par secousses et lui devient incommode. La même chose arrive lorsque le Cheval alonge trop de la jambe de derrière, et qu'il la pose au-delà de l'endroit où le pied de devant a porté : les chevaux dont le corps est court sont sujets à ces défauts ; ceux dont les jambes se croisent ou s'atteignent, n'ont pas la démarche sûre, et en général ceux dont le corps est long sont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules et les hanches, et qu'il en ressent moins les impressions et les secousses.

Les Quadrupèdes marchent ordinairement en portant à la fois en avant une jambe de devant et une jambe de derrière ; lorsque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière suit et avance en même temps, et ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe

droite de derrière, et ainsi de suite. Comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un carré long, la manière la plus commode de se mouvoir est d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne fasse qu'un petit mouvement et reste toujours à peu près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement dans les trois allures naturelles du Cheval, le pas, le trot et le galop : cette règle de mouvement s'observe toujours, mais avec des différences. Dans le pas, il y a quatre temps dans le mouvement ; si la jambe droite de devant part la première, la jambe gauche de derrière suit un instant après, ensuite la jambe gauche de devant part à son tour pour être suivie un instant après de la jambe droite de derrière ; ainsi le pied droit de devant pose à terre le premier, le pied gauche de derrière pose à terre le second, le pied gauche de devant pose à terre le troisième, et le pied droit de derrière pose à terre le dernier ; ce qui fait un mouvement à quatre temps et à trois intervalles, dont le premier et le dernier sont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement : si la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part aussi en même temps, et sans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une et le mouvement de l'autre ; ensuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière aussi en même temps, de sorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps et un intervalle ; le pied droit de devant et le pied gauche de derrière posent à terre en même temps, et ensuite le pied gauche

de devant et le droit de derrière posent aussi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps; mais comme dans ce mouvement qui est une espèce de saut, les parties antérieures du Cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, et qu'elles sont chassées par la force des hanches et des parties postérieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le pied gauche de derrière pose à terre pour servir de point d'appui à ce mouvement d'élancement; ainsi c'est le pied gauche de derrière qui fait le premier temps du mouvement et qui pose à terre le premier; ensuite la jambe droite de derrière se lève conjointement avec la gauche de devant et elles retombent à terre en même temps; et enfin la jambe droite de devant, qui s'est levée un instant après la gauche de devant et la droite de derrière, se pose à terre la dernière, ce qui fait le troisième temps : ainsi dans ce mouvement du galop, il y a trois temps et deux intervalles, et dans le premier de ces intervalles, lorsque le mouvement se fait avec vîtesse, il y a un instant où les quatre jambes sont en l'air en même temps, et où l'on voit les quatre fers du Cheval à la fois : lorsque le Cheval a les hanches et les jarrets souples, et qu'il les remue avec vîtesse et agilité, ce mouvement du galop est plus parfait, et la cadence s'en fait à quatre temps; il pose d'abord le pied gauche de derrière qui marque le premier temps, ensuite le pied droit de derrière retombe le premier et marque le second temps, le pied gauche de devant tombant un instant après marque le troisième temps, et enfin le pied droit de devant

qui retombe le dernier marque le quatrième temps.

Les Chevaux galopent ordinairement sur le pied droit, de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher et pour troter; ils entament aussi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui est plus avancée que la gauche; et de même la jambe droite de derrière, qui suit immédiatement la droite de devant, est aussi plus avancée que la gauche de derrière, et cela constamment tant que le galop dure : de-là il résulte que la jambe gauche, qui porte tout le poids et qui pousse les autres en avant, est la plus fatiguée, en sorte qu'il seroit bon d'exercer les Chevaux à galoper alternativement sur le pied gauche aussi bien que sur le droit; ils suffiroient plus longtemps à ce mouvement violent, et c'est aussi ce que l'on fait au manège; mais peut-être par une autre raison, qui est que comme on les fait souvent changer de main, c'est-à-dire décrire un cercle dont le centre est tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige aussi à galoper tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche.

Dans le pas, les jambes du Cheval ne se lèvent qu'à une petite hauteur, et les pieds rasent la terre d'assez près; au trot, elles s'élèvent davantage et les pieds sont entièrement détachés de terre; dans le galop, les jambes s'élèvent encore plus haut et les pieds semblent bondir sur la terre : le pas pour être bon, doit être prompt, léger, doux et sûr; le trot doit être ferme, prompt et également soutenu; il faut que le derrière chasse bien le devant, le Cheval, dans cette allure, doit porter la tète haute et avoir les reins droits:

car si les hanches haussent et baissent alternativement à chaque temps du trot, si la croupe balance, et si le Cheval se berce, il trotte mal par foiblesse; s'il jette en dehors les jambes de devant, c'est un autre défaut; les jambes de devant doivent être sur la même ligne que celles de derrière, et toujours les effacer. Lorsqu'une des jambes de derrière se lance, si la jambe de devant du même côté reste en place un peu trop longtemps, le mouvement devient plus dur par cette résistance; et c'est pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court: mais quelque court qu'il puisse être, cette résistance suffit pour rendre cette allure plus dure que le pas et le galop; parce que dans le pas le mouvement est plus liant, plus doux, et la résistance moins forte, et que dans le galop il n'y a presque point de résistance horizontale, qui est la seule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant se faisant presque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le ressort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins; tandis que les reins font effort pour élever et pousser en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait ressort, rompt le coup et adoucit la secousse: aussi plus le ressort du jarret est liant et souple, plus le mouvement du galop est doux; il est aussi d'autant plus prompt et plus rapide, que les jarrets sont plus forts, et d'autant plus soutenu, que le Cheval porte plus sur les hanches et que les épaules sont plus soutenues par la force des reins. Au reste, les Chevaux qui dans le galop lèvent

bien haut les jambes de devant, ne sont pas ceux qui galopent le mieux; ils avancent moins que les autres et se fatiguent davantage, et cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules assez libres.

Le pas, le trot et le galop sont donc les allures naturelles les plus ordinaires; mais il y a quelques chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'amble, qui est très-différente des trois autres, et qui du premier coup-d'œil paroît contraire aux lois de la mécanique et très-fatigante pour l'animal, quoique dans cette allure la vîtesse du mouvement ne soit pas si grande que dans le galop ou dans le grand trot: dans cette allure le pied du Cheval rase la terre encore de plus près que dans le pas, et chaque démarche est beaucoup plus alongée; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux jambes du même côté, par exemple, celle de devant et celle de derrière du côté droit, partent en même temps pour faire un pas, et qu'ensuite les deux jambes du côté gauche partent aussi en même temps pour en faire un autre, et ainsi de suite; en sorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, et qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le Cheval, qui est obligé de se soutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'est presque pas détaché de terre; car s'il levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot ou même dans le bon pas, le balancement seroit si grand qu'il ne pourroit manquer de tomber sur le côté, et ce n'est que parce qu'il rase la terre de très-près, et par des alternatives promptes de mouvement,

qu'il se soutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit non-seulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer sur elle et poser un pied ou un pied et demi au-delà de l'endroit où celle-ci a posé : plus cet espace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant est grand, mieux le cheval marche l'amble, et plus le mouvement total est rapide. Il n'y a donc dans l'amble comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement; et toute la différence est que dans le trot les deux jambes qui vont ensemble sont opposées en diagonale, au lieu que dans l'amble ce sont les deux jambes du même côté qui vont ensemble : cette allure qui est très-fatigante pour le cheval, et qu'on ne doit lui laisser prendre que dans les terreins unis, est fort douce pour le cavalier; elle n'a pas la dureté du trot qui vient de la résistance que fait la jambe de devant lorsque celle de derrière se lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant se lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos et résiste à l'impulsion pendant tout le temps que se meut celle de derrière. Les connoisseurs assurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble, ne trottent jamais et qu'ils sont beaucoup plus foibles que les autres : en effet les poulains prennent assez souvent cette allure, sur-tout lorsqu'on les force à aller vîte, et qu'ils ne sont pas encore assez forts pour trotter ou pour galoper; et l'on observe aussi que la plupart des bons chevaux qui ont été trop fatigués et qui commencent à s'user, prennent eux-mêmes cette al-

lure, lorsqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas.

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuse, puisqu'elle n'est pas ordinaire et qu'elle n'est naturelle qu'à un petit nombre de chevaux, que ces chevaux sont presque toujours plus foibles que les autres, et que ceux qui paroissent les plus forts sont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent et galopent : mais il y a encore deux autres allures, l'entrepas et l'aubin, que les chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui sont beaucoup plus défectueuses que l'amble ; on a appelé ces mauvaises allures des trains rompus, désunis ou composés : l'entrepas tient du pas et de l'amble, et l'aubin tient du trot et du galop ; l'un et l'autre viennent des excès d'une longue fatigue, ou d'une grande foiblesse de reins ; les chevaux de messagerie qu'on surcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à mesure qu'ils se ruinent, et les chevaux de poste ruinés, qu'on presse de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

Le Cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps ; car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand alongement des mâchoires est la principale cause de

la différence entre la tête des Quadrupèdes et celle de l'homme ; c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous ; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort alongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf : la régularité des proportions de sa tête lui donne au contraire un air de légéreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le Cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de Quadrupède en élevant sa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps : bien différente de la courte queue du cerf, de l'éléphant, et de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, la queue du cheval est formée par des crins épais et longs qui semblent sortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils sortent est fort court ; il ne peut relever sa queue comme le lion ; mais elle lui sied mieux quoiqu'abaissée, et comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent ; car quoique sa peau soit très-ferme, et qu'elle soit garnie partout d'un poil épais et serré, elle est cependant très-sensible.

L'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au Cheval un noble maintien ; la partie supérieure de

l'encolure dont sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, et former ensuite, en approchant de la tête, une courbe à peu près semblable à celle du cou d'un cygne : la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure ; il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache et un peu penchée en avant ; si elle étoit perpendiculaire, l'encolure seroit fausse : il faut aussi que la partie supérieure du cou soit mince, et qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs et déliés ; une belle encolure doit être longue et relevée, et cependant proportionnée à la taille du cheval : lorsqu'elle est trop longue et trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête, et quand elle est trop courte et trop charnue, ils sont pesans à la main ; pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche et menue sans être trop longue, les oreilles peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées et bien plantées sur le haut de la tête, le front étroit et un peu convexe, les salières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros et avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée et peu épaisse, le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts et bien fendus, la cloison du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé et tranchant, les épaules sèches, plates et peu serrées, le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, et

relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins et courts, la croupe ronde et bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais et ferme, les bras et les cuisses gros et charnus, le genou rond en devant, le jarret ample et évidé, les canons minces sur le devant et larges sur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros et d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie et luisante, le sabot haut, les quartiers ronds, les talons larges et médiocrement élevés, la fourchette menue et maigre, et la solle épaisse et concave.

Mais il y a peu de chevaux dans lesquels on trouve toutes ces perfections rassemblées : les yeux sont sujets à plusieurs défauts qu'il est quelquefois difficile de reconnoître ; dans un œil sain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au-dessus de la prunelle ; car pour voir ces taches il faut que la cornée soit claire, nette et transparente ; si elle paroit double ou de mauvaise couleur, l'œil n'est pas bon ; la prunelle petite, longue et étroite ou environnée d'un cercle blanc, désigne aussi un mauvais œil ; et lorsqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil est certainement mauvais et la vue trouble.

On juge assez bien du naturel et de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles ; il doit, lorsqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant ; un cheval fatigué a les oreilles basses ; ceux qui sont colères et malins portent alternativement l'une des oreilles en avant et l'autre en arrière ; tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit ; et

lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise; ceux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempérament que ceux dont la bouche est fraîche et devient écumeuse sous la bride. Le cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles et peu chargées; le cheval de trait au contraire doit les avoir grosses, rondes et charnues : si cependant les épaules d'un cheval de selle sont trop sèches et que les os paroissent trop avancer sous la peau, c'est un défaut qui désigne que les épaules ne sont pas libres, et que par conséquent le cheval ne pourra supporter la fatigue. Un autre défaut pour le cheval de selle est d'avoir le poitrail trop avancé et les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il est sujet à s'appuyer sur la main en galopant, et même à broncher et à tomber. La longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du Cheval; lorsque celles du devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main : on a remarqué que les jumens sont plus sujettes que les chevaux à être basses du devant, et que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens et les hongres.

Une des choses les plus importantes à connoître, c'est l'âge du Cheval; les vieux chevaux ont ordinairement les salières creuses; mais cet indice est équivoque, puisque de jeunes chevaux, engendrés de vieux étalons, ont aussi les salières creuses : c'est par les dents qu'on peut avoir une connoissance plus cer-

taine de l'âge; le Cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines et douze incisives; les jumens n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes: les mâchelières ne servent point à la connoissance de l'âge, c'est par les dents de devant et ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain; ces premières dents sont rondes, courtes, peu solides, et tombent en différens temps, pour être remplacées par d'autres: à deux ans et demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui sont déjà remplacées; à quatre ans et demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui sont tombées et remplacées; ces quatre dernières dents de lait sont remplacées par quatre autres, qui ne croissent pas à beaucoup près aussi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières; et ce sont ces quatre dernières dents qu'on appelle les coins, et qui remplacent les quatre dernières dents de lait, qui marquent l'âge du Cheval; elles sont aisées à reconnoitre puisqu'elles sont les troisièmes tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire; ces dents sont creuses et ont une marque noire dans leur concavité: à quatre ans et demi ou cinq ans elles ne débordent presque pas au-dessus de la gencive, et le creux est fort sensible; à six ans et demi il commence à se remplir; la marque commence aussi à diminuer et à se rétrécir, et toujours de plus en plus, jusqu'à sept ans et demi ou huit ans,

ans, que le creux est tout-à-fait rempli et la marque noire effacée : après huit ans, comme ces dents ne donnent plus connoissance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents sont à côté de celles dont nous venons de parler ; ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne sont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure poussent ordinairement les premières à trois ans et demi, et les deux de la mâchoire supérieure à quatre ans, et jusqu'à l'âge de six ans ces dents sont fort pointues ; à dix ans celles d'en haut paroissent déjà émoussées, usées et longues, parce qu'elles sont déchaussées, la gencive se retirant avec l'âge ; et plus elles le sont, plus le cheval est âgé : de dix jusqu'à treize ou quatorze ans il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques poils des sourcils commencent à devenir blancs ; cet indice est cependant aussi équivoque que celui qu'on tire des salières creuses, puisqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons et de vieilles jumens ont des poils blancs aux sourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des chevaux dont les dents sont si dures qu'elles ne s'usent point, et sur lesquelles la marque noire subsiste et ne s'efface jamais ; mais ces chevaux, qu'on appelle béguts, sont aisés à reconnoitre par le creux de la dent qui est absolument rempli, et aussi par la longueur des dents canines : au reste, on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux béguts. On peut aussi connoître, quoique moins précisément, l'âge d'un Cheval par les sillons du palais, qui s'effacent à mesure que le Cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans et demi, le Cheval est en état d'engendrer, et les jumens, comme toutes les autres femelles, sont encore plus précoces que les mâles; mais ces jeunes chevaux ne produisent que des poulains mal conformés ou mal constitués : il faut que le Cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans et demi, avant que de lui permettre l'usage de la jument, et encore ne le permettra-t-on de si bonne heure qu'aux chevaux de trait et aux gros chevaux, qui sont ordinairement formés plutôt que les chevaux fins; car pour ceux-ci il faut attendre jusqu'à six ans, et même jusqu'à sept, pour les beaux étalons d'Espagne; les jumens peuvent avoir un an de moins; elles sont ordinairement en chaleur au printemps, depuis la fin de mars jusqu'à la fin de juin; mais le temps de la plus forte chaleur, ne dure guère que quinze jours ou trois semaines, et il faut être attentif à profiter de ce temps pour leur donner l'étalon : il doit être bien choisi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, sain partout le corps et sur-tout de bonne race et de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de selle fins et bien faits, il faut prendre des étalons étrangers; les arabes, les turcs, les barbes et les chevaux d'Andalousie, sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres; et à leur défaut on se servira de beaux chevaux anglois, parce que ces chevaux viennent des premiers, et qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi très-grand soin de renouveler les races : les étalons d'Italie, sur-tout les napolitains, sont aussi fort bons, et ils ont le double avantage de produire des chevaux

fins de monture, lorsqu'on leur donne des jumens fines, et de beaux chevaux de carrosse, avec des jumens étoffées et de bonne taille. On prétend qu'en France et en Angleterre, les chevaux arabes et barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux, et qu'au contraire les chevaux d'Espagne n'en produisent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carrosse, il faut se servir d'étalons napolitains, danois, ou des chevaux de quelques endroits d'Allemagne ou de Hollande, comme du Holstein et de Frise. Les étalons doivent être de belle taille, c'est-à-dire de quatre pieds huit, neuf et dix pouces pour les chevaux de selle, et de cinq pieds au moins pour les chevaux de carrosse : il faut aussi qu'un étalon soit d'un bon poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré, avec la raie de mulet, les crins et les extrémités noires ; tous les poils qui sont d'une couleur lavée et qui paroissent mal teints, doivent être bannis des haras, aussi bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la sensibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort partout le corps et sur-tout dans les jarrets, et même il doit avoir été un peu dressé et exercé au manège ; le Cheval est de tous les animaux celui qu'on a le plus observé, et on a remarqué qu'il communique par la génération, presque toutes ses bonnes et mauvaises qualités, naturelles et acquises : un cheval na-

turellement hargneux, ombrageux, rétif, produit des poulains qui ont le même naturel; et comme les défauts de conformation et les vices des humeurs se perpétuent encore plus sûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand soin d'exclure du haras tout cheval difforme, morveux, poussif, lunatique.

Dans ces climats, la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain; mais elle contribue peut-être plus à son tempérament et à sa taille; ainsi il faut que les jumens aient du corps, du ventre, et qu'elles soient bonnes nourrices : pour avoir de beaux chevaux fins, on préfère les jumens espagnoles et italiennes, et pour des chevaux de carrosse, les jumens angloises et normandes : cependant avec de beaux étalons, des jumens de tout pays pourront donner de beaux chevaux, pourvu qu'elles soient elles-mêmes bien faites et de bonne race; car si elles ont été engendrées d'un mauvais cheval, les poulains qu'elles produiront seront souvent eux-mêmes de mauvais chevaux : dans cette espèce d'animaux, comme dans l'espèce humaine, la progéniture ressemble assez souvent aux ascendans paternels ou maternels; seulement il semble que dans les chevaux, la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'espèce humaine : le fils ressemble plus souvent à sa mère que le poulain ne ressemble à la sienne; et lorsque le poulain ressemble à la jument qui l'a produit, c'est ordinairement par les parties antérieures du corps, et par la tête et l'encolure.

Au reste, pour bien juger de la ressemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer

dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaison seroit plus certaine et plus sensible : indépendamment du développement dans l'accroissement, qui souvent altère ou change en bien les formes, les proportions et la couleur des cheveux, il se fait dans le temps de la puberté un développement prompt et subit qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes; le visage s'alonge, le nez grossit et grandit, la mâchoire s'avance ou se charge, la taille s'élève ou se courbe, les jambes s'alongent et souvent deviennent cagneuses ou effilées, en sorte que la physionomie et le maintien du corps changent quelquefois si fort, qu'il seroit très-possible de méconnoître, au moins du premier coup-d'œil, après la puberté, une personne qu'on auroit bien connue avant ce temps, et qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'est donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ses parens, si l'on veut juger exactement de la ressemblance; et alors on trouve dans l'espèce humaine que souvent le fils ressemble à son père et la fille à sa mère; que plus souvent ils ressemblent à l'un et à l'autre à la fois, et qu'ils tiennent quelque chose de tous deux; qu'assez souvent ils ressemblent aux grand-pères ou aux grand-mères; que quelquefois ils ressemblent aux oncles ou aux tantes; que presque toujours les enfans du même père et de la même mère se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent à leurs ascendans, et que tous ont quelque chose de commun et un air de famille. Dans les Chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la femelle, les jumens produi-

sent des poulains, qui sont assez souvent semblables en tout à l'étalon, ou qui toujours lui ressemblent plus qu'à la mère ; elles en produisent aussi qui ressemblent aux grand-pères ; et lorsque la jument mère a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval, il arrive assez souvent que, quoiqu'elle ait eu un bel étalon et qu'elle soit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau et bien fait dans sa première jeunesse, décline toujours en croissant ; tandis qu'une jument qui sort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaise apparence d'abord, embellissent avec l'âge.

Au reste, ces observations que l'on a faites sur le produit des jumens, et qui semblent concourir toutes à prouver que dans les Chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle sur la progéniture, ne me paroissent pas encore suffisantes pour établir ce fait d'une manière indubitable et irrévocable ; il ne seroit pas impossible que ces observations subsistassent, et qu'en même temps et en général les jumens contribuassent autant que les chevaux au produit de la génération : il ne me paroît pas étonnant que des étalons, toujours choisis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus et ménagés avec grand soin, dominent dans la génération sur des jumens communes, nées dans un climat froid, et souvent réduites à travailler ; et comme dans les observations tirées des haras il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'étalon sur la jument, on peut très-bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont

vraies et constantes : mais en même temps il pourroit être tout aussi vrai que de très-belles jumens des pays chauds, auxquelles on donneroit des chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, et qu'en général dans l'espèce des Chevaux comme dans l'espèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle et de la femelle sur leur progéniture; cela me paroît naturel et d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naissoit à peu près un nombre égal de poulains et poulines : ce qui prouve qu'au moins pour le sexe la femelle influe pour sa moitié.

Mais ne suivons pas plus loin ces considérations, qui nous éloigneroient de notre sujet. Lorsque l'étalon est choisi et que les jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre cheval entier qui ne servira qu'à faire connoître les jumens qui seront en chaleur, et qui même contribuera par ses attaques à les y faire entrer; on fait passer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval entier, qui doit être ardent et hennir fréquemment; il veut les attaquer toutes, celles qui ne sont point en chaleur, se défendent, et il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher; mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait, on le retire et on lui substitue le véritable étalon. Cette épreuve est utile pour reconnoître le vrai temps de la chaleur des jumens, et surtout de celles qui n'ont pas encore produit; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement, ainsi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même et les faire

C 4

couvrir ; ensuite essayer neuf jours après, au moyen de l'épreuve ci-dessus, si elles sont encore en chaleur ; et si elles y sont en effet, les faire couvrir une seconde fois, et ainsi de suite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure; car lorsqu'elles sont pleines, la chaleur diminue et cesse peu de jours après.

Mais pour que tout cela puisse se faire aisément, commodément, avec succès et fruit ; il faut beaucoup d'attention, de dépense et de précautions ; il faut établir le haras dans un bon terrein et dans un lieu convenable et proportionné à la quantité de jumens et d'étalons qu'on veut employer ; il faut partager ce terrein en plusieurs parties, fermées de palis ou de fossés avec de bonnes haies, mettre les jumens pleines et celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras, séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, et les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pàturage soit moins gras, afin qu'elles n'engraissent pas trop, ce qui s'opposeroit à la génération ; et enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrein la plus sèche et la plus inégale, pour qu'en montant et en descendant les collines, ils acquièrent de la liberté dans les jambes et les épaules : ce dernier parquet où l'on met les poulains mâles, doit être séparé de ceux des jumens avec grand soin, de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent et ne s'énervent avec les jumens. Si le terrein est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des chevaux et des bœufs l'année

suivante, le fonds du pâturage durera bien plus long-temps que s'il étoit continuellement mangé par les chevaux ; le bœuf répare le pâturage, et le Cheval l'amaigrit : il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes sont meilleures pour les Chevaux que les eaux vives, qui leur donnent souvent des tranchées; et s'il y a quelques arbres dans ce terrein il ne faut pas les détruire; les Chevaux sont bien aises de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs; mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, aplanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été ; il faudra pendant l'hiver mettre les jumens à l'écurie et les nourrir avec du foin, aussi bien que les poulains qu'on ne mènera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, et entretenus dans un exercice modéré jusqu'au temps de la monte, qui dure ordinairement depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce temps, et on les nourrira largement, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Lorsqu'on mènera l'étalon à la jument, il faudra le panser auparavant, cela ne fera qu'augmenter son ardeur ; il faut aussi que la jument soit propre et déferée des pieds de derrière, car il y en a qui sont chatouilleuses et qui ruent à l'approche de l'étalon ; un homme tient la jument par le licou, et deux autres conduisent l'étalon par des longes ; lorsqu'il est en

situation, on aide à l'accouplement en le dirigeant et en détournant la queue de la jument; car un seul crin qui s'opposeroit pourroit le blesser, même dangereusement : il arrive quelquefois que dans l'accouplement l'étalon ne consomme pas l'acte de la génération, et qu'il sort de dessus la jument sans lui avoir rien laissé; il faut donc être attentif à observer si dans les derniers momens de la copulation, le tronçon de la queue de l'étalon n'a pas un mouvement de balancier près de la croupe; car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur séminale : s'il l'a consommé, il ne faut pas lui laisser réitérer l'accouplement, il faut au contraire le ramener tout de suite à l'écurie et le laisser jusqu'au surlendemain; car quoiqu'un bon étalon puisse suffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure le temps de la monte, il vaut mieux le ménager davantage et ne lui donner une jument que tous les deux jours; il dépensera moins et produira davantage : dans les premiers sept jours on lui donnera donc successivement quatre jumens différentes, et le neuvième jour on lui ramènera la première, et ainsi des autres, tant qu'elles seront en chaleur; mais dès qu'il y en aura quelqu'une dont la chaleur sera passée, on lui en substituera une nouvelle pour la faire couvrir à son tour aussi tous les neufs jours; et comme il y en a plusieurs qui retiennent dès la première, seconde ou troisième fois, on compte qu'un étalon ainsi conduit peut couvrir quinze ou dix-huit jumens, et produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Dans ces animaux, la quantité de

la liqueur séminale est très-grande, et dans l'émission ils en répandent fort abondamment. Dans les jumens il se fait aussi une émission, ou plutôt une stillation de la liqueur séminale pendant tout le temps qu'elles sont en amour; car elles jettent au dehors une liqueur gluante et blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, et dès qu'elles sont pleines ces émissions cessent : c'est cette liqueur que les Grecs ont appelée l'hippomanès de la jument, et dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, sur-tout pour rendre un cheval frénétique d'amour. Cette liqueur que la jument jette au dehors, est le signe le plus certain de sa chaleur; mais on le reconnoît encore au gonflement de la partie inférieure de la vulve et aux fréquens hennissemens de la jument, qui dans ce temps cherche à s'approcher des chevaux : lorsqu'elle a été couverte par l'étalon, il faut simplement la mener au pâturage sans aucune autre précaution. Le premier poulain d'une jument n'est jamais si étoffé que ceux qu'elle produit par la suite; ainsi on observera de lui donner la première fois un étalon plus gros, afin de compenser le défaut de l'accroissement par la grandeur même de la taille : il faut aussi avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval et de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre, et surtout ne jamais faire d'accouplemens disproportionnés, comme d'un petit cheval avec une grosse jument, et d'un grand cheval avec une petite jument, parce que le produit de cet accouplement seroit petit ou mal proportionné : pour tâcher d'approcher de la belle na-

ture, il faut aller par nuances; donner, par exemple à une jument un peu trop épaisse, un cheval étoffé, mais fin; à une petite jument, un cheval un peu plus haut qu'elle; à une jument qui pèche par l'avant-main, un cheval qui ait la tête belle et l'encolure noble.

On a remarqué que les haras établis dans des terreins secs et légers produisoient des chevaux sobres, légers et vigoureux, avec la jambe nerveuse et la corne dure, tandis que dans les lieux humides et dans les pâturages les plus gras ils ont presque tous la tête grosse et pesante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaise et les pieds plats : ces différences viennent de celle du climat et de la nourriture, ce qui peut s'entendre aisément; mais ce qui est plus difficile à comprendre, et qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire, c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races si l'on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la Nature un prototype général dans chaque espèce, sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble, en se réalisant, s'altérer ou se perfectionner par les circonstances; en sorte que, relativement à de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, et en même temps une constance qui paroît admirable dans l'espèce entière : le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur et le moule intérieur sur lequel tous les Chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent et tous ceux qui naîtront ont été formés; mais ce modèle, dont nous ne connoissons que les copies, a pu s'altérer ou se perfec-

tionner en communiquant sa forme et se multipliant : l'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu; mais quoiqu'il y en ait des millions, aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu, ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte: cette différence qui prouve combien la Nature est éloignée de rien faire d'absolu, et combien elle sait nuancer ses ouvrages, se trouve dans l'espèce humaine, dans celles de tous les Animaux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il semble que le modèle du beau et du bon soit dispersé par toute la terre, et que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin : en sorte que pour avoir de bon grain, de belles fleurs, il faut en échanger les graines et ne jamais les semer dans le même terrein qui les a produites; et de même, pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, et réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères; sans cela les grains, les fleurs, les animaux dégénèrent, ou plutôt prennent une si forte teinture du climat que la matière domine sur la forme et semble l'abâtardir; l'empreinte reste, mais défigurée par tous les traits qui ne lui sont pas essentiels; en mêlant au contraire les races, et surtout en les renouvelant toujours par des races étrangères, la forme semble se perfectionner, et la Nature se relever et donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'est point ici le lieu de donner les raisons générales de ces effets, mais nous pouvons indiquer les conjectures qui se présentent au premier coup-d'œil; on sait par expérience que des animaux ou des végétaux transplantés d'un climat lointain, souvent dégénèrent et quelquefois se perfectionnent en peu de temps, c'est-à-dire en un très-petit nombre de générations : il est aisé de concevoir que ce qui produit cet effet, est la différence du climat et de la nourriture; l'influence de ces deux causes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou susceptibles de certaines affections, de certaines maladies; leur tempérament doit changer peu à peu; le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture et de la qualité des humeurs, doit donc changer aussi dans les générations : ce changement est à la vérité presque insensible à la première génération, parce que les deux animaux, mâle et femelle, que nous supposons être les souches de cette race, ont pris leur consistance et leur forme avant d'avoir été dépaysés, et que le nouveau climat et la nourriture nouvelle peuvent à la vérité changer leur tempérament, mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides et organiques pour en altérer la forme, sur-tout si l'accroissement de leur corps étoit pris en entier; par conséquent la première génération ne sera point altérée; la première progéniture de ces animaux ne dégénérera pas, l'empreinte de la forme sera pure; il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance : mais le jeune animal essuiera, dans un âge tendre et foible, les influences du climat; elles lui feront plus d'impres-

sion qu'elles n'en ont pu faire sur le père et la mère ; celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes, et pourront agir sur les parties organiques dans le temps de l'accroissement, en altérer un peu la forme originaire, et y produire des germes de défectuosité qui se manifesteront ensuite d'une manière très-sensible dans la seconde génération, où la progéniture a non-seulement ses propres défauts, c'est-à-dire ceux qui lui viennent de son accroissement, mais encore les vices de la seconde souche, qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage; et enfin à la troisième génération, les vices de la seconde et de la troisième souche, qui proviennent de cette influence du climat et de la nourriture, se trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroissement, deviendront si sensibles, que les caractères de la première souche en seront effacés : ces animaux de race étrangère n'auront plus rien d'étranger ; ils ressembleront en tout à ceux du pays ; des chevaux d'Espagne ou de Barbarie, dont on conduit ainsi les générations, deviennent en France des chevaux françois, souvent dès la seconde génération, et toujours à la troisième : on est donc obligé de croiser les races au lieu de les conserver; on renouvelle la race à chaque génération, en faisant venir des chevaux barbes ou d'Espagne, pour les donner aux jumens du pays ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce renouvellement de race, qui ne se fait qu'en partie, et pour ainsi dire, à moitié, produit cependant de bien meilleurs effets que si le renouvellement étoit entier : un cheval et une jument d'Espagne ne produiront pas ensemble d'aussi beaux

chevaux en France, que ceux qui viendront de ce même cheval d'Espagne avec une jument du pays; ce qui se concevra encore aisément, si l'on fait attention à la compensation nécessaire des défauts qui doit se faire lorsqu'on met ensemble un mâle et une femelle de différens pays : chaque climat, par ses influences et par celles de la nourriture, donne une certaine conformation qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut; mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui sera en défaut dans un climat froid, et réciproquement; de manière qu'il doit se faire une compensation du tout, lorsqu'on joint ensemble des animaux de ces climats opposés : et comme ce qui a le plus de perfection dans la Nature, est ce qui a le moins de défauts, et que les formes les plus parfaites sont seulement celles qui ont le moins de difformités, le produit de deux animaux, dont les défauts se compenseroient exactement, seroit la production la plus parfaite de cette espèce; or ils se compensent d'autant mieux, qu'on met ensemble des animaux de pays plus éloignés, ou plutôt de climats plus opposés; le composé qui en résulte est d'autant plus parfait, que les excès ou les défauts de l'habitude du père sont plus opposés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mère.

Dans le climat tempéré de la France, il faut donc pour avoir de beaux chevaux faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids : les chevaux arabes, si l'on en peut avoir, et les barbes doivent être préférés, et ensuite les chevaux d'Espagne et du royaume de Naples; et pour les climats froids ceux de

Danemarck

Danemarck, et ensuite ceux du Holstein et de Frise : tous ces chevaux produiront en France, avec les jumens du pays, de très-bons chevaux, qui seront d'autant meilleurs et d'autant plus beaux, que la température du climat sera plus éloignée de celle du climat de la France, en sorte que les arabes feront mieux que les barbes, les barbes mieux que ceux d'Espagne, et de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Frise. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des étalons anglois ou allemands, ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces septentrionales : on gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers, et au contraire on perdra beaucoup à laisser multiplier ensemble dans un haras des chevaux de même race ; car ils dégénèrent infailliblement et en très-peu de temps.

Dans l'espèce humaine, le climat et la nourriture n'ont pas d'aussi grandes influences que dans les Animaux, et la raison en est assez simple ; l'homme se défend mieux que l'animal de l'intempérie du climat ; il se loge, il se vêtit convenablement aux saisons ; sa nourriture est aussi beaucoup plus variée, et par conséquent elle n'influe pas de la même façon sur tous les individus : les défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes, et qui sont si constans et si sensibles dans les Animaux, le sont beaucoup moins dans les hommes ; d'ailleurs, comme il y a eu de fréquentes migrations de peuples, que les nations se sont mêlées, et que beaucoup d'hommes voyagent et se répandent

de tous côtés, il n'est pas étonnant que les races humaines paroissent être moins sujettes au climat, et qu'il se trouve des hommes forts, bien faits et même spirituels dans tous les pays.

Une autre influence du climat et de la nourriture, est la variété des couleurs dans la robe des Animaux; ceux qui sont sauvages et qui vivent dans le même climat, sont d'une même couleur, qui devient seulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes saisons de l'année; ceux au contraire qui vivent sous des climats différens, sont de couleurs différentes, et les animaux domestiques varient prodigieusement par les couleurs: en sorte qu'il y a des chevaux, des chiens, de toute sorte de poils, au lieu que les cerfs, les lièvres, sont tous de la même couleur : les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produisent dans les animaux sauvages cette uniformité; le soin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent et font varier cette couleur dans les animaux domestiques, aussi bien que le mélange des races étrangères, lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles singularités, comme on le voit sur les chevaux pies, où le blanc et le noir sont appliqués d'une manière si bizarre et tranchent l'un sur l'autre si singulièrement, qu'il semble que ce ne soit pas l'ouvrage de la Nature, mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des Chevaux, on assortira donc le poil et la taille; on contrastera les figures; on croisera les races en opposant les climats, et on ne join-

dra jamais ensemble les chevaux et les jumens nés dans le même haras ; toutes ces conditions sont essentielles. Il y a encore quelques autres attentions qu'il ne faut pas négliger ; par exemple, il ne faut pas dans un haras de jumens à queue courte, parce que ne pouvant se défendre des mouches, elles en sont beaucoup plus tourmentées, que celles qui ont tous leurs crins, et l'agitation continuelle que leur cause la piqûre de ces insectes, fait diminuer la quantité de leur lait ; ce qui influe beaucoup sur le tempérament et la taille du poulain qui, toutes choses égales d'ailleurs, sera d'autant plus vigoureux que sa mère sera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour son haras que des jumens qui aient toujours pâturé et qui n'aient point fatigué ; les jumens qui ont toujours été à l'écurie, nourries au sec, et qu'on met ensuite au pâturage, ne produisent pas d'abord; il leur faut du temps pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la saison ordinaire de la chaleur des jumens, soit depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin, il arrive assez souvent que dans un grand nombre il y en a quelques-unes qui sont en chaleur avant ce temps : on fera bien de laisser passer cette chaleur sans les faire couvrir, parce que le poulain naîtroit en hiver, souffriroit de l'intempérie de la saison, et ne pourroit sucer qu'un mauvais lait; et de même lorsqu'une jument ne vient en chaleur qu'après le mois de juin, on ne devroit pas la laisser couvrir, parce que le poulain naissant alors en été, n'a pas le temps d'acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant.

Beaucoup de gens, au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir, le lâchent dans le parquet où les jumens sont rassemblées, et l'y laissent en liberté choisir lui-même celles qui ont besoin de lui, et les satisfaire à son gré; cette manière est bonne pour les jumens; elles produiront même plus sûrement que de l'autre façon; mais l'étalon se ruine plus en six semaines, qu'il ne feroit en plusieurs années par un exercice modéré et conduit comme nous l'avons dit.

Lorsque les jumens sont pleines et que leur ventre commence à s'appesantir, il faut les séparer des autres qui ne le sont point et qui pourroient les blesser; elles portent ordinairement onze mois et quelques jours: elles accouchent debout, au lieu que presque tous les autres quadrupèdes se couchent: on aide celles dont l'accouchement est difficile; on y met la main, on remet le poulain en situation, et quelquefois même lorsqu'il est mort, on le tire avec des cordes. Le poulain se présente ordinairement la tête la première, comme dans toutes les autres espèces d'animaux; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice, et les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent. La jument lèche le poulain après sa naissance.

L'usage ordinaire est de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné; c'est pour ne point perdre de temps et pour tirer de son haras tout le produit que l'on peut en attendre; cependant il est sûr que la jument ayant ensemble à nourrir son poulain né et son poulain à naître, ses forces sont partagées, et qu'elle ne peut leur donner autant que si elle n'avoit que l'un ou l'autre à nourrir: il seroit donc mieux,

pour avoir d'excellens chevaux, de ne laisser couvrir les jumens que de deux années l'une ; elles dureroient plus longtemps et retiendroient plus sûrement ; car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produisent tous les ans ; c'est beaucoup lorsque dans la même année il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens, quoique pleines, peuvent souffrir l'accouplement, et cependant il n'y a jamais de superfétation ; elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, et les plus vigoureuses ne produisent guère au-delà de dix-huit ans : les chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt et même au-delà, et l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes, c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plutôt ; car les gros chevaux, qui sont plutôt formés que les chevaux fins, et dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si longtemps, et sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans.

La durée de la vie des Chevaux est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement ; l'homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans : le Cheval dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient être contraires à cette règle sont si

rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences; et comme les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent aussi moins de temps, et sont vieux dès l'âge de quinze ans.

Dans tous les Animaux, chaque espèce est variée suivant les différens climats, et les résultats généraux de ces variétés forment et constituent les différentes races, dont nous ne pouvons saisir que celles qui sont les plus marquées, c'est-à-dire, celles qui diffèrent sensiblement les unes des autres, en négligeant toutes les nuances intermédiaires qui sont ici, comme en tout, infinies; nous en avons même encore augmenté le nombre et la confusion en favorisant le mélange de ces races, et nous avons pour ainsi dire brusqué la Nature en amenant en ces climats des chevaux d'Afrique ou d'Asie; nous avons rendu méconnoissables les races primitives de France en y introduisant des chevaux de tout pays, et il ne nous reste, pour distinguer les Chevaux, que quelques légers caractères produits par l'influence actuelle du climat : ces caractères seroient bien plus marqués et les différences seroient bien plus sensibles si les races de chaque climat s'y fussent conservées sans mélange; les petites variétés auroient été moins nuancées, moins nombreuses, mais il y auroit eu un certain nombre de grandes variétés bien caractérisées, que tout le monde auroit aisément distinguées; au lieu qu'il faut de l'habitude et même une assez longue expérience pour connoître les chevaux des différens pays : nous n'avons sur cela

que les lumières que nous avons pu tirer des livres des voyageurs et des ouvrages des plus habiles écuyers de France.

Les chevaux barbes ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins et bien sortie du garrot, la tête belle, petite et assez ordinairement moutonnée, l'oreille belle et bien placée, les épaules légères et plates, le garrot mince et bien relevé, les reins courts et droits, le flanc et les côtes rondes sans trop de ventre, les hanches bien effacées, la croupe le plus souvent un peu longue et la queue placée un peu haut, la cuisse bien formée et rarement plate, les jambes belles, bien faites et sans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais souvent le paturon long; on en voit de tous poils, mais plus communément de gris : les barbes ont un peu de négligence dans leur allure; ils ont besoin d'être recherchés, et on leur trouve beaucoup de vîtesse et de nerf; ils sont fort légers et très-propres à la course : ces chevaux paroissent être les plus propres pour en tirer race; il seroit seulement à souhaiter qu'ils fussent de plus grande taille; les plus grands sont de quatre pieds huit pouces, et il est rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces; il est confirmé par expérience qu'en France, en Angleterre, ils engendrent des poulains qui sont plus grands qu'eux : on prétend que parmi les barbes, ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs, ensuite les barbes de montagne; ceux du reste de la Mauritanie sont au-dessous, aussi-bien que ceux de Turquie, de Perse et d'Arménie : tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les

chevaux turcs ne sont pas si bien proportionnés que les barbes ; ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée, le corps long, les jambes trop menues ; cependant ils sont grands travailleurs et de longue haleine : on n'en sera pas étonné, si l'on fait attention que dans les pays chauds les os des Animaux sont plus durs que dans les climats froids ; et c'est par cette raison que quoiqu'ils aient le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Espagne, qui tiennent le second rang après les barbes, ont l'encolure longue, épaisse et beaucoup de crins, la tête un peu grosse, et quelquefois moutonnée, les oreilles longues, mais bien placées, les yeux pleins de feu, l'air noble et fier, les épaules épaisses et le poitrail large, les reins assez souvent un peu bas, la côte ronde, et souvent un peu trop de ventre, la croupe ordinairement ronde et large, quoique quelques-uns l'aient un peu longue, les jambes belles et sans poil, le nerf bien détaché, le paturon quelquefois un peu long comme les barbes, le pied un peu alongé comme celui d'un mulet, et souvent le talon trop haut. Les chevaux d'Espagne de belle race sont épais, bien étoffés, bas de terre ; ils ont aussi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de souplesse, de feu et de fierté ; leur poil le plus ordinaire est noir ou bai-marron, quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes sortes de poils ; ils ont très-rarement des jambes blanches et des nez blancs. Les Espagnols qui ont de l'aversion pour ces marques, ne tirent point race des chevaux qui les ont ; ils ne veulent qu'une étoile au front ; ils estiment même les chevaux zains autant que nous

les méprisons : l'un et l'autre de ces préjugés, quoique contraires, sont peut-être tout aussi mal fondés, puisqu'il se trouve de très-bons chevaux avec toutes sortes de marques, et de même d'excellens chevaux qui sont zains. Cette petite différence dans la robe d'un cheval ne semble en aucune façon dépendre de son naturel ou de sa constitution intérieure, puisqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure et si superficielle, que par une légère blessure dans la peau on produit une tache blanche. Au reste les chevaux d'Espagne, zains ou autres, sont tous marqués à la cuisse hors le montoir, de la marque du haras dont ils sont sortis : ils ne sont pas communément de grande taille, cependant on en trouve quelques-uns de quatre pieds neuf ou dix pouces; ceux de la haute Andalousie passent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils soient assez sujets à avoir la tête trop longue; mais on leur fait grâce de ce défaut en faveur de leurs rares qualités : ils ont du courage, de l'obéissance, de la grâce, de la fierté, et plus de souplesse que les barbes; c'est par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe et pour le manège.

Les plus beaux chevaux anglois sont, pour la conformation, assez semblables aux arabes et aux barbes dont ils sortent en effet; ils ont cependant la tête plus grande, mais bien faite et moutonnée, les oreilles plus longues, mais bien placées : par les oreilles seules on pourroit distinguer un cheval anglois d'un cheval barbe, mais la grande différence est dans la taille; les anglois sont bien étoffés et beaucoup plus grands. On en trouve communément de quatre pieds dix pouces,

et même de cinq pieds de hauteur; il y en a de tous poils et de toutes marques; ils sont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse et la course, mais il leur manque la grâce et la souplesse; ils sont durs et ont peu de liberté dans les épaules.

On parle souvent de courses de chevaux en Angleterre, et il y a des gens extrêmement habiles dans cette espèce d'art gymnastique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce que milord Morton m'a écrit de Londres le 18 février 1748. M. Thornhil, maître de poste à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de suite le chemin de Stilton à Londres, c'est-à-dire de faire deux cent quinze milles d'Angleterre (environ soixante-douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 avril 1745, il se mit en course, partit de Stilton, fit la première course jusqu'à Londres en trois heures cinquante-une minutes, et monta huit différens chevaux dans cette course; il repartit sur le champ, et fit la seconde course, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante-deux minutes, et ne monta que six chevaux; il se servit pour la troisième course des mêmes chevaux qui lui avoient déjà servi; dans les quatorze il en monta sept, et il acheva cette dernière course en trois heures quarante-neuf minutes; en sorte que non-seulement il remplit la gageure qui étoit de faire ce chemin en quinze heures, mais il le fit en onze heures trente-deux minutes. Je doute que dans les jeux olympiques il se soit jamais fait une course si rapide que cette course.

Les chevaux d'Italie étoient autrefois plus beaux

qu'ils ne le sont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras ; cependant il se trouve encore de beaux chevaux napolitains, surtout pour les attelages ; mais en général ils ont la tête grosse et l'encolure épaisse ; ils sont indociles, et par conséquent difficiles à dresser : ces défauts sont compensés par la richesse de leur taille, par leur fierté et par la beauté de leurs mouvemens ; ils sont excellens pour l'appareil, et ont beaucoup de dispositions à piafer.

Les chevaux danois sont de si belle taille et si étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages ; il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre ; car le plus souvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière : la plupart ont l'encolure épaisse, les épaules grosses, les reins un peu longs et bas, la croupe trop étroite pour l'épaisseur du devant ; mais ils ont tous de beaux mouvemens, et en général ils sont très-bons pour la guerre et pour l'appareil ; ils sont de tous poils ; et même les poils singuliers, comme pie et tigre ne se trouvent guère que dans les chevaux danois.

Tout le monde connoît la bonté des chevaux de Suède, de Pologne. En Islande où le froid est excessif, et où souvent on ne les nourrit que de poissons desséchés, ils sont très-vigoureux quoique petits ; il y en a même de si petits qu'ils ne peuvent servir de monture qu'à des enfans. Au reste, ils sont si communs dans cette île, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval ; leur nombre n'est point à charge, car ils ne coûtent rien à nourrir. On mène ceux dont

on n'a pas besoin dans les montagnes, où on les laisse plus ou moins de temps après les avoir marqués; et lorsqu'on veut les reprendre, on les fait chasser pour les rassembler en une troupe, et on leur tend des cordes pour les saisir, parce qu'ils sont devenus sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres et les laissent là trois ans. Ces chevaux de montagne deviennent communément plus beaux, plus fiers et plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

Ceux de Norwège ne sont guère plus grands, mais bien proportionnés dans leur petite taille: ils sont jaunes pour la plupart, et ont une raie noire qui leur règne tout le long du dos; quelques-uns sont châtains, et il y en a aussi d'une couleur de gris-de-fer. Ces chevaux ont le pied extrêmement sûr; ils marchent avec précaution dans les sentiers des montagnes escarpées, et se laissent glisser en mettant sous le ventre les pieds de derrière lorsqu'ils descendent un terrein roide et uni. Ils se défendent contre l'ours; et lorsqu'un étalon aperçoit cet animal vorace, et qu'il se trouve avec des poulains ou des jumens, il les fait rester derrière lui, va ensuite attaquer l'ennemi qu'il frappe avec ses pieds de devant, et ordinairement il le fait périr sous ses coups. Mais si le cheval veut se défendre par des ruades, c'est-à-dire avec les pieds de derrière, il est perdu sans ressource; car l'ours lui saute d'abord sur le dos et le serre si fortement, qu'il vient à bout de l'étouffer et de le dévorer.

Les chevaux de Nordlande ont tout au plus quatre

pieds et demi de hauteur. A mesure qu'on avance vers le nord, les chevaux deviennent petits et foibles. Ceux de la Nordlande occidentale sont d'une forme singulière : ils ont la tête grosse, de gros yeux, de petites oreilles, le cou fort court, le poitrail large, le jarret étroit, le corps un peu long, mais gros, les reins courts entre queue et ventre, la partie supérieure de la jambe longue, l'inférieure courte, le bas de la jambe sans poil, la corne petite et dure, la queue grosse, les crins fournis, les pieds petits, sûrs et jamais ferrés ; ils sont bons, rarement rétifs et fantasques, grimpant sur toutes les montagnes. Les pâturages sont si bons en Nordlande, que lorsqu'on amène de ces chevaux à Stockolm, ils y passent rarement une année sans dépérir ou maigrir et perdre leur vigueur. Au contraire, les chevaux qu'on amène en Nordlande des pays plus septentrionaux, quoique malades dans la première année, y reprennent leurs forces.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux ; mais en général ils sont pesans et ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent pour la plupart des chevaux turcs et barbes, dont on entretient les haras aussi bien que de chevaux d'Espagne et d'Italie ; ils sont donc peu propres à la chasse et à la course de vitesse ; au lieu que les chevaux hongrois, transilvains, sont au contraire légers et bons coureurs : les Housards et les Hongrois leur fendent les naseaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, et aussi pour les empêcher de hennir à la guerre : on prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naseaux ne peuvent plus hennir : je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait ;

mais il me semble qu'ils doivent seulement hennir plus foiblement; on a remarqué que les chevaux hongrois, cravates et polonois sont fort sujets à être béguts.

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le carrosse, et ce sont ceux dont on se sert le plus communément en France : les meilleurs viennent de la province de Frise ; il y en a aussi de fort bons dans le pays de Bergues et de Juliers. Les chevaux flamands sont fort au-dessous des chevaux de Hollande ; ils ont presque tous la tête grosse, les pieds plats, les jambes sujettes aux eaux, et ces deux derniers défauts sont essentiels dans les chevaux de carrosse.

Il y a en France des chevaux de toute espèce, mais les beaux sont en petit nombre : les meilleurs chevaux de selle viennent du Limosin ; ils ressemblent assez aux barbes, et sont comme eux excellens pour la chasse, mais ils sont tardifs dans leur accroissement ; il faut les ménager dans leur jeunesse, et même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans ; il y a aussi de très-bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant en Bourgogne ; mais après le Limosin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux ; ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre : ils sont plus étoffés et plutôt formés. On tire de la basse Normandie et du Cotentin de très-beaux chevaux de carrosse, qui ont plus de légéreté et de ressource que les chevaux de Hollande ; la Franche-comté et le Boulonois fournissent de très-bons chevaux de tirage; en général les chevaux françois pèchent pour avoir de trop grosses épaules, au lieu que les barbes pèchent par les avoir trop serrées.

Après l'énumération de ces chevaux qui nous sont les mieux connus, nous rapporterons ce que les voyageurs disent des chevaux étrangers que nous connoissons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les iles de l'Archipel; ceux de l'île de Crète étoient en grande réputation chez les anciens pour l'agilité et la vîtesse; cependant aujourd'hui on s'en sert peu dans le pays même, à cause de la trop grande aspérité du terrein, qui est presque partout fort inégal et fort montueux : les beaux chevaux de ces îles, et même ceux de Barbarie, sont de race arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc, sont beaucoup plus petits que les arabes, mais très-légers et très vigoureux. Shaw prétend que les haras d'Egypte et de Tingitanie l'emportent aujourd'hui sur tous ceux des pays voisins; au lieu qu'on trouvoit, il y a environ un siècle, d'aussi bons chevaux dans tout le reste de la Barbarie : l'excellence de ces chevaux barbes, consiste, dit-il, à ne s'abattre jamais, et à se tenir tranquilles lorsque le cavalier descend ou laisse tomber la bride; ils ont un grand pas et un galop rapide, mais on ne les laisse point troter ni marcher l'amble : les habitans du pays regardent ces allures du Cheval, comme des mouvemens grossiers et ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Egypte sont supérieurs à tous les autres pour la taille et pour la beauté; mais ces chevaux d'Egypte, aussi bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux arabes, qui sont sans contredit les premiers et les plus beaux chevaux du monde.

Selon Marmol, ou plutôt selon Léon l'Africain, car

Marmol l'a ici copié presque mot à mot, les chevaux arabes viennent des chevaux sauvages des déserts d'Arabie, dont on a fait très-anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Asie et l'Afrique en sont pleines; ils sont si légers, que quelques-uns d'entr'eux devancent les autruches à la course : les Arabes du désert et les peuples de Libye, élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chasse ; ils ne s'en servent ni pour voyager ni pour combattre; ils les font paître lorsqu'il y a de l'herbe, et lorsque l'herbe manque, ils ne les nourrissent que de dattes et de lait de chameau, ce qui les rend nerveux, légers et maigres. Ils tendent des piéges aux chevaux sauvages ; ils en mangent la chair, et disent que celle des jeunes est fort délicate : ces chevaux sauvages sont plus petits que les autres ; ils sont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait aussi de blancs, et ils ont le crin et le poil de la queue fort courts et hérissés. D'autres voyageurs nous ont donné sur les chevaux arabes des relations curieuses, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait des chevaux : ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles résistent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim et à la soif ; elles sont aussi moins vicieuses, plus douces et hennissent moins fréquemment que les chevaux : ils les accoutument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes sans se frapper les unes les autres et sans se faire aucun mal. Les Turcs au

au contraire n'aiment point les jumens, et les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder, pour étalons : ils conservent avec grand soin, et depuis très-longtemps, les races de leurs chevaux ; ils en connoissent les générations, les alliances et toute la généalogie ; ils distinguent les races par des noms différens, et ils en font trois classes ; la première est celle des chevaux nobles, de race pure et ancienne des deux côtés ; la seconde est celle des chevaux de race ancienne, mais qui se sont mésalliés, et la troisième est celle des chevaux communs : ceux-ci se vendent à bas prix, mais ceux de la première classe, et même ceux de la seconde, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi bons que ceux de la première, sont excessivement chers ; ils ne font jamais couvrir les jumens de cette première classe noble, que par des étalons de la même qualité : ils connoissent, par une longue expérience, toutes les races de leurs chevaux et de ceux de leurs voisins ; ils en connoissent en particulier le nom, le surnom, le poil, les marques. Quand ils n'ont pas des étalons nobles, ils en empruntent chez leurs voisins, moyennant quelque argent, pour faire couvrir leurs jumens, ce qui se fait en présence de témoins qui en donnent une attestation signée et scellée par-devant le secrétaire de l'émir, ou quelqu'autre personne publique ; et dans cette attestation, le nom du cheval et de la jument est cité, et toute leur génération exposée. Lorsque la jument a pouliné, on appelle encore des témoins, et l'on fait une autre attestation, dans laquelle on fait la description du poulain qui vient de naître, et on marque le jour de sa

naissance. Ces billets donnent le prix aux chevaux, et on les remet à ceux qui les achètent. Les moindres jumens de cette première classe, sont de cinq cents écus; il y en a beaucoup qui se vendent mille écus, et même quatre, cinq et six mille livres.

Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maison, cette tente leur sert aussi d'écurie; la jument, le poulain, le mari, la femme et les enfans couchent tous pêle-mêle les uns avec les autres : on y voit les petits enfans sur le corps, sur le cou de la jument et du poulain, sans que ces animaux les blessent ni les incommodent; on diroit qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal : ces jumens sont si accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point; ils les traitent doucement; ils parlent et raisonnent avec elles; ils en prennent un très-grand soin; ils les laissent toujours aller au pas, et ne les piquent jamais sans nécessité : mais aussi dès qu'elles se sentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier, elles partent subitement et vont d'une vîtesse incroyable; elles sautent les haies et les fossés aussi légèrement que les biches, et si leur cavalier vient à tomber, elles sont si bien dressées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes sont d'une taille médiocre, fort dégagés, et plutôt maigres que gras : ils les pansent soir et matin fort régulièrement et avec tant de soin, qu'ils ne leur laissent pas la moindre crasse sur la peau; ils leur lavent les jambes, le crin et la queue qu'ils laissent toute longue et qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil;

ils ne leur donnent rien à manger de tout le jour ; ils leur donnent seulement à boire deux ou trois fois, et au coucher du soleil ils leur passent un sac à la tète, dans lequel il y a environ un demi-boisseau d'orge bien net. Ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, et on ne leur ôte le sac que le lendemain matin, lorsqu'ils ont tout mangé : en général on a grand soin de ne leur fournir que la quantité de nourriture nécessaire ; car lorsqu'on les nourrit trop largement, leurs jambes se gonflent, et bientôt ils ne sont plus de service. On les met au verd au mois de mars, quand l'herbe est assez grande ; c'est dans cette même saison que l'on fait couvrir les jumens, et on a grand soin de leur jeter de l'eau froide sur la croupe, immédiatement après qu'elles ont été couvertes : lorsque la saison du printemps est passée, on retire les chevaux du pâturage, et on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le reste de l'année, ni même de paille que très-rarement ; l'orge est leur unique nourriture. On ne manque pas de couper aussi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus touffus et plus longs : on les monte dès l'âge de deux ans ou deux ans et demi tout au plus tard ; on ne leur met la selle et la bride qu'à cet âge ; et tous les jours du matin jusqu'au soir, tous les chevaux des Arabes demeurent sellés et bridés à la porte de la tente.

Ce pays sec et chaud, qui paroît être la première patrie et le climat le plus convenable à l'espèce de ce bel animal, permet ou exige un grand nombre d'usages qu'on ne pourroit établir ailleurs avec le même succès. Il ne seroit pas possible d'élever, de nourrir les Che-

vaux en France et dans les contrées septentrionales, comme on le fait dans les climats chauds; mais les gens qui s'intéressent à ces animaux utiles, seront bien aises de savoir comment on les traite dans d'autres climats.

Les chevaux de Perse sont, après les arabes, les plus beaux et les meilleurs chevaux de l'Orient; les pâturages des plaines de Médie, de Persépolis, d'Ardebil, de Derbent sont admirables; on y élève, par les ordres du gouvernement, une prodigieuse quantité de chevaux, dont la plupart sont très-beaux et presque tous excellens. Pietro della Valle préfère les chevaux communs de Perse aux chevaux d'Italie, et même, dit-il, aux plus excellens chevaux du royaume de Naples; communément ils sont de taille médiocre, il y en a même de fort petits, qui n'en sont pas moins bons ni moins forts, mais il s'en trouve aussi beaucoup de bonne taille et plus grands que les chevaux de selle anglois. Ils ont tous la tête légère, l'encolure fine, le poitrail étroit, les oreilles bien faites et bien placées, les jambes menues, la croupe belle et la corne dure; ils sont dociles, vifs, légers, hardis, courageux et capables de supporter une grande fatigue; ils courent d'une très-grande vîtesse, sans jamais s'abattre ni s'affaisser; on leur laisse la queue longue, on ne sait ce que c'est que de les faire hongres. On les tient à l'air dans la campagne, le jour et la nuit, bien couverts néanmoins contre les injures du temps, sur-tout l'hiver, non-seulement d'une couverture de toile, mais d'une autre par-dessus qui est épaisse et tissue de poil, et qui les tient chauds et les défend du serein et de la pluie. On prépare une place assez grande et spacieuse, selon

le nombre des chevaux, sur un terrein sec et uni, qu'on balaie et qu'on accommode fort proprement; on les y attache à côté l'un de l'autre, à une corde assez longue pour les contenir tous, bien tendue et liée fortement par les deux bouts à deux chevilles de fer enfoncées dans la terre; on leur lâche néanmoins le licou auquel ils sont liés, autant qu'il le faut pour qu'ils aient la liberté de se remuer à leur aise. Mais pour les empêcher de faire aucune violence, on leur attache les deux pieds de derrière à une corde assez longue qui se partage en deux branches, avec des boucles de fer aux extrémités, où l'on place une cheville enfoncée en terre au-devant des chevaux, sans qu'ils soient néanmoins serrés si étroitement qu'ils ne puissent se coucher, se lever et se tenir à leur aise, mais seulement pour les empêcher de faire aucun désordre; et quand on les met dans les écuries, on les attache et on les tient de la même façon. Cette pratique est si ancienne chez les Persans, qu'ils l'observoient dès le temps de Cyrus, au rapport de Xénophon. Ils prétendent, avec assez de fondement, que ces animaux en deviennent plus doux, plus traitables, moins hargneux entr'eux; ce qui est utile à la guerre, où les chevaux inquiets incommodent souvent leurs voisins lorsqu'ils sont serrés par escadrons. Pour litière, on ne leur donne en Perse que du sable et de la terre en poussière bien sèche, sur laquelle ils reposent et dorment aussi bien que sur la paille. Dans d'autres pays, comme en Arabie et au Mogol, on fait sécher leur fiente que l'on réduit en poudre, et dont on leur fait un lit très-doux. Ces chevaux, auxquels on ne

met point de bride, et que l'on monte sans étriers, se laissent conduire fort aisément; ils portent la tête très-haute au moyen d'un simple petit bridon, et courent très-rapidement et d'un pas très-sûr dans les plus mauvais terreins. Pour les faire marcher, on n'emploie point la houssine et fort rarement l'éperon; si quelqu'un en veut user, il n'a qu'une petite pointe cousue au talon de sa botte. Les fouets dont on se sert ordinairement, ne sont faits que de petites bandes de parchemin nouées et cordelées; quelques petits coups de ce fouet suffisent pour les faire partir et les entretenir dans le plus grand mouvement.

Les chevaux sont en si grand nombre en Perse, que, quoiqu'ils soient très-bons, ils ne sont pas fort chers. Il y en a peu de grosse et grande taille; mais ils ont tous plus de force et de courage que de mine et de beauté. Pour voyager avec moins de fatigue, on se sert de chevaux qui vont l'amble, et qu'on a précédemment accoutumés à cette allure, en leur attachant par une corde le pied de devant à celui de derrière, du même côté, et dans la jeunesse, on leur fend les naseaux, dans l'idée qu'ils en respirent plus aisément; ils sont si bons marcheurs, qu'ils font très-aisément sept à huit lieues de chemin sans s'arrêter.

Les voyageurs, qui font tous l'éloge des chevaux de Perse, s'accordent cependant à dire que les chevaux arabes sont encore supérieurs pour l'agilité, le courage et la force, et même la beauté, et qu'ils sont beaucoup plus recherchés en Perse même que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naissent aux Indes ne sont pas

bons; ceux dont se servent les grands du pays y sont transportés de Perse et d'Arabie; on leur donne un peu de foin le jour, et le soir on leur fait cuire des pois avec du sucre et du beurre au lieu d'avoine ou d'orge : cette nourriture les soutient et leur donne un peu de force; sans cela ils dépériroient en très-peu de temps, le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays sont en général fort petits; il y en a même de si petits, que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol, âgé de sept ou huit ans, montoit ordinairement un petit cheval très-bien fait, dont la taille n'excédoit pas celle d'un grand lévrier. Il semble que les climats excessivement chauds soient contraires aux chevaux : ceux de la côte d'Or, de celle de Juida, de Guinée, sont comme ceux des Indes, fort mauvais; ils portent la tète et le cou fort bas; leur marche est si chancelante, qu'on les croit toujours prèts à tomber; ils ne se remueroient pas si on ne les frappoit continuellement, et la plupart sont si bas, que les pieds de ceux qui les montent touchent presque à terre; ils sont de plus fort indociles, et propres seulement à servir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens : ce goût pour la chair du cheval est donc commun aux Nègres et aux Arabes; il se retrouve en Tartarie, et même à la Chine. Les chevaux chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes; ils sont foibles, lâches, mal faits, et fort petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur : à la Chine presque tous les chevaux sont hongres, et ils sont si timides, qu'on ne peut s'en servir à la guerre; aussi peut-on dire que ce sont les

chevaux tartares qui ont fait la conquête de la Chine. Ces chevaux sont très-propres pour la guerre, quoique communément ils ne soient que de taille médiocre : ils sont forts, vigoureux, fiers, ardens, légers et grands coureurs ; ils ont la corne du pied fort dure, mais trop étroite ; la tête fort légère, mais trop petite ; l'encolure longue et roide ; les jambes trop hautes ; avec tous ces défauts ils peuvent passer pour de très-bons chevaux ; ils sont infatigables et courent d'une vîtesse extrême.

Les Tartares vivent avec leurs chevaux à peu près comme les Arabes : ils les font monter dès l'âge de sept ou huit mois par de jeunes enfans qui les promènent et les font courir à petites reprises : ils les dressent ainsi peu à peu et leur font souffrir de grandes diètes ; mais ils ne les montent pour aller en course que quand ils ont six ou sept ans ; ils leur font supporter alors des fatigues incroyables, comme de marcher deux ou trois jours sans s'arrêter, d'en passer quatre ou cinq sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures, et d'être en même temps vingt-quatre heures sans boire. Ces chevaux qui paroissent et qui en effet sont si robustes dans leur pays, dépérissent dès qu'on les transporte à la Chine et aux Indes, mais ils réussissent assez en Perse et en Turquie. Les petits Tartares ont aussi une race de petits chevaux dont ils font tant de cas qu'ils ne se permettent jamais de les vendre à des étrangers : ces chevaux ont toutes les bonnes et mauvaises qualités de ceux de la grande Tartarie, ce qui prouve combien les mêmes mœurs et la même éducation donnent le même naturel et la

même habitude à ces animaux. Il y a aussi en Circassie et en Mingrelie beaucoup de chevaux qui sont même plus beaux que les chevaux tartares.

Ceux de ces animaux qui sont originaires des pays secs et chauds dégénèrent et même ne peuvent vivre dans les climats et les terreins trop humides, quelque chauds qu'ils soient; au lieu qu'ils sont très bons dans tous les pays de montagnes, depuis le climat de l'Arabie jusqu'en Danemarck et en Tartarie, dans notre continent, et depuis la nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques dans le nouveau continent; ce n'est ni le chaud ni le froid, mais l'humidité seule qui leur est contraire.

On sait que l'espèce du Cheval n'existoit pas dans ce nouveau continent lorsqu'on en a fait la découverte; et l'on peut s'étonner avec raison de leur prompte et prodigieuse multiplication; car en moins de deux cents ans le petit nombre de chevaux qu'on y a transportés d'Europe s'est si fort multiplié, et particulièrement au Chili, qu'ils y sont à très-bas prix: Frézier dit que cette prodigieuse multiplication est d'autant plus étonnante, que les Indiens mangent beaucoup de chevaux, et qu'ils les ménagent si peu pour le service et le travail, qu'il en meurt un très-grand nombre par excès de fatigue.

Les Chevaux ont à peu près également multiplié dans les pays chauds et dans les pays froids du continent de l'Amérique. Il paroît seulement qu'ils sont devenus plus petits; mais cela leur est commun avec tous les autres animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique; car les bœufs, les chèvres, les

moutons, les cochons, les chiens, sont plus petits en Canada qu'en France; et ce qui paroîtra peut-être beaucoup plus singulier, c'est que tous les animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels au climat, sont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien continent. La Nature semble s'être servie dans ce nouveau monde d'une autre échelle de grandeur; l'homme est le seul qu'elle ait mesuré avec le même module : mais je donnerai ailleurs les faits sur lesquels je fonde cette observation générale.

En Ukraine et chez les Cosaques du Don, les chevaux vivent errans dans les campagnes. Dans le grand espace de terre compris entre le Don et le Niepper, espace très-mal peuplé, les chevaux sont en troupes de trois, quatre ou cinq cents, toujours sans abri, même dans la saison où la terre est couverte de neige; ils détournent cette neige avec le pied de devant pour chercher et manger l'herbe qu'elle recouvre. Deux ou trois hommes à cheval ont le soin de conduire ces troupes de chevaux ou plutôt de les garder; car on les laisse errer dans la campagne, et ce n'est que dans les temps des hivers les plus rudes qu'on cherche à les loger pour quelques jours dans les villages qui sont fort éloignés les uns des autres dans ce pays. On a fait sur ces troupes de chevaux abandonnés pour ainsi dire à eux-mêmes, quelques observations qui semblent prouver que les hommes ne sont pas les seuls qui vivent en société et qui obéissent de concert au commandement de quelqu'un d'entr'eux. Chacune de ces troupes de chevaux a un cheval-chef qui la commande, qui la guide, qui la tourne et range quand il faut mar-

cher ou s'arrêter; ce chef commande aussi l'ordre et les mouvemens nécessaires lorsque la troupe est attaquée par les voleurs ou par les loups. Il est très-vigilant et toujours alerte; il fait souvent le tour de sa troupe, et si quelqu'un de ses chevaux sort du rang ou reste en arrière, il court à lui, le frappe d'un coup d'épaule et lui fait prendre sa place. Ces animaux, sans être montés ni conduits par les hommes, marchent en ordre à peu près comme notre cavalerie. Quoiqu'ils soient en pleine liberté, ils paissent en files et par brigades, et forment différentes compagnies sans se séparer ni se mêler. Au reste, le cheval-chef occupe ce poste encore plus fatigant qu'important pendant quatre ou cinq ans; et lorsqu'il commence à devenir moins fort et moins actif, un autre cheval ambitieux de commander et qui s'en sent la force, sort de la troupe, attaque le vieux chef qui garde son commandement s'il n'est pas vaincu, mais qui rentre avec honte dans le gros de la troupe s'il a été battu, et le cheval victorieux se met à la tête de tous les autres et s'en fait obéir.

En Finlande, au mois de mai, lorsque les neiges sont fondues, les chevaux partent de chez leurs maîtres et s'en vont dans de certains cantons des forêts, où il semble qu'ils se soient donné le rendez-vous. Là ils forment des troupes différentes qui ne se mêlent ni ne se séparent jamais; chaque troupe prend un canton différent de la forêt pour sa pâture; ils s'en tiennent à un certain territoire, et n'entreprennent point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent et vont s'établir dans d'autres pâturages

avec le même ordre. La police de leur société est si bien réglée et leurs marches sont si uniformes, que leurs maîtres savent toujours où les trouver lorsqu'ils ont besoin d'eux; et ces animaux, après avoir fait leur service, retournent d'eux-mêmes vers leurs compagnons dans les bois. Au mois de septembre, lorsque la saison devient mauvaise, ils quittent les forêts, s'en reviennent par troupes et se rendent chacun à leur écurie.

Ces chevaux sont petits, mais bons et vifs, sans être vicieux. Quoiqu'ils soient généralement assez dociles, il y en a cependant quelques-uns qui se défendent lorsqu'on les prend, ou qu'on veut les attacher aux voitures; ils se portent à merveille, et sont gras quand ils reviennent de la forêt; mais l'exercice presque continuel qu'on leur fait faire l'hiver, et le peu de nourriture qu'on leur donne, leur fait bientôt perdre cet embonpoint. Ils se roulent sur la neige comme les autres chevaux se roulent sur l'herbe. Ils passent indifféremment les nuits dans la cour comme dans l'écurie, lors même qu'il fait un froid très-violent.

Ces chevaux qui vivent en troupes et souvent éloignés de l'empire de l'homme, font la nuance entre les chevaux domestiques et les chevaux sauvages. Il s'en trouve de ces derniers en Tartarie, et même ils y sont assez communs. On se sert, pour les chasser, d'oiseaux de proie dressés pour cette chasse. On les accoutume à prendre l'animal par la tête et par le cou, tandis qu'il se fatigue sans pouvoir faire lâcher prise à l'oiseau. Les chevaux sauvages du pays des Tartares Mongoux et Kakas ne sont pas différens de ceux qui

sont privés. Ces chevaux sauvages sont si légers, qu'ils se dérobent aux flèches même des plus habiles chasseurs. Ils marchent en troupes nombreuses; et lorsqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent et les forcent à prendre la fuite.

Maintenant si l'on consulte les anciens sur la nature et les qualités des chevaux des différens pays, on trouvera que les chevaux de la Grèce, et sur-tout ceux de la Thessalie et de l'Épire, avoient de la réputation et étoient très-bons pour la guerre; que ceux de l'Achaïe étoient les plus grands que l'on connût; que les plus beaux de tous étoient ceux d'Égypte où il y en avoit une très-grande quantité et où Salomon envoyoit en acheter à un très-grand prix; qu'en Éthiopie les chevaux réussissoient mal à cause de la trop grande chaleur du climat; que l'Arabie et l'Afrique fournissoient les chevaux les mieux faits, et sur-tout les plus légers et les plus propres à la monture et à la course; que ceux d'Italie, et sur-tout de la Pouille, étoient aussi très-bons; qu'en Sicile, Cappadoce, Syrie, Arménie, Médie et Perse, il y avoit d'excellens chevaux et recommandables par leur vîtesse et leur légéreté; que ceux de Sardaigne et de Corse étoient petits, mais vifs et courageux; que ceux d'Espagne ressembloient à ceux des Parthes et étoient excellens pour la guerre; qu'il y avoit aussi en Transilvanie et en Valachie des chevaux à tête légère, à grands crins pendans jusqu'à terre, et à queue touffue, qui étoient très-prompts à la course: que les chevaux danois étoient bien faits et bons sauteurs; que ceux de Scandinavie étoient petits, mais bien moulés et fort agiles; que les chevaux de Flandre

étoient forts ; que les Gaulois fournissoient aux Romains de bons chevaux pour la monture et pour porter des fardeaux ; que les chevaux des Germains étoient mal faits et si mauvais qu'ils ne s'en servoient pas ; que les Suisses en avoient beaucoup et des très-bons pour la guerre ; que les chevaux de Hongrie étoient aussi fort bons ; et enfin que les chevaux des Indes étoient fort petits et très-foibles.

Il résulte de tous ces faits, que les chevaux arabes ont été de tout temps et sont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté ; que c'est d'eux que l'on tire, soit immédiatement, soit médiatement par le moyen des barbes, les plus beaux chevaux qui soient en Europe, en Afrique et en Asie ; que le climat de l'Arabie est peut-être le vrai climat des chevaux, et le meilleur de tous les climats, puisqu'au lieu d'y croiser les races par des races étrangères, on a grand soin de les conserver dans toute leur pureté ; que si ce climat n'est pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les soins particuliers qu'ils ont pris de tous les temps, d'ennoblir les races, en ne mettant ensemble que les individus les mieux faits et de la première qualité ; que par cette attention suivie pendant des siècles ils ont pu perfectionner l'espèce au-delà de ce que la Nature auroit fait dans le meilleur climat : on peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, et sur-tout les pays secs, sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux ; qu'en général les petits chevaux sont meilleurs que les grands ; que le soin leur est aussi

nécessaire à tous que la nourriture ; qu'avec de la familiarité et des caresses on en tire beaucoup plus que par la force et les châtimens ; que les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muscles plus durs que ceux de nos climats ; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud excessif ne leur convient pas ; que le grand froid leur est contraire ; qu'enfin leur habitude et leur naturel dépendent presqu'en entier du climat, de la nourriture, des soins et de l'éducation.

En Perse, en Arabie et dans plusieurs autres lieux de l'Orient, on n'est pas dans l'usage de hongrer les chevaux, comme on le fait si généralement en Europe et à la Chine : cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage et de fierté, mais leur donne de la douceur, de la tranquillité, de la docilité ; pour la faire, on leur attache les jambes avec des cordes, on les renverse sur le dos, on ouvre les bourses avec un bistouri, on en tire les testicules, on coupe les vaisseaux qui y aboutissent et les ligamens qui les soutiennent, et après les avoir enlevés, on referme la plaie et on a soin de faire baigner le cheval deux fois par jour pendant quinze jours, ou de l'étuver souvent avec de l'eau fraîche, et de le nourrir pendant ce temps avec du son détrempé dans beaucoup d'eau, afin de le rafraîchir : cette opération se doit faire au printemps ou en automne, le grand chaud et le grand froid y étant également contraires. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire, il y a des usages différens ; dans certaines provinces, on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois, aussitôt que les tes-

ticules sont bien apparens au dehors ; mais l'usage le plus général et le mieux fondé est de ne les hongrer qu'à deux et même à trois ans, parce qu'en les hongrant tard ils conservent un peu plus des qualités attachées au sexe masculin. Pline dit que les dents de lait ne tombent point à un Cheval qu'on fait hongre avant qu'elles soient tombées ; j'ai été à portée de vérifier ce fait, et il ne s'est pas trouvé vrai ; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres et aux jeunes chevaux entiers ; et il est probable que les anciens n'ont hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chûte des cornes du cerf et du chevreuil, qui en effet ne tombent point lorsque l'animal a été coupé. Au reste un cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer ; mais il peut encore s'accoupler, et l'on en a vu des exemples.

Les Chevaux de quelque poil qu'ils soient, muent comme presque tous les autres animaux couverts de poil, et cette mue se fait une fois l'an, ordinairement au printemps et quelquefois en automne ; ils sont alors plus foibles que dans les autres temps ; il faut les ménager, les soigner davantage, et les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des Chevaux qui muent de corne ; cela arrive sur-tout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides et marécageux, comme en Hollande.

Les chevaux hongres et les jumens hennissent moins fréquemment que les chevaux entiers; ils ont aussi la voix moins pleine et moins grave. On peut distinguer dans tous cinq sortes de hennissemens différens, relatifs à différentes passions ; le hennissement d'alé-

gresse

gresse, dans lequel la voix se fait entendre assez longuement, monte et finit à des sons plus aigus; le Cheval rue en même temps, mais légèrement, et ne cherche point à frapper; le hennissement du desir, soit d'amour, soit d'attachement, dans lequel le Cheval ne rue point, et la voix se fait entendre longuement et finit par des sons plus graves; le hennissement de la colère pendant lequel le Cheval rue et frappe dangereusement, est très-court et aigu : celui de la crainte, pendant lequel il rue aussi, n'est guère plus long que celui de la colère; la voix est grave, rauque, et semble sortir en entier des naseaux; ce hennissement est assez semblable au rugissement d'un lion : celui de la douleur est moins un hennissement qu'un gémissement ou ronflement d'oppression qui se fait à voix grave et suit les alternatives de la respiration. Au reste on a remarqué que les chevaux qui hennissent le plus souvent, sur-tout d'alégresse et de desir, sont les meilleurs et les plus généreux; les chevaux entiers ont aussi la voix plus forte que les hongres et les jumens; dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la femelle; à deux ans ou deux ans et demi, c'est-à-dire, à l'âge de puberté la voix des mâles et des femelles devient plus forte et plus grave, comme dans l'homme et dans la plupart des autres animaux. Lorsque le Cheval est passionné d'amour, de desir, d'appétit, il montre les dents et semble rire; il les montre aussi dans la colère et lorsqu'il veut mordre; il tire quelquefois la langue pour lécher, mais moins fréquemment que le bœuf, qui lèche beaucoup plus que le Cheval, et qui cependant est moins sensible

aux caresses : le Cheval se souvient aussi beaucoup plus longtemps des mauvais traitemens, et il se rebute aussi plus aisément que le bœuf; son naturel ardent et courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il possède de forces; et lorsqu'il sent qu'on exige encore davantage, il s'indigne et refuse, au lieu que le bœuf qui de sa nature est lent et paresseux, s'excède et se rebute moins aisément.

Le Cheval dort beaucoup moins que l'homme; lorsqu'il se porte bien il ne demeure guère que deux ou trois heures de suite couché; il se relève ensuite pour manger, et lorsqu'il a été trop fatigué, il se couche une seconde fois après avoir mangé; mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre; il y a même des chevaux qui ne se couchent jamais et qui dorment toujours debout; ceux qui se couchent dorment aussi quelquefois sur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus souvent et plus longtemps que les chevaux entiers.

Les Quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoique tous soient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent saisir autrement, à l'exception du singe, du maki et de quelques autres qui ont des mains, et qui par conséquent peuvent boire comme l'homme, lorsqu'on leur donne un vase qu'ils peuvent tenir; car ils le portent à leur bouche, l'inclinent, versent la liqueur et l'avalent par le simple mouvement de la déglutition : l'homme boit ordinairement de cette manière, parce que c'est en effet la plus commode; mais il peut encore boire de plusieurs autres façons, en approchant les lèvres et les

contractant pour aspirer la liqueur, ou bien en y enfonçant le nez et la bouche assez profondément pour que la langue en soit environnée et n'ait d'autres mouvemens à faire que celui qui est nécessaire pour la déglutition, ou encore en mordant pour ainsi dire la liqueur avec les lèvres, ou enfin, quoique plus difficilement, en tirant la langue, l'élargissant et formant une espèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche : la plupart des quadrupèdes pourroient aussi chacun boire de plusieurs manières; mais ils font comme nous, ils choisissent celle qui leur est la plus commode et la suivent constamment. Le chien dont la gueule est fort ouverte et la langue longue et mince, boit en lapant, c'est-à-dire en léchant la liqueur, et formant avec la langue un godet qui se remplit à chaque fois et rapporte une assez grande quantité de liqueur; il préfère cette façon à celle de se mouiller le nez : le Cheval, au contraire, qui a la bouche plus petite et la langue trop épaisse et trop courte pour former un grand godet, et qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche et le nez brusquement et profondément dans l'eau qu'il avale abondamment par le simple mouvement de la déglutition; mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le chien respire à son aise pendant qu'il boit : aussi doit-on laisser aux chevaux la liberté de boire à plusieurs reprises, sur-tout après une course, lorsque le mouvement de la respiration est court et pressé : on ne doit pas non plus leur laisser boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cause souvent, il leur arrive aussi,

par la nécessité où ils sont d'y tremper les naseaux, qu'ils se refroidissent le nez, s'enrhument et prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de morve, la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux; car on sait depuis peu que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire; que c'est par conséquent un vrai rhume qui à la longue cause une inflammation dans cette membrane; et d'un autre côté les voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds comme l'Arabie, la Perse, la Barbarie, ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids; ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau, parce que ces animaux sont obligés d'y enfoncer et d'y tenir le nez et les naseaux pendant un temps considérable, ce que l'on préviendroit en ne leur donnant jamais d'eau froide, et en leur essuyant toujours les naseaux après qu'ils ont bu. Les ânes qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux, et qui leur ressemblent si fort par la structure intérieure, ne sont pas cependant si sujets à la morve, ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux; car au lieu d'enfoncer profondément la bouche et le nez dans l'eau, ils ne font presque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux; ce seroit trop étendre l'Histoire Naturelle, que de joindre à l'histoire d'un animal celle de ses maladies : cependant, je ne puis terminer l'histoire du Cheval, sans marquer quelques regrets de ce que la santé de





De Seve, Del. · L'Epine, Sculp.

cet animal utile et précieux, a été jusqu'à présent abandonnée aux soins et à la pratique, souvent aveugles, de gens sans connoissance et sans lettres. La médecine que les anciens ont appelée Médecine vétérinaire, n'est presque connue que de nom. Je suis persuadé que si quelque médecin tournoit ses vues de ce côté-là, et faisoit de cette étude son principal objet, il en seroit bientôt dédommagé par d'amples succès; que non-seulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de se dégrader il s'illustreroit beaucoup; et cette médecine ne seroit pas si conjecturale et si difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du sentiment, toutes les causes en un mot étant plus simples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent aussi être moins compliquées, et par conséquent plus faciles à juger et à traiter avec succès; sans compter la liberté qu'on auroit toute entière, de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, et de pouvoir arriver sans crainte et sans reproches à une grande étendue de connoissances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.

DE L'ANE.

A considérer cet animal, même avec des yeux attentifs et dans un assez grand détail, il paroît n'être qu'un cheval dégénéré : la parfaite similitude de conformation dans le cerveau, les poumons, l'estomac, le conduit intestinal, le cœur, le foie, les autres viscères, et la grande ressemblance du corps, des jambes, des pieds et du squelette en entier, semblent fonder cette opinion : l'on pourroit attribuer les légères différences qui se trouvent entre ces deux animaux, à l'influence très-ancienne du climat, de la nourriture, et à la succession fortuite de plusieurs générations de petits chevaux sauvages à demi dégénérés, qui peu à peu auroient encore dégénéré davantage, se seroient ensuite dégradés autant qu'il est possible, et auroient à la fin produit à nos yeux une espèce nouvelle et constante, ou plutôt une succession d'individus semblables, tous constamment viciés de la même façon, et assez différens des chevaux pour pouvoir être regardés comme formant une autre espèce. Ce qui paroît favoriser cette idée, c'est que les chevaux varient plus que les Anes, par la couleur de leur poil; qu'ils sont par conséquent plus anciennement domestiques, puisque tous les animaux domestiques varient par la couleur, beaucoup plus que les animaux sauvages de la même espèce; que la plupart des chevaux sauvages, dont parlent les voyageurs, sont de petite taille, et ont, comme les Anes, le poil gris, la queue nue, hérissée à l'extrémité, et qu'il y a des chevaux sauvages, et même des chevaux do-

mestiques qui ont la raie noire sur le dos, et d'autres caractères qui les rapprochent encore des Anes sauvages et domestiques. D'autre côté, si l'on considère les différences du tempérament, du naturel, des mœurs, du résultat en un mot de l'organisation de ces deux animaux, et sur-tout l'impossibilité de les mêler pour en faire une espèce commune, ou même une espèce intermédiaire qui puisse se renouveler, on paroît encore mieux fondé à croire que ces deux animaux sont chacun d'une espèce aussi ancienne l'une que l'autre, et originairement aussi essentiellement différentes qu'elles le sont aujourd'hui, d'autant plus que l'Ane ne laisse pas de différer matériellement du cheval par la petitesse de la taille, la grosseur de la tête, la longueur des oreilles, la dureté de la peau, la nudité de la queue, la forme de la croupe, et aussi par les dimensions des parties qui en sont voisines, par la voix, l'appétit, la manière de boire. L'Ane et le cheval viennent ils donc originairement de la même souche ? sont-ils, comme le disent les nomenclateurs, de la même famille ? ou ne sont-ils pas, et n'ont-ils pas toujours été des animaux différens ?

Cette question, dont les physiciens sentiront bien la généralité, la difficulté, les conséquences, et que nous avons cru devoir traiter dans cet article, parce qu'elle se présente pour la première fois, tient à la production des êtres de plus près qu'aucune autre, et demande pour être éclaircie que nous considérions la Nature sous un nouveau point de vue. Si dans l'immense variété que nous présentent tous les êtres animés qui peuplent l'univers, nous choisissons un ani-

mal, ou même le corps de l'homme pour servir de base à nos connoissances, et y rapporter par la voie de la comparaison, les autres êtres organisés, nous trouverons que, quoique tous ces êtres existent solitairement, et que tous varient par des différences graduées à l'infini, il existe en même temps un dessein primitif et général qu'on peut suivre très-loin, et dont les dégradations sont bien plus lentes que celles des figures et des autres rapports apparens; car sans parler des organes de la digestion, de la circulation et de la génération, qui appartiennent à tous les animaux, et sans lesquels l'animal cesseroit d'être animal et ne pourroit ni subsister ni se reproduire, il y a dans les parties mêmes qui contribuent le plus à la variété de la forme extérieure, une prodigieuse ressemblance qui nous rappelle nécessairement l'idée d'un premier dessein sur lequel tout semble avoir été conçu; le corps du cheval, par exemple, qui du premier coup d'œil paroît si différent du corps de l'homme, lorsqu'on vient à le comparer en détail et partie par partie, au lieu de surprendre par la différence, n'étonne plus que par la ressemblance singulière et presque complète qu'on y trouve : en effet, prenez le squelette de l'homme, inclinez les os du bassin, raccourcissez les os des cuisses, des jambes et des bras, alongez ceux des pieds et des mains, soudez ensemble les phalanges, alongez les mâchoires en raccourcissant l'os frontal, et enfin alongez aussi l'épine du dos, ce squelette cessera de représenter la dépouille d'un homme et sera le squelette d'un cheval. Mais pour suivre ces rapports encore plus loin, que l'on consi-

dère séparément quelques parties essentielles à la forme, les côtes par exemple, on les trouvera dans tous les Quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, et on en suivra les vestiges jusques dans la tortue, où elles paroissent encore dessinées par les sillons qui sont sous son écaille; que l'on considère comme l'a remarqué Daubenton, que le pied d'un cheval, en apparence si différent de la main de l'homme, est cependant composé des mêmes os, et que nous avons à l'extrémité de chacun de nos doigts le même osselet en fer-à-cheval qui termine le pied de cet animal, et l'on jugera si cette ressemblance cachée n'est pas plus merveilleuse que les différences apparentes, si cette conformité constante et ce dessein suivi de l'homme aux Quadrupèdes, des Quadrupèdes aux cétacées, des cétacées aux oiseaux, des oiseaux aux reptiles, des reptiles aux poissons, dans lesquels les parties essentielles, comme le cœur, les intestins, l'épine du dos, les sens, se trouvent toujours, ne semblent pas indiquer qu'en créant les animaux, l'Être suprème n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également, et la magnificence de l'exécution, et la simplicité du dessein.

Dans ce point de vue, non-seulement l'Ane et le cheval, mais même l'homme, le singe, les Quadrupèdes et tous les Animaux, pourroient être regardés comme ne faisant que la même famille; mais en doit-on conclure que dans cette grande et nombreuse famille, que Dieu seul a conçue et tirée du néant, il y ait d'autres petites familles projetées par la Nature et

produites par le temps, dont les unes ne seroient composées que de deux individus, comme le cheval et l'Ane, d'autres de plusieurs individus, comme celle de la belette, de la marte, du furet, de la fouine; et de même que dans les végétaux il y ait des familles de dix, vingt, trente plantes? Si ces familles existoient en effet, elles n'auroient pu se former que par le mélange, la variation successive, et la dégénération des espèces originaires: et si l'on admet une fois qu'il y ait des familles dans les plantes et dans les Animaux, que l'Ane soit de la famille du cheval, et qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme; que c'est un homme dégénéré; que l'homme et le singe ont eu une origine commune comme le cheval et l'Ane; que chaque famille, tant dans les Animaux que dans les végétaux, n'a eu qu'une seule souche; et même que tous les Animaux sont venus d'un seul animal, qui dans la succession des temps, a produit en se perfectionnant et en dégénérant, toutes les races des autres Animaux.

Les Naturalistes qui établissent si légèrement des familles dans les Animaux et dans les végétaux, ne paroissent pas avoir assez senti toute l'étendue de ces conséquences, qui réduiroient le produit immédiat de la création à un nombre d'individus aussi petit que l'on voudroit: car s'il étoit une fois prouvé qu'on pût établir ces familles avec raison, s'il étoit acquis que dans les Animaux, et même dans les végétaux, il y eût, je ne dis pas plusieurs espèces, mais une seule qui eût été produite par la dégénération d'une autre espèce;

s'il étoit vrai que l'Ane ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puissance de la Nature, et l'on n'auroit pas tort de supposer que d'un seul être elle a su tirer avec le temps tous les autres êtres organisés.

Mais non, il est certain que tous les Animaux ont également participé à la grâce de la création, que les deux premiers de chaque espèce et de toutes les espèces, sont sortis tout formés des mains du Créateur; et l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à peu près qu'ils nous sont aujourd'hui représentés par leurs descendans : d'ailleurs, depuis qu'on a observé la Nature, depuis le temps d'Aristote jusqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'espèce nouvelle, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou dissipe les parties de la matière, malgré le nombre infini de combinaisons qui ont dû se faire pendant ces vingt siècles, malgré les accouplemens fortuits ou forcés des animaux d'espèces éloignées ou voisines, dont il n'a jamais résulté que des individus viciés et stériles, et qui n'ont pu faire souche pour de nouvelles générations. La ressemblance, tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'est dans le cheval et dans l'Ane, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même famille, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même souche, s'ils étoient en effet de la même famille, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, et défaire avec le temps ce que le temps auroit fait.

Il faut de plus considérer que quoique la marche de

la Nature se fasse par nuances et par degrés, souvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces nuances, ne sont pas tous égaux à beaucoup près; que plus les espèces sont élevées, moins elles sont nombreuses, et plus les intervalles des nuances qui les séparent y sont grands; que les petites espèces au contraire sont très-nombreuses, et en même temps plus voisines les unes des autres, en sorte qu'on est d'autant plus tenté de les confondre ensemble dans une même famille, qu'elles nous embarrassent et nous fatiguent davantage par leur multitude et par leurs petites différences, dont nous sommes obligés de nous charger la mémoire : mais il ne faut pas oublier que ces familles sont notre ouvrage; que nous ne les avons faites que pour le soulagement de notre esprit; que s'il ne peut comprendre la suite réelle de tous les êtres, c'est notre faute, et non pas celle de la Nature, qui ne connoît point ces prétendues familles, et ne contient en effet que des individus.

Un individu est un être à part, isolé, détaché, et qui n'a rien de commun avec les autres êtres, sinon qu'il leur ressemble ou bien qu'il en diffère : tous les individus semblables qui existent sur la surface de la terre, sont regardés comme composant l'espèce de ces individus; cependant ce n'est ni le nombre ni la collection des individus semblables qui fait l'espèce, c'est la succession constante et le renouvellement non interrompu de ces individus qui la constituent : car un être qui dureroit toujours ne seroit pas une espèce, non plus qu'un million d'êtres semblables qui dureroient aussi toujours. L'espèce est donc un mot abstrait et gé-

néral, dont la chose n'existe qu'en considérant la Nature dans la succession des temps et dans la destruction constante et le renouvellement tout aussi constant des êtres. C'est en comparant la Nature d'aujourd'hui à celle des autres temps, et les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce qu'on appelle espèce, et la comparaison du nombre ou de la ressemblance des individus n'est qu'une idée accessoire et souvent indépendante de la première; car l'Ane ressemble au cheval plus que le barbet au lévrier, et cependant le barbet et le lévrier ne font qu'une même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres; au lieu que le cheval et l'Ane sont certainement de différentes espèces, puisqu'ils ne produisent ensemble que des individus viciés et inféconds.

C'est donc dans la diversité caractéristique des espèces que les intervalles des nuances de la Nature sont le plus sensibles et le mieux marqués; on pourroit même dire que les intervalles entre les espèces sont les plus égaux et les moins variables de tous, puisqu'on peut toujours tirer une ligne de séparation entre deux espèces, c'est-à-dire entre deux successions d'individus qui se reproduisent et ne peuvent se mêler, comme l'on peut aussi réunir en une seule espèce deux successions d'individus qui se reproduisent en se mêlant : ce point est le plus fixe que nous ayons en Histoire Naturelle; toutes les autres ressemblances et toutes les autres différences que l'on pourroit saisir dans la comparaison des êtres, ne seroient ni si constantes, ni si réelles, ni si certaines; ces in-

tervalles sont aussi les seules lignes de séparation que l'on trouvera dans notre ouvrage. Nous ne diviserons pas les êtres autrement qu'ils le sont en effet; chaque espèce, chaque succession d'individus qui se reproduisent et ne peuvent se mêler sera considérée à part et traitée séparément, et nous ne nous servirons des familles, des genres, des ordres et des classes pas plus que ne s'en sert la Nature.

Mais pour en revenir à la dégénération des êtres, et particulièrement à celle des Animaux, observons et examinons encore de plus près les mouvemens de la Nature dans les variétés qu'elle nous offre, et comme l'espèce humaine nous est la mieux connue, voyons jusqu'où s'étendent ces mouvemens de variation. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au simple par la hauteur de la taille, la grosseur, la légéreté et la force, et du tout au rien pour l'esprit. Mais cette dernière qualité n'appartenant point à la matière, ne doit point être ici considérée : les autres sont les variations ordinaires de la Nature, qui viennent de l'influence du climat et de la nourriture; mais ces différences de couleur et de dimension dans la taille n'empêchent pas que le nègre et le blanc, le Lapon et le Patagon, le géant et le nain, ne produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes se reproduire, et que par conséquent ces hommes si différens en apparence ne soient tous d'une seule et même espèce, puisque cette reproduction constante est ce qui constitue l'espèce. Après ces variations générales, il y en a d'autres qui sont plus particulières et qui ne laissent pas de se perpétuer, comme les énor-

mes jambes des hommes qu'on appelle de la race de Saint-Thomas dans l'île de Ceylan, les yeux rouges et les cheveux blancs des Dariens et des Chacrelas, les six doigts aux mains et aux pieds dans certaines familles; ces variétés singulières sont des défauts ou des excès accidentels qui s'étant d'abord trouvés dans quelques individus, se sont ensuite propagés de race en race, comme les autres vices et maladies héréditaires; mais ces différences, quoique constantes, ne doivent être regardées que comme des variétés individuelles qui ne séparent pas ces individus de leur espèce, puisque les races extraordinaires de ces hommes à grosses jambes ou à six doigts peuvent se mêler avec la race ordinaire, et produire des individus qui se reproduisent eux-mêmes. On doit dire la même chose de toutes les autres difformités ou monstruosités qui se communiquent des pères et mères aux enfans : voilà jusqu'où s'étendent les erreurs de la Nature; voilà les plus grandes limites de ses variétés dans l'homme; et s'il y a des individus qui dégénèrent encore davantage, ces individus ne reproduisant rien, n'altèrent ni la constance ni l'unité de l'espèce : ainsi il n'y a dans l'homme qu'une seule et même espèce, et quoique cette espèce soit peut-être la plus nombreuse et la plus abondante en individus, et en même temps la plus inconséquente et la plus irrégulière dans toutes ses actions, on ne voit pas que cette prodigieuse diversité de mouvemens, de nourriture, de climat et de tant d'autres combinaisons que l'on peut supposer, ait produit des êtres assez différens des autres pour faire de nouvelles souches, et en même temps assez semblables à nous pour ne pouvoir nier de leur avoir appartenu.

Si le nègre et le blanc ne pouvoient produire ensemble, si même leur production demeuroit inféconde, si le mulâtre étoit un vrai mulet, il y auroit alors deux espèces bien distinctes; le nègre seroit à l'homme ce que l'Ane est au cheval; ou plutôt si le blanc étoit homme, le nègre ne seroit plus un homme, ce seroit un animal à part comme le singe, et nous serions en droit de penser que le blanc et le nègre n'auroient point eu une origine commune; mais cette supposition même est démentie par le fait; et puisque tous les hommes peuvent communiquer et produire ensemble, tous les hommes viennent de la même souche et sont de la même famille.

Que deux individus ne puissent produire ensemble, il ne faut pour cela que quelques légères disconvenances dans le tempérament, ou quelque défaut accidentel dans les organes de la génération de l'un ou de l'autre de ces deux individus; que deux individus de différentes espèces et que l'on joint ensemble produisent d'autres individus qui ne ressemblant ni à l'un ni à l'autre, ne ressemblent à rien de fixe, et ne peuvent par conséquent rien produire de semblable à eux, il ne faut pour cela qu'un certain degré de convenance entre la forme du corps et les organes de la génération de ces animaux différens; mais quel nombre immense et peut-être infini de combinaisons ne faudroit-il pas pour pouvoir seulement supposer que deux animaux, mâle et femelle, d'une certaine espèce, ont non-seulement assez dégénéré pour n'être plus de cette espèce, c'est-à-dire pour ne pouvoir plus produire avec ceux auxquels ils étoient semblables, mais encore

core dégénéré tous deux précisément au même point, et à ce point nécessaire pour ne pouvoir produire qu'ensemble! et ensuite qu'elle autre prodigieuse immensité de combinaisons ne faudroit-il pas encore pour que cette nouvelle production de ces deux animaux dégénérés suivît exactement les mêmes lois qui s'observent dans la production des animaux parfaits! car un animal dégénéré est lui-même une production viciée; et comment se pourroit-il qu'une origine viciée, qu'une dépravation, une négation pût faire souche, et non-seulement produire une succession d'êtres constans, mais même les produire de la même façon et suivant les mêmes lois que se reproduisent en effet les animaux dont l'origine est pure?

Quoiqu'on ne puisse donc pas démontrer que la production d'une espèce par la dégénération, soit une chose impossible à la Nature, le nombre des probabilités contraires est si énorme, que philosophiquement même on n'en peut guère douter; car si quelque espèce a été produite par la dégénération d'une autre, si l'espèce de l'Ane vient de l'espèce du cheval, cela n'a pu se faire que successivement et par nuances; il y auroit eu entre le cheval et l'Ane un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers se seroient peu à peu éloignés de la nature du cheval, et les derniers se seroient approchés peu à peu de celle de l'Ane; et pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les représentans, les descendans de ces espèces intermédiaires? pourquoi n'en est-il demeuré que les deux extrêmes?

L'Ane est donc un Ane, et n'est point un cheval

dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est toute aussi bonne, toute aussi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseroient-ils jusque dans les Animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'Ane, abandonné à la grossiéreté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir ne peut que perdre par son éducation; et s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précautions, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'Ane seroit par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des Animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval; il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien : c'est la comparaison qui le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est Ane, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus: il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles: comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue; aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval; il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse il est gai, et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, et il devient lent, indocile et têtu: il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir, et que l'on en a vu s'excéder et mourir quelques instans après; et

comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre. Il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité; il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes. Il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, sur-tout pour les corpuscules de l'ânesse, l'oreille excellente; ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues. Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire. Si on lui couvre les yeux, il reste immobile; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever : il marche, il trotte et il galope comme le cheval, mais tous ces mouvemens sont petits et beaucoup plus lents; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vîtesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps; et quelqu'allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

Le cheval hennit et l'Ane brait, ce qui se fait par un grand cri très-long, très-désagréable, et discordant

par dissonances alternatives de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu : ordinairement il ne crie que lorsqu'il est pressé d'amour ou d'appétit; l'ânesse a la voix plus claire et plus perçante. L'âne qu'on fait hongre ne brait qu'à basse voix; et quoiqu'il paroisse faire autant d'efforts et les mêmes mouvemens de la gorge, son cri ne se fait pas entendre de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'Ane est celui qui est le moins sujet à la vermine; jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes : et c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet et à la piqûre des mouches.

A deux ans et demi les premières dents incisives du milieu tombent, et ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi et se renouvellent dans le même temps et dans le même ordre que celles du cheval : l'on connoît aussi l'âge de l'Ane par les dents; les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans l'Ane est en état d'engendrer; la femelle est encore plus précoce que le mâle, et elle est toute aussi lascive; c'est par cette raison qu'elle est très-peu féconde; elle rejette au dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions et des mouvemens amoureux; sans cette précaution elle ne retiendroit que très-rarement : le temps le plus ordinaire de la chaleur est le mois de

mai et celui de juin; lorsqu'elle est pleine la chaleur cesse bientôt, et dans le dixième mois le lait paroît dans les mamelles; elle met bas dans le douzième mois. Sept jours après l'accouchement la chaleur se renouvelle, et l'ânesse est en état de recevoir le mâle; en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, continuellement engendrer et nourrir; elle ne produit qu'un petit et si rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples : au bout de cinq ou six mois on peut sevrer l'ânon; et cela est même nécessaire si la mère est pleine, pour qu'elle puisse mieux nourrir son fœtus. L'âne étalon doit être choisi parmi les plus grands et les plus forts de son espèce; il faut qu'il ait au moins trois ans et qu'il n'en passe pas dix; qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée et légère, les yeux vifs, les naseaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe plate, la queue courte, le poil luisant, doux au toucher et d'un gris foncé.

L'Ane, qui comme le cheval est trois ou quatre ans à croître, vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans; on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus longtemps que les mâles; mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant souvent pleines, elles sont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigues et de coups; ils dorment moins que les chevaux, et ne se couchent pour dormir que quand ils sont excédés : l'Ane étalon dure aussi plus longtemps que le cheval étalon; plus il est vieux, plus il paroît ardent, et en général la santé de cet animal est bien plus ferme que celle du

cheval; il est moins délicat, et il n'est pas sujet, à beaucoup près à un aussi grand nombre de maladies; les anciens même ne lui en connoissoient guère d'autres que celle de la morve, à laquelle il est, comme nous l'avons dit, encore bien moins sujet que le cheval.

Il y a parmi les Anes différentes races comme parmi les chevaux, mais que l'on connoît moins parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds. Aristote assure qu'il n'y en avoit point de son temps en Scythie, ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid; il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, et que c'est par cette dernière raison que dans l'Illyrie, la Thrace et l'Epire ils sont petits et foibles. Ils sont encore tels en France quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, et que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abbatues et de marais desséchés; mais ce qui paroît encore plus certain, c'est qu'ils sont nouveaux pour la Suède et pour les autres pays du nord. Ils paroissent être venus originairement d'Arabie et avoir passé d'Arabie en Egypte, et ensuite en Grèce, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre; et enfin en Suède; car ils sont en effet d'autant moins forts et d'autant plus petits que les climats sont plus froids; et dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes et en Guinée, où ils sont plus grands,

plus forts et meilleurs que les chevaux du pays; ils sont même en grand honneur à Maduré où l'une des plus considérables et des plus nobles tribus des Indes les révère particulièrement, parce qu'ils croient que les ames de toute la noblesse passent dans le corps des Anes. Enfin l'on trouve les Anes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal jusqu'à la Chine. On y trouve aussi des ânes sauvages plus communément que des chevaux sauvages. On trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cerigo; il y en a beaucoup dans les déserts de Lybie et de Numidie; ils sont gris et courent si vîte qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course; lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent et ne fuient que lorsqu'on les approche; on les prend dans des piéges et dans des lacs de corde; ils vont par troupes pâturer et boire; on en mange la chair. Oléarius rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits et de confitures; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes sauvages sur lesquels le roi tira quelques coups de fusil et de flèche, et qu'il permit ensuite aux ambassadeurs et autres seigneurs de tirer; que ce n'étoit pas un petit divertissement de voir ces ânes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient et blessoient les autres quand ils se mêloient avec eux, de sorte qu'ils se mettoient à se mordre et à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon; et que quand on les eut

tous abattus et couchés de rang devant le roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la cour; les Persans faisant un si grand cas de la chair de ces ânes sauvages qu'ils en ont fait un proverbe; mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux ânes sauvages fussent tous pris dans les forêts, et c'étoient probablement des ânes qu'on élevoit dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser et de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, surtout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre; ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, et qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles et dans le continent, y ont beaucoup multiplié, et l'on y trouve en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupes, et que l'on prend dans des piéges comme les chevaux sauvages.

L'Ane avec la jument, produit les grands mulets, le cheval avec l'ânesse produit les petits mulets, différens des premiers à plusieurs égards; mais nous nous réservons de traiter en particulier de la génération des mulets et des jumars, et nous terminerons l'histoire de l'Ane par celle de ses propriétés et des usages auxquels nous pouvons l'employer.

Comme les ânes sauvages sont inconnus dans ces climats, nous ne pouvons pas dire si leur chair est en effet bonne à manger; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que celle des ânes domestiques est très-mauvaise, et plus mauvaise, plus dure, plus désagréablement insipide que celle du cheval; Galien dit même que c'est un aliment pernicieux et qui donne des maladies; le

lait d'ânesse au contraire est un remède éprouvé et spécifique pour certains maux, et l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous; pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine, bien en chair, qui ait mis bas depuis peu de temps, et qui n'ait pas été couverte depuis; il faut lui ôter l'ânon qu'elle allaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge et d'herbe dont les qualités salutaires puissent influer sur la maladie; avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait, et même ne le pas exposer à l'air, ce qui le gâteroit en peu de temps.

Les anciens attribuoient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang et à l'urine de l'Ane, et beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle, au cœur et au foie de cet animal; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent.

Comme la peau de l'Ane est très-dure et très-élastique, on l'emploie utilement à différens usages; on en fait des cribles, des tambours, et de très-bons souliers; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre; c'est aussi avec le cuir de l'Ane que les Orientaux font le sagri, que nous appelons chagrin. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet animal, sont aussi plus durs que les os des autres animaux, puisque les anciens en faisoient des flûtes, et qu'ils les trouvoient plus sonnantes que tous les autres os.

L'Ane est peut-être de tous les animaux celui qui,



Tom. IV. *Pl. 8. Pag. 107.*



De Seve Del. *L'Epine Direxit*

relativement à son volume, peut porter les plus grands poids ; et comme il ne coûte presque rien à nourrir, et qu'il ne demande, pour ainsi dire aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin. Il peut aussi servir de monture ; toutes ses allures sont douces, et il bronche moins que le cheval ; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrein est léger, et son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

DU BŒUF.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les Animaux tirent leur subsistance. Tout ce qui a vie dans la Nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété ; pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les Animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non-seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante et animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles et communes à tous les êtres organisés : ces molécules passent de corps en corps, et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu ; et après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'univers, passent dans d'autres êtres et y portent la nourriture et la vie. Toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours égale-

ment vivante, la terre également peuplée, et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, et la mort qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la Nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le temps, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du temps, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entr'eux; pour que les Animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; et comme avant et après la destruction, la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devroit être indifférent à la Nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins; cependant comme une mère économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nour-

rir de chair; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnacières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces et répandu dans chacune avec profusion le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir et même à établir cet ordre sur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous supposions; toutes les espèces sont presqu'également voraces; elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, et s'entredévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les Animaux: il a choisi ceux dont la chair flatte son goût; il en a fait des esclaves domestiques; il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait; il en a formé des troupeaux nombreux, et par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler; mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins; car indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujéties, et dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons; il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite; il va chercher au loin, et jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, et la Nature entière semble suffire à peine à son intempérance et

à l'inconstante variété de ses appétits. L'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair, que tous les animaux ensemble n'en dévorent; il est donc le plus grand destructeur, et c'est plus par abus que par nécessité; au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer; toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table, plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles; il abuse également et des Animaux et des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère et ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré et à la vanité encore plus insatiable de cet homme qui, détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'Animal, vivre de végétaux; la chair qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain; ce qui fait la vraie nourriture, celle qui contribue à la nutrition, au développement, à l'accroissement et à l'entretien du corps, n'est pas cette matière brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe, mais ce sont les molécules organiques que l'un et l'autre contiennent, puisque le Bœuf, en paissant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les Animaux qui ne vivent que de chair et de sang : la seule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'est qu'à volume égal, la chair, le blé, les graines, contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles,

les racines et les autres parties des plantes, comme nous nous en sommes assurés en observant les infusions de ces différentes matières: en sorte que l'homme et les animaux dont l'estomac et les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition; et c'est par cette raison que l'homme et les autres animaux qui n'ont qu'un estomac, ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives; tandis que le Bœuf et les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très-grande capacité, et qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître et multiplier; la quantité compense ici la qualité de la nourriture, mais le fonds en est le même: c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le Bœuf, l'homme et tous les Animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, et même assez petit; que l'âne, le lièvre et d'autres animaux qui vivent d'herbe, n'ont aussi qu'un estomac, et que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie ni mieux fondée; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles me paroissent au contraire la confirmer; car quoique le cheval et l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on

qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans ; et les lièvres ont l'intestin cœcum d'une si grande longueur et d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac ; ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe, et en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac et des intestins, que dépend dans les Animaux la diversité de leur manière de se nourrir ; car les ruminans, comme le Bœuf, le bélier, le chameau, ont quatre estomacs et des intestins d'une longueur prodigieuse ; aussi vivent-ils d'herbe, et l'herbe seule leur suffit : les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'Inde, n'ont qu'un estomac ; mais ils ont un cœcum qui équivaut à un second estomac, et ils vivent d'herbe et de graines ; les sangliers, les hérissons, les écureuils, dont l'estomac et les boyaux sont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, et vivent de graines, de fruits et de racines ; et ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, ont l'estomac et les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres, relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, et de manger de la chair et du sang, des graines et des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique et nécessaire, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des Animaux ; car si la nécessité ne les déterminoit pas plus souvent que le goût, comment pourroient-ils dé-

vorer la chair infecte et corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente et fraîche ? pourquoi mangeroient-ils également de toute sorte de chair ? Nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi choisir refusent assez constamment certaines viandes, comme la bécasse, la grive, le cochon; tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, mangent également, et la chair du cochon, et la bécasse, et les oiseaux de toutes espèces, et même les grenouilles; car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup; et lorsque la chair ou le poisson leur manque, ils mangent des fruits, des graines, des raisins, et ils préfèrent toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives.

Si ces preuves ne paroissent pas suffisantes, que l'on considère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser ; on commence par la castration, ce qui supprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance; ensuite, au lieu de laisser le Bœuf à sa pâture ordinaire et à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du son, du grain, des navets, des alimens en un mot plus substantiels que l'herbe, et en très-peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente; les sucs et la graisse abondent et font d'une chair assez dure et assez sèche par elle-même, une viande succulente et si bonne, qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'estomac et les intestins ne sont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourroit pas vivre d'herbe seule; cepen-

dant il est prouvé par les faits qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes et d'autres graines de plantes, puisqu'on connoît des nations entières et des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples appuyés même de l'autorité de Pythagore et recommandés par quelques médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes et pour la multiplication du genre humain, à ne vivre que de légumes et de pain; d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes et la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent et dépérissent plutôt que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition et les excès sont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs; ils sont en même temps et les ennemis de la Nature et les rivaux de l'homme : ce n'est que par une attention toujours nouvelle et par des soins prémédités et suivis qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie et de la dent carnassière du loup, du renard, de la fouine, de la belette. Ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, et même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites; car les insectes sont aussi de ces bêtes qui dans le monde font plus de mal que de bien; au lieu que le Bœuf, le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux

pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins. Le Bœuf sur-tout est à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit; il engraisse son pâturage; au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme; sans le Bœuf les pauvres et les riches auroient beaucoup de peine à vivre; la terre demeureroit inculte; les champs, et même les jardins seroient secs et stériles. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture: autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels; tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le Bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau pour porter des fardeaux; la forme de son dos et de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug; c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement, et il est singulier que cet usage ne soit pas gé-

néral, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes; la seule raison qu'on ait pu m'en donner, c'est que quand il est attelé par les cornes on le conduit plus aisément; il a la tête très-forte, et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules; il semble avoir été fait exprès pour la charrue; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le Bœuf, est moins propre à cet ouvrage; il est trop élevé sur ses jambes; ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément; on lui ôte même toute la légéreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grâce de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vîtesse, et plus de poids que de ressorts.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux et où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate; le lait est l'aliment des enfans, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nour-

riture la plus ordinaire des habitans de la campagne : que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leurs vaches ! ces mêmes hommes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes ; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux ; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge et d'avoine ou de légumes grossiers, et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue, et quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le Bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent : mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille et de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances ; moins elles sont inégales, et plus le labour de la terre en est régulier : au reste on emploie souvent six et jusqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, et surtout dans les friches, qui se lèvent par grosses mottes et par quartiers, au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terreins meubles et sablonneux : on peut aussi dans ces terreins légers, pousser à chaque fois le

sillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts. Les anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvemens, après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter et le laisser reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre; mais les anciens faisoient leurs délices de l'étude, de l'agriculture, et mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur et du bœuf; et parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre, sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce, et quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force: la Nature a fait cet animal indocile et fier; dans le temps du rut il devient indomptable, et souvent furieux; mais par la castration, l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, et l'on ne retranche rien à sa force, il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile et moins incommode aux autres: un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

La manière dont se fait cette opération, est assez connue des gens de la campagne; cependant il y a sur

cela des usages très-différens, dont on n'a peut-être pas assez observé les différens effets ; en général, l'âge le plus convenable à la castration, est l'âge qui précède immédiatement la puberté ; pour le Bœuf, c'est dix-huit mois ou deux ans; ceux qu'on y soumet plutòt périssent presque tous ; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les testicules quelque temps après leur naissance, et qui survivent à cette opération si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage et d'activité, et ceux qui ne la subissent qu'a l'âge de six, sept ou huit ans, ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin; ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs : et dans le temps de la chaleur des femelles, ils cherchent encore à s'en approcher ; mais il faut avoir soin de les en écarter; l'accouplement et même le seul attouchement du Bœuf, fait naître à la vulve de la vache des espèces de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire et guérir en y appliquant un fer rouge ; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs qu'on n'a que bistournés, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, et serré et tordu les vaisseaux qui y aboutissent, ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, et qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache, lesquels dégénèrent ensuite en carnosités.

Le printemps est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur; la plupart dans ce pays-ci

reçoivent le taureau et deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, et d'autres dont la chaleur est plus précoce; elles portent neuf mois et mettent bas au commencement du dixième; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril; on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, et l'automne est le temps où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques; elle mugit alors très-fréquemment et plus violemment que dans les autres temps; elle saute sur les vaches, sur les bœufs et même sur les taureaux; la vulve est gonflée et proéminente au dehors; il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau; si on laissoit diminuer cette ardeur la vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce; il doit être gros, bien fait et en bonne chair; il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes et noires, les oreilles longues et velues, le mufle grand, le nez court et droit, le cou charnu et gros, les épaules et la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses et charnues, la queue longue et bien couverte de poil, l'allure ferme et sûre, et le poil rouge. Les vaches retiennent souvent dès la première, seconde ou troisième fois, et sitôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais ordinairement la chaleur cesse presque aussitôt

qu'elles ont conçu, et elles refusent elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas et qu'on les met à la charrue et au charroi; il faut même les soigner davantage et les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés; il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras et dans un terrein qui, sans être trop humide et marécageux, soit cependant très-abondant en herbe: six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, et pendant l'hiver du son le matin, de la luzerne ou du sainfoin; on cessera aussi de les traire dans ce même temps, le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas; celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours sont les meilleures mères et les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais et peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument, et même il paroît qu'il en faut davantage, car la vache qui met bas paroît être plus épuisée, plus fatiguée que la jument; on ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée, où il faut qu'elle soit chaudement et commodément sur de la bonne litière, et de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de féves, de blé, de seigle, d'orge ou d'avoine délayée avec de

l'eau salée, et abondamment de la luzerne, du sainfoin ou de bonne herbe bien mûre; ce temps suffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par degrés à la vie commune et au pâturage; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois; le veau profitera davantage, et d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mère pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit toujours chaudement et qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin; mais il croît et se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager, car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle; il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour, et si l'on veut lui faire une bonne chair et l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours des œufs cruds, du lait bouilli, de la mie de pain; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger : on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher, mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir; plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros et forts; on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai et juin; les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant; ils languissent par le froid et périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sévrera donc les veaux qu'on veut nourrir, et avant de leur ôter le lait

absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture; après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mère, et on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours, et où on les laissera du matin au soir pendant l'été; mais dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée et les ramener de bonne heure le soir; et pendant l'hiver, comme le grand froid leur est extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée et bien garnie de litière; on leur donnera, avec l'herbe ordinaire, du sainfoin, de la luzerne, et on ne les laissera sortir que par le temps doux; il leur faut beaucoup de soins pour passer ce premier hiver; c'est le temps le plus dangereux de leur vie, car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant, pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté, et le taureau à deux ans; mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler; ces animaux sont dans leur grande force depuis trois ans jusqu'à neuf; après cela les vaches et les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés et livrés au boucher. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres espèces d'animaux, à peu près de sept fois deux ans, et communément ils ne vivent guère que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les Animaux Quadrupèdes, la voix du mâle est plus forte et plus grave que celle de la femelle, et je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les anciens aient écrit que la vache, le Bœuf et même le veau avoient la voix plus grave que le taureau, il est très-certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la vache, le Bœuf ou le veau: ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; et en y faisant attention, l'on entend en même temps un son grave, et plus grave que celui de la voix de la vache, du Bœuf et du veau, dont les mugissemens sont aussi bien plus courts: le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour, et le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture et de desir de sa mère.

Les animaux les plus pesans et les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus longtemps: le Bœuf dort, mais d'un sommeil court et léger; il se réveille au moindre bruit: il se couche ordinairement sur le côté gauche, et le rein ou rognon de ce côté gauche est toujours plus gros et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Les Bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, et plus il est rouge, plus il est estimé. On fait cas aussi du poil noir, et on prétend que les bœufs sous poil bai durent longtemps; que les bruns

durent moins et se rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés et les blancs ne valent rien pour le travail et ne sont propres qu'à être engraissés; mais de quelque couleur que soit le poil du Bœuf, il doit être luisant, épais et doux au toucher; car s'il est rude, mal uni ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre, ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre: il doit avoir la tête courte et ramassée, les oreilles grandes, bien velues et bien unies, les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large, le fanon, c'est-à-dire la peau du devant pendante jusque sur les genoux, les reins fort larges, le ventre spacieux et tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, les muscles élevés et l'ongle court et large. Il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix et bien dressé; mais ce n'est que peu à peu et en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le Bœuf à porter le joug volontiers, et à se laisser conduire aisément. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiser et à le subjuguer; si l'on attend plus tard, il devient indocile, et souvent indomptable; la patience, la douceur, et

même les caresses, sont les seuls moyens qu'il faut employer; la force et les mauvais traitemens ne serviroient qu'à le rebuter pour toujours; il faut donc lui frotter le corps, le caresser, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des féves concassées, et d'autres nourritures de cette espèce, dont il est le plus friand, et toutes mêlées de sel qu'il aime beaucoup. En même temps on lui liera souvent les cornes; quelques jours après on le mettra au joug, et on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille et qui sera tout dressé : on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connoissent et s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, et l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens; il ne serviroit qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra aussi le ménager et ne le faire travailler qu'à petites reprises; car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout-a-fait dressé, et par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le Bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix; on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser et le vendre; la chair en sera meilleure que si l'on attendoit plus longtemps. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents et par les cornes : les premières dents du devant tombent à dix mois, et sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches et qui sont plus larges; à seize mois les dents voisines de celles du milieu tombent, et sont aussi remplacées par d'autres; et à trois ans toutes les dents incisives sont renouvelées; elles sont alors

égales, longues et assez blanches; à mesure que le Bœuf avance en âge elles s'usent et deviennent inégales et noires : c'est la même chose pour le taureau et pour la vache ; ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue et à la chute des dents.

Les cornes des Bœufs sont permanentes et ne tombent jamais que par accident (1), il ne reste alors qu'un petit moignon qui est fort sensible pendant plusieurs jours, et quoiqu'il se durcisse, il ne prend jamais d'accroissement et l'animal est écorné pour toute la vie.

Le cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement; le Bœuf au contraire mange vîte et prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger et se couche pour ruminer : cette différence vient de la

(1) On m'avoit autrefois assuré, et j'ai écrit que les cornes des Bœufs tombent à l'âge de trois ans, et qu'elles sont remplacées par d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne tombent plus ; ce fait n'est vrai qu'en partie. « A l'âge de trois ans, dit Forster, une lame très-mince se sépare de la corne; cette lame qui n'a pas plus d'épaisseur qu'une feuille de bon papier commun, se gerce dans toute sa longueur, et au moindre frottement elle tombe ; mais la corne subsiste, ne tombe pas en entier et n'est pas remplacée par une autre. On observe d'ailleurs que ces animaux aiment à frotter leurs cornes contre les arbres ou contre les bois dans l'étable. Il y a même des gens assez soigneux de leur bétail, pour planter quelques poteaux dans leur pâturage, afin que les bœufs et les vaches puissent y frotter leurs cornes ; ils prétendent avoir remarqué que sans cette précaution, ces animaux se battent entr'eux par les cornes, et cela parce que la démangeaison qu'ils y éprouvent, les force à chercher les moyens de la faire cesser. »

différente

différente conformation de l'estomac de ces animaux ; le Bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité, peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe et le remplir en peu de temps, pour ruminer ensuite et digérer à loisir ; le cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe et le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaisse et qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture ; car ayant observé dans le Bœuf et dans le cheval le produit successif de la digestion, et sur-tout la décomposition du foin, nous avons vu dans le Bœuf qu'au sortir de la partie de la panse, qui forme le second estomac, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés et bouillis ; que c'est sous cette forme qu'il est retenu et contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac ; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac, et que ce n'est, pour ainsi dire que le marc qui passe dans les intestins ; au lieu que dans le cheval le foin ne se décompose guère, ni dans l'estomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple et plus flexible, comme ayant été macéré et pénétré de la liqueur active dont il est environné ; qu'il arrive au cœcum et au colon sans grande altération ; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait dans le cheval la décomposition de la nourriture, et que cette décomposition n'est jamais aussi entière que celle qui se fait dans le quatrième estomac du Bœuf.

Par ces mêmes considérations et par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, et pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit, au lieu que le Bœuf et les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction de la panse sur les alimens qu'elle contient. Le Bœuf remplit son premier estomac, et le second qui n'est qu'une portion de la panse tout autant qu'ils peuvent l'être. Cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, et dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. Si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par le troisième estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit. Ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet; l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de sa salive, et rend ainsi peu à peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac où elle se macère encore avant de passer dans le quatrième; et c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin qui est réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que

tant que ces animaux tettent ou sont nourris de lait et d'autres alimens liquides et coulans, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver, et lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été, pendant lequel ils paissent l'herbe tendre. Cette grande capacité de la panse ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des alimens; j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux du même âge, et sevrés en même temps, l'un de pain et l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement résistent plus longtemps au travail que ceux qui mangent vîte; que les bœufs des pays élevés et secs sont plus vifs, plus vigoureux, et plus sains que ceux des pays bas et humides; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, et que par cette raison, l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille et d'un peu de foin; mais dans le temps des ouvrages, on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, et même un peu de son ou d'avoine avant de les faire travailler; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement cou-

pée, ou bien de jeunes pousses et des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang; la luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert soit en sec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, sont aussi de très-bons alimens pour les bœufs; il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, et l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent; on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai; les premières herbes sont trop crues; et quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder; on les fera pâturer pendant tout l'été, et vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec et du sec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour; les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur et ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir; au printemps, en hiver et en automne, on pourra les faire travailler sans interruption, depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soins que les chevaux; cependant si l'on veut les entretenir sains et vigoureux, on ne peut guère se dispenser de les étriller tous les jours, de les laver et de leur graisser la corne des

pieds ; il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour ; ils aiment l'eau nette et fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble et tiède.

La nourriture et le soin sont à peu près les mêmes et pour la vache et pour le Bœuf ; cependant la vache à lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choisir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, et que les blanches sont celles qui en donnent le plus ; mais de quelque poil que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle soit jeune, et que son lait soit, s'il se peut, abondant et de bonne qualité ; on la traira deux fois par jour en été et une fois seulement en hiver ; et si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair ; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une petite goutte, elle conserve sa rondeur sans couler ; il doit aussi être d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien ; sa saveur doit être douce, sans aucune amertume et sans âcreté ; il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur ; il est meilleur au mois de mai et pendant l'été que pendant l'hiver, et il n'est parfaitement bon que quand la vache est en bon âge et en bonne santé ; le lait des jeunes genisses est trop clair, celui des vieilles vaches est trop sec, et pendant l'hiver il est trop épais : ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuses, caséeuses

et séreuses qui le composent; le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuses, le lait trop épais est celui qui en manque, et le lait trop sec n'a pas assez de parties butireuses et séreuses; le lait d'une vache en chaleur n'est pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de son terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troisième et dans le quatrième estomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé; ces grumeaux de lait séchés à l'air font la présure dont on se sert pour faire cailler le lait; plus on garde cette présure, meilleure elle est; il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches et les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le sel; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée : en Espagne et dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle salègres, et qu'on trouve dans les mines de sel gemme; il lèche cette pierre salée pendant tout le temps que sa mère est au pâturage; ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse et croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien et que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps; c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais, si l'on attend plus

tard on est moins sûr de réussir, et leur chair n'est pas si bonne; on peut les engraisser en toutes saisons; mais l'été est celle qu'on préfère, parce que l'engrais se fait à moins de frais, et qu'en commençant au mois de mai ou de juin, on est presque sûr de les voir gras avant la fin d'octobre. Dès qu'on voudra les engraisser, on cessera de les faire travailler; on les fera boire beaucoup plus souvent; on leur donnera des nourritures succulentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de sel, et on les laissera ruminer à loisir et dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras qu'ils auront de la peine à marcher, et qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches, et même les taureaux bistournés, peuvent s'engraisser aussi; mais la chair de la vache est plus sèche; celle du taureau bistourné est plus rouge et plus dure que la chair du bœuf, et elle a toujours un goût désagréable et fort.

Les taureaux, les vaches et les bœufs sont fort sujets à se lécher, surtout dans le temps qu'ils sont en plein repos; et comme l'on croit que cela les empêche d'engraisser, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leurs corps auxquels ils peuvent atteindre; lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ils s'enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, et ils avalent ce poil en grande quantité; comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac et y forme des pelotes rondes qu'on a appelées égagropiles, et qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur

volume, et les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac ; ces pelotes se revêtent avec le temps d'une croûte brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épaissi, mais qui par le frottement et la coction devient dur et luisant ; elles ne se trouvent jamais que dans la panse, et s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas, non plus que dans les boyaux ; il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval et l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure ; et si le mouton et la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits et que leurs lèvres sont minces ; mais le Bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue ; et c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit ; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine et n'en retarde que très-peu l'accroissement ; au lieu que le mouton et la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige et gâtent la racine : d'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine et laisse grener et se multiplier la grande herbe dont les tiges sont dures, au lieu que le Bœuf coupe ces grosses tiges et détruit peu à peu l'herbe la plus grossière, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le Bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs qu'il ne faut pas confondre

avec celles de l'aurochs, du buffle et du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif; d'ailleurs cette espèce si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, et ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie et de la Perse en Asie, et au-delà de l'Egypte et de la Barbarie en Afrique; car aux Indes aussi bien que dans le reste de l'Afrique, et même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de Bœuf, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs; ceux qu'on trouve au cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandois et par les Espagnols. En 1550, on laboura pour la première fois la terre avec des bœufs dans la vallée de Cusco; ils ont multiplié dans l'Amérique méridionale plus qu'en aucun lieu du monde. A Buenos-Ayres et à quelques degrés encore au-delà, ces animaux ont si bien rempli le pays, que personne ne daigne se les approprier. Les chasseurs les tuent par milliers, et seulement pour avoir les cuirs et la graisse; on les chasse à cheval; on leur coupe les jarrets avec une espèce de hache, ou on les prend dans des lacets faits avec une forte courroie de cuir.

En Afrique, il y a de certaines contrées où les bœufs sont en très-grand nombre. Entre le cap Blanc et Serre-Lionne, on voit dans les bois et sur les montagnes des vaches sauvages ordinairement de couleur brune, et dont les cornes sont noires et pointues; elles multiplient prodigieusement, et le nombre en seroit infini

si les Européens et les Nègres ne leur faisoient pas continuellement la guerre.

En général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands, que le climat est plus humide et plus abondant en paturages. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine et de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques, sont les plus grands de tous; ils sont très-nombreux en Tartarie et en Sibérie. Il y en a une fort grande quantité à Tobolsk, où les vaches courent les rues même en hiver, et dans les campagnes où on en voit un nombre prodigieux en été. Il est à remarquer qu'en Islande les bœufs et les vaches manquent souvent de cornes; c'est surtout dans les parties méridionales de l'île où les pâturages ne sont point abondans, et dans les pays maritimes où les fourrages sont fort rares, que se trouvent ces bœufs et ces vaches sans cornes; nouvelle preuve que ces parties excédantes ne sont produites que par la surabondance de la nourriture. Dans ces endroits voisins de la mer, l'on nourrit les vaches avec du poisson cuit dans l'eau et réduit en bouillie par le feu; ces animaux sont non-seulement accoutumés à cette nourriture, mais ils en sont même très-friands, et leur lait n'en contracte, dit-on, ni mauvaise odeur ni goût désagréable.

Les bœufs et les vaches de Norwège sont en général fort petits. Ils sont un peu plus grands dans les îles qui bordent les côtes de Norwège; différence qui provient de celle des pâturages, et aussi de la liberté qu'on leur donne de vivre dans ces îles sans contrainte; car on

les laisse absolument libres, en prenant seulement la précaution de les faire accompagner de quelques béliers accoutumés à chercher eux-mèmes leur nourriture pendant l'hiver. Ces béliers détournent la neige qui recouvre l'herbe, et les bœufs les font retirer pour en manger : ils deviennent avec le temps si farouches, qu'il faut les prendre avec des cordes. Au reste, ces vaches demi-sauvages donnent fort peu de lait; elles mangent, à défaut d'autre fourrage, de l'algue mêlée avec du poisson bien bouilli.

Les Bœufs d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande et de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France et d'Espagne, et ceux de Barbarie sont les plus petits de tous: on assure même que les Hollandois tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes et maigres, et que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France. C'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée et multipliée en Poitou, en Aunis et dans les marais de Charente, où on les appelle vaches flandrines. Ces vaches sont en effet beaucoup plus grandes et plus maigres que les vaches communes, et elles donnent une fois autant de lait et de beurre; elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands et plus forts: elles ont du lait en tout temps, et on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas; mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens. Quoiqu'elles ne mangent guère plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la

nourriture se tourne en lait; au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses et cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelques temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race et des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle bâtarde, et qui est plus féconde et plus abondante en lait que la race commune : ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, et fournissent du lait toute l'année. Ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre et de fromage : ces vaches qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie.

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse et dans le Nord, on sale et on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs : la peau du bœuf, et même celle du veau servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matière utile, on la mêle avec le suif du mouton : le fumier du Bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches et légères; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la première matière transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, et que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes et mille autres ouvrages : mais finissons, car l'Histoire Naturelle doit finir où commence l'histoire des arts.



De Seve, Del. P. Epine, Direx

DE LA BREBIS.

L'on ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques n'aient été sauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve, et l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes et des taureaux sauvages. Mais l'homme, qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entière? Comme toutes ont été créées sans sa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître et de multiplier sans son secours? Cependant, si l'on fait attention à la foiblesse et à la stupidité de la Brebis; si l'on considère en même temps que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semblent le chercher de préférence et le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce produit peu; que chaque individu ne vit que peu de temps, on sera tenté d'imaginer que dès les commencemens la Brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister et de ses soins pour se multiplier, puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup règnent par la force et par la cruauté; que ces animaux de sang et de carnage vivent plus longtemps et multiplient tous beaucoup plus que la Brebis; et qu'enfin, si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multi-

pliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, et l'espèce entière anéantie par le nombre et la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours et par nos soins que cette espèce a duré, dure et pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La Brebis est absolument sans ressource et sans défense ; le bélier n'a que de foibles armes, son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, et qu'on détruit par la castration : les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux ; le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent et se serrent les uns contre les autres, et cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité ; car ils ne savent pas fuir le danger ; ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation : ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ils y demeurent opiniâtrément, et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à marcher le premier, et dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas : ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde, lequel sait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les séparer, les rassembler et leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce sont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus stupides ; ce sont ceux qui ont le moins de res-

source et d'instinct : les chèvres, qui leur ressemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de sentiment ; elles savent se conduire ; elles évitent les dangers ; elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets, au lieu que la Brebis ne sait ni fuir, ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chèvre, et ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister et sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiment, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate et la plus étendue ; seul il peut suffire aux besoins de première nécessité ; il fournit tout à la fois de quoi se nourrir et se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on sait tirer du suif, du lait, de la peau et même des boyaux, des os et du fumier de cet animal, auquel il semble que la Nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour qui dans les animaux est le sentiment le plus vif et le plus général, est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité, quelque mouvement au bélier ; il devient pétulant ; il se bat, il s'élance contre les autres béliers ; quelquefois même il attaque son berger ; mais la Brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue ; elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les appro-

ches du mâle, pour choisir sa nourriture et pour reconnoître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, et, pour ainsi dire, plus inné; le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve et saisit la mamelle de sa mère sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant; qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent au son du chalumeau; que la musique a pour eux des attraits; mais l'on dit encore plus souvent et avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, et que c'est à ce genre de vie oisive et solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très-foible; ils ne peuvent marcher longtemps; les voyages les affoiblissent et les exténuent; dès qu'ils courent, ils palpitent, et sont bientôt essoufflés; la grande chaleur, l'ardeur du soleil les incommodent autant que l'humidité, le froid et la neige; ils sont sujets à grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses; la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir, et toujours elle empêche les brebis de produire; elles mettent bas difficilement; elles avortent fréquemment et demandent plus de soin qu'aucun des autres animaux domestiques.

Lorsque la Brebis est prète à mettre bas, il faut la séparer du reste du troupeau et la veiller, afin d'être à portée d'aider à l'accouchement; l'agneau se présente souvent de travers ou par les pieds, et dans ces cas la mère court risque de la vie si elle n'est aidée: lorsqu'elle

qu'elle est délivrée, on lève l'agneau et on le met droit sur ses pieds; on tire en même temps le lait qui est contenu dans les mamelles de la mère; ce premier lait est gâté, et feroit beaucoup de mal à l'agneau; on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de teter; on le tient chaudement, et on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mère pour qu'il apprenne à la connoître : dans ces premiers temps, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin et d'orge moulu ou de son mêlé d'un peu de sel; on lui fait boire de l'eau un peu tiède et blanchie avec de la farine de blé, de féves ou de millet; au bout de quatre ou cinq jours on pourra la remettre par degrés à la vie commune et la faire sortir avec les autres; on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait: quelque temps après lorsque l'agneau qui la tette aura pris de la force et qu'il commencera à bondir, on pourra lui laisser suivre sa mère aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroissent foibles, et l'on ne garde pour les élever que ceux qui sont les plus vigoureux, les plus gros et les plus chargés de laine. Les agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes : si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait sortir que le soir et le matin pour teter, et on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril : quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu

à peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sevrer à un mois, mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois : on préfère toujours les agneaux blancs et sans tache aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois, ou même un peu plus tard, au printemps ou en automne, dans un temps doux. Cette opération se fait de deux manières : la plus ordinaire est l'incision ; on tire les testicules par l'ouverture qu'on vient de faire, et on les enlève aisément : l'autre se fait sans incision ; on lie seulement, en serrant fortement avec une corde, les bourses au-dessus des testicules, et l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui y aboutissent. La castration rend l'agneau malade et triste, et l'on fera bien de lui donner du son mêlé d'un peu de sel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui souvent succède à cet état.

A un an les béliers, les brebis et les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure ; ils manquent, comme l'on sait, de dents incisives à la mâchoire supérieure : à dix-huit mois les deux dents voisines des deux premières tombent aussi, et à trois ans, elles sont toutes remplacées ; elles sont alors égales et assez blanches ; mais à mesure que l'animal vieillit, elles se déchaussent, s'émoussent et deviennent inégales et noires. On connoît aussi l'âge du bélier par les cornes ; elles paroissent dès la première année, souvent dès la naissance, et croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de la vie. Communément

les brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux et même quatre cornes : ces brebis sont semblables aux autres, leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces, moins contournées que celles des béliers; et lorsqu'il y a quatre cornes, les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, et à un an la Brebis peut produire ; mais on fera bien d'attendre que la Brebis ait deux ans, et que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler ; le produit trop précoce, et même le premier produit de ces animaux, est toujours foible et mal conditionné. Un bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis : on le choisit parmi les plus forts et les plus beaux de son espèce : il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas, et ces béliers sans cornes sont dans ces climats, moins vigoureux et moins propres à la propagation. Un beau et bon bélier doit avoir la tête forte et grosse, le front large, les yeux gros et noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long et élevé, les reins et la croupe larges, les testicules gros et la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles et jusque sur les yeux. Les brebis dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse et la plus blanche, sont aussi les meilleures pour la propagation, sur-tout si elles

ont en même temps le corps grand, le cou épais et la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses, produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps, si on leur donne, aussi bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée et du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les sépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis agées et dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux orages dans le temps de l'accouplement; l'humidité les empêche de retenir, et un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, et l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi bien que celui du pain de chenevis et des autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, et mettent bas au commencement du sixième; elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, et quelquefois deux: dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais en France et dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet et au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, et l'on a des agneaux abon-

damment aux mois de février, de mars et d'avril : on peut aussi en avoir en quantité aux mois de mai, juin, juillet, août et septembre, et ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre et décembre. La Brebis a du lait pendant sept ou huit mois, et en grande abondance ; ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans et pour les gens de la campagne ; on en fait aussi de fort bons fromages, sur-tout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou aussitôt après qu'elles en sont revenues ; on peut les traire deux fois par jour en été, et une fois en hiver.

Les brebis engraissent dans le temps qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres temps : comme elles se blessent souvent et qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois stériles, et font assez souvent des monstres ; cependant, lorsqu'elles sont bien soignées ; elles peuvent produire pendant toute leur vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ou douze ans ; mais ordinairement elles sont vieilles et maléficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier qui vit douze ou quatorze ans, n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation ; il faut le bistourner à cet âge, et l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique bistourné et engraissé, a toujours un mauvais goût ; celle de la Brebis est mollasse et insipide, au lieu que celle du mouton est la plus succulente et la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau et en tirer du profit, achètent des brebis et des moutons de l'âge

de dix-huit mois ou deux ans; on en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger : s'il est vigilant et aidé d'un bon chien, il en perdra peu ; il doit les précéder lorsqu'il les conduit aux champs et les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter et sans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois et dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de causer du dégât. Les côteaux et les plaines élevées au-dessus des collines, sont les lieux qui leur conviennent le mieux ; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides et marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne ; on ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais; mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir; et dans cette mauvaise saison, on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin ; on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire et on les ramène vers les trois heures après midi. Au printemps et en automne, au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, et on ne les ramène qu'au soleil couchant : il suffit aussi dans ces deux saisons, de les faire boire une seule fois par jour, avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture ; on les y mène deux fois par jour et on les fait boire aussi deux fois ; on les fait sortir du grand matin ; on attend que la rosée soit

tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures ; ensuite on les fait boire et on les ramène à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre : sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour ; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs, comme on le fait en Angleterre, si l'on n'avoit rien à craindre du loup ; ils n'en seroient que plus vigoureux, plus propres et plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, et que les rayons du soleil leur étourdissent la tête et leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil et de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant, et l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant, afin qu'ils aient en paissant la tête à l'ombre de leur corps ; enfin il faut éviter de les faire passer par des endroits couverts d'épines, de ronces, d'ajoncs, de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terreins secs, dans les lieux élevés, où le serpolet et les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses et dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses et voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, et la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages ou prés salés ; le lait des brebis y est aussi plus abondant et de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel ; rien aussi ne leur est plus salutaire, lorsqu'il leur est donné modérément ; et dans quelques endroits on met

dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée qu'ils vont tous lécher tour à tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir et qu'on veut engraisser : comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau séparé; et si c'est en été, on les menera aux champs avant le lever du soleil, afin de leur faire paître l'herbe humide et chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau prise en grande quantité, et rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil; ainsi on les ramenera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur, et on leur donnera du sel pour les exciter à boire; on les menera une seconde fois, sur les quatre heures du soir, dans les pacages les plus frais et les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint et même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être; mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'est pour ainsi dire qu'une boufissure, un œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de temps, et qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse; leur chair même, loin d'avoir acquis des sucs et pris de la fermeté, n'en est souvent que plus insipide et plus fade : il faut lorsqu'on veut leur faire une bonne chair, ne se pas borner à leur laisser paître la rosée et boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même temps des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver

et dans toutes les saisons, en les mettant dans une étable à part, et en les nourrissant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de fèves mêlées de sel, afin de les exciter à boire plus souvent et plus abondamment; mais de quelque manière et dans quelque saison qu'on les ait engraissés, il faut s'en défaire aussitôt; car on ne peut jamais les engraisser deux fois, et ils périssent presque tous par des maladies du foie.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis et des agneaux. Dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, et on en fait souvent deux récoltes par an; en France et dans les climats plus froids, on se contente de la couper une fois par an avec de grands ciseaux, et on laisse aux moutons une partie de leur toison, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'est au mois de mai que se fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine aussi nette qu'elle peut l'être : au mois d'avril il fait encore trop froid; et si l'on attendoit les mois de juin et de juillet, la laine ne croîtroit pas assez pendant le reste de l'été pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons est ordinairement plus abondante et meilleure que celle des brebis; celle du cou et du dessus du dos est la laine de la première qualité; celle des cuisses, de la queue, du ventre, de la gorge n'est pas si bonne; et celle que l'on prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise. On préfère aussi la laine blanche à la grise, à la brune et à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes sortes de couleurs : pour la qualité, la laine lisse

vaut mieux que la laine crêpue; on prétend même que les moutons dont la laine est trop frisée, ne se portent pas aussi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage considérable en les faisant parquer, c'est-à-dire en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclore le terrein et y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été; le fumier, l'urine et la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuisées ou froides et infertiles; cent moutons amélioreront en un été huit arpens de terre pour six ans.

Les anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du suif; cependant cela n'est exactement vrai que de la chèvre et du mouton, et celui du mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme et de meilleure qualité qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle, au lieu que le suif durcit en se refroidissant. C'est sur-tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, et le rein gauche en est toujours plus chargé que le droit; il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon et autour des intestins; mais ce suif n'est pas à beaucoup près aussi ferme ni aussi bon que celui des reins, de la queue et des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif, et cette matière domine si fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en sont garnies; le sang même en contient une assez grande quantité.

Le goût de la chair du mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, et même la grandeur et la grosseur du corps de ces animaux varient beaucoup sui-

vant les différens pays. En France, le Berri est la province où ils sont plus abondans ; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras et les plus chargés de suif, aussi bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie ; ils sont très-bons en Bourgogne ; mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, et même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, et dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroissent être de races étrangères, et qui sont plus grandes, plus fortes et plus chargées de laine que celles de la race commune ; ces brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres, et donnent souvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an, les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle sort. En Italie et en Espagne, il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des brebis ; mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule et même espèce avec nos brebis, et cette espèce si abondante et si variée ne s'étend guère au-delà de l'Europe. Les animaux à longue et large queue, qui sont communs en Afrique et en Asie, et auxquels les voyageurs ont donné le nom de moutons de Barbarie, paroissent être d'une espèce différente de nos moutons, aussi bien que la vigogne et le lama d'Amérique.

Dans les pays du nord de l'Europe, comme en Danemarck et en Norwège, les brebis ne sont pas belles;

et pour en améliorer l'espèce, on fait de temps en temps venir des béliers d'Angleterre. Dans les îles qui avoisinent la Norwège, on laisse les béliers en pleine campagne pendant toute l'année; ils deviennent plus grands et plus gros, et ont la laine meilleure et plus belle que ceux qui sont soignés par les hommes. On prétend que ces béliers qui sont en pleine liberté passent toujours la nuit au côté de l'île d'où le vent doit venir le lendemain, ce qui sert d'avertissement aux mariniers qui ont grand soin d'en faire l'observation.

En Islande les béliers, les brebis et les moutons diffèrent principalement des nôtres, en ce qu'ils ont presque tous les cornes plus grandes et plus grosses. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes et quelques-uns qui en ont quatre, cinq et même davantage: cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des béliers d'Islande, et que tous y aient plus de deux cornes; car dans un troupeau de quatre ou cinq cents moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes: on envoie ceux-ci à Copenhague comme une rareté, et on les achète en Islande bien plus cher que les autres, ce qui seul suffit pour prouver qu'ils y sont très-rares.

Il y avoit encore moins de brebis que de bœufs en Amérique; elles y ont été transportées d'Europe, et elles ont réussi dans tous les climats chauds et tempérés de ce nouveau continent. Mais quoiqu'elles y soient assez prolifiques, elles y sont communément plus maigres, et les moutons ont en général la chair moins succulente et moins tendre qu'en Europe: le climat



De Seve Del. L'Epine Sculp.

du Bresil est apparemment celui qui leur convient le mieux, car c'est le seul du nouveau-monde où ils deviennent excessivement gras.

Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque partout avec soin les agneaux noirs ou tachés; cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, et partout on voit souvent naître d'un bélier blanc et d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et tachés; en Espagne il y a des moutons roux; en Ecosse il y en a de jaunes; mais ces différences et ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences et les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture et de l'influence du climat.

DE LA CHÈVRE.

QUOIQUE les espèces dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la Nature ne peut franchir, quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports, qu'il ne reste, pour ainsi dire entr'elles que l'espace nécessaire pour tirer la ligne de séparation; et lorsque nous comparons ces espèces voisines, et que nous les considérons relativement à nous, les unes se présentent comme des espèces de première utilité, et les autres semblent n'être que des espèces auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premières, et nous servir aux mêmes usages. L'âne pourroit presque remplacer le cheval; et de même, si l'espèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la Chèvre pourroit y suppléer. La Chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance; elle donne aussi du suif en quantité : son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très-bonnes étoffes : sa peau vaut mieux que celle du mouton : la chair du chevreau approche assez de celle de l'agneau. Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes, plus robustes que les espèces principales; l'âne et la Chèvre ne demandent pas autant de soin que le cheval et la brebis; partout ils trouvent à vivre et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines : ils sont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la Nature, et au lieu d'ima-

giner que ces espèces subalternes n'ont été produites que par la dégénération des espèces premières, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné; que la brebis n'est qu'une espèce de chèvre plus délicate que nous avons soignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, et qu'en général les espèces les plus parfaites, sur-tout dans les animaux domestiques, tirent leur origine de l'espèce moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus, la Nature seule ne pouvant faire autant que la Nature et l'homme réunis.

Quoi qu'il en soit, la Chèvre est une espèce distincte, et peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis, que l'espèce de l'âne ne l'est de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, et le bélier se joint avec la chèvre, comme le cheval avec l'ânesse; mais quoique ces accouplemens soient assez fréquens, et quelquefois prolifiques, il ne s'est point formé d'espèce intermédiaire entre la Chèvre et la brebis : ces deux espèces sont distinctes, demeurent constamment séparées et toujours à la même distance l'une de l'autre; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges; elles n'ont point fait de nouvelles souches, de nouvelles races d'animaux mitoyens; elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas sur l'unité de chacune des espèces primitives, et qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractéristique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni distinguer ces caractères, ni prononcer sur leurs différences

avec autant de certitude : il y en a beaucoup d'autres où nous sommes obligés de suspendre notre jugement, et encore une infinité d'autres sur lesquels nous n'avons aucune lumière ; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages sur les faits qui nous ont été transmis, indépendamment du doute qui résulte du peu d'exactitude de ceux qui ont observé la Nature, le plus grand obstacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoissances, est l'ignorance presque forcée dans laquelle nous sommes d'un très-grand nombre d'effets que le temps seul n'a pu présenter à nos yeux, et qui ne se dévoileront même à ceux de la postérité que par des experiences et des observations combinées. En attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés et des probabilités, ignorant même jusqu'à la possibilité des choses, et confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la Nature. Les exemples se présentent en foule ; mais sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc et la brebis s'accouplent et produisent ensemble ; mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile ou un animal fécond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premières : de même, quoique nous sachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produisent ensemble et quel est ce produit. D'ailleurs, quoique nous connoissions assez distinctement les espèces de tous les animaux qui nous avoisinent, nous ne savons pas ce que produiroit leur mélange entr'eux ou avec des animaux étrangers : nous ne sommes

sommes que très-mal informés des jumars, c'est-à-dire du produit de la vache et de l'âne ou de la jument et du taureau. Nous ignorons si le zèbre ne produiroit pas avec le cheval ou l'âne ; si l'animal à large queue auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie, ne produiroit pas avec notre brebis; si le chamois n'est pas une chèvre sauvage, s'il ne formeroit pas avec nos chèvres quelque race intermédiaire ; si les singes diffèrent réellement par les espèces, ou s'ils ne font, comme les chiens, qu'une seule et même espèce, mais variée par un grand nombre de races différentes; si le chien peut produire avec le renard; si le cerf produit avec la vache, la biche avec le daim. Notre ignorance sur tous ces faits est, comme je l'ai dit, presque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de temps, de soins et de dépense, que la vie et la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette espèce : j'en rendrai compte lorsque je parlerai des mulets ; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières, et que la plupart de ces épreuves ont été sans succès.

De-là dépendent cependant la connoissance entière des animaux, la division exacte de leurs espèces, et l'intelligence parfaite de leur histoire; de-là dépendent aussi la manière de l'écrire et l'art de la traiter. Mais puisque nous sommes privés de ces connoissances si nécessaires à notre objet; puisqu'il ne nous est pas possible, faute de faits, d'établir des rapports et de fonder nos raisonnemens, nous ne pouvons mieux faire que d'aller pas à pas; de considérer chaque ani-

mal individuellement; de regarder comme des espèces différentes, toutes celles qui ne se mêlent pas sous nos yeux, et d'écrire leur histoire par articles séparés, en nous réservant de les joindre ou de les fondre ensemble, dès que, par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous serons plus instruits.

C'est par cette raison que, quoiqu'il y ait plusieurs animaux qui ressemblent à la brebis et à la Chèvre; nous ne parlons ici que de la Chèvre et de la brebis domestiques. Nous ignorons si les espèces étrangères pourroient produire et former de nouvelles races avec ces espèces communes. Nous sommes donc fondés à les regarder comme des espèces différentes, jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait, que les individus de chacune de ces espèces étrangères peuvent se mêler avec l'espèce commune et produire d'autres individus qui produiroient entr'eux; ce caractère seul constituant la réalité et l'unité de ce que l'on doit appeler espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux.

La Chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers; elle se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empressement; elle s'accouple avec ardeur

et produit de très-bonne heure ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans la Chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la Chèvre n'est pas sujette ; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissemens ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages ; ne s'impatiente pas à la pluie ; mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au desir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la Chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur ; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulance et à la

rapidité de ces mouvemens, qui lui sont naturels.

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme, et que dans les lieux inhabités, ils ne deviennent point sauvages. En 1698, un vaisseau anglois ayant relâché à l'île de Bonavista, deux nègres se présentèrent à bord et offrirent aux Anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que le capitaine marqua de cette offre, les nègres répondirent qu'il n'y avoit que douze personnes dans toute l'île, que les boucs et les chèvres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir incommodes, et que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme les animaux domestiques.

Le bouc peut engendrer à un an, et la chèvre dès l'âge de sept mois; mais les fruits de cette génération précoce sont foibles et défectueux, et l'on attend ordinairement que l'un et l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de se joindre. Le bouc est un assez bel animal, très-vigoureux et très-chaud : un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres pendant deux ou trois mois : mais cette ardeur qui le consume ne dure que trois ou quatre ans, et ces animaux sont énervés et même vieux dès l'âge de cinq ou six ans. Lorsque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il soit jeune et de bonne figure, c'est-à-dire âgé de deux ans, la taille grande, le cou court et charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses, les jambes fermes, le poil noir, épais et doux, la barbe longue et bien garnie Il y a moins de choix à faire pour les

chèvres ; seulement on peut observer que celles dont le corps est grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche légère, les mamelles grosses, les pis longs, le poil doux et touffu, sont les meilleures. Elles sont ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre et novembre ; et même pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre temps, elles sont bientôt disposées à le recevoir, et elles peuvent s'accoupler et produire dans toutes les saisons : cependant elles retiennent plus sûrement en automne, et l'on préfere encore les mois d'octobre et de novembre par une autre raison, c'est qu'il est bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la première fois. Les chèvres portent cinq mois, et mettent bas au commencement du sixième ; elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq semaines ; ainsi l'on doit compter environ six mois et demi entre le temps auquel on les aura fait couvrir et celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite ; elles précèdent toujours le troupeau ; il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines ; elles aiment mieux les lieux élevés et les montagnes même les plus escarpées ; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les friches, dans les terreins incultes et dans les terres stériles : il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois ; elles font un grand dégât dans les taillis ; les arbres dont elles broutent avec avidité les

jeunes pousses et les écorces tendres, périssent presque tous; elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras : on en élève rarement dans les pays de plaines; elles s'y portent mal, et leur chair est de mauvaise qualité. Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité et on ne leur donne point d'étable : en France, elles périroient si on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut se dispenser de leur donner de la litière en été, mais il leur en faut pendant l'hiver; et comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laisse pas coucher sur leur fumier, et on leur donne souvent de la litière fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs; l'herbe chargée de rosée, qui n'est pas bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres. Comme elles sont indociles et vagabondes, un homme, quelque robuste et quelque agile qu'il soit, n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimats; on les nourrit à l'étable d'herbes et de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets et d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente; et pour entretenir ou augmenter encore cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire et on leur donne quelquefois du salpêtre ou de l'eau salée. On peut commencer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas; elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois, et elles en donnent soir et matin.

La Chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, et jamais plus

de quatre; elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois jusqu'à sept ans. Le bouc pourroit engendrer jusqu'à cet âge et peut-être au-delà, si on le ménageoit davantage; mais communément il ne sert que jusqu'à l'âge de cinq ans. On le réforme alors pour l'engraisser avec les vieilles chèvres et les jeunes chevreaux mâles que l'on coupe à l'âge de six mois, afin de rendre leur chair plus succulente et plus tendre. On les engraisse de la même manière que l'on engraisse les moutons; mais quelque soin qu'on prenne et quelque nourriture qu'on leur donne, leur chair n'est jamais aussi bonne que celle du mouton, si ce n'est dans les climats très-chauds où la chair du mouton est fade et de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de sa chair mais de sa peau. On ne laisse pas vieillir ces animaux qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans : on s'en défait dès qu'ils cessent de produire, et plus ils sont vieux, plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs et les chèvres ont des cornes; cependant il y a, quoiqu'en moindre nombre, des chèvres et des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil. On dit que les blanches et celles qui n'ont point de cornes sont celles qui donnent le plus de lait, et que les noires sont les plus fortes et les plus robustes de toutes. Ces animaux qui ne coûtent presque rien à nourrir, ne laissent pas de faire un produit assez considérable; on en vend la chair, le suif, le poil et la peau. Leur lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis; il est d'usage dans la médecine; il se caille aisément et l'on en fait de très-bons fromages : comme il ne contient que peu de parties

butireuses, l'on ne doit pas en séparer la crême. Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture; elles sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être tetées par la couleuvre et encore par un oiseau connu sous le nom de tete-chèvre ou crapaud-volant, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre leur lait.

Les chèvres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure; celles de la mâchoire inférieure tombent et se renouvellent dans le même temps et dans le même ordre que celles des brebis : les nœuds des cornes et des dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'est pas constant dans les chèvres; elles en ont ordinairement moins que les boucs, qui ont aussi le poil plus rude, la barbe et les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux, comme les bœufs et les moutons, ont quatre estomacs et ruminent : l'espèce en est plus répandue que celle de la brebis; on trouve des chèvres semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde; elles sont seulement plus petites en Guinée et dans les autres pays chauds; elles sont plus grandes en Moscovie et dans les autres climats froids.

Pontoppidam rapporte que les chèvres sont en Norwège en si grande quantité, que, dans le seul port de Berguen, on embarque tous les ans jusqu'à quatre-vingt mille peaux de boucs non apprêtées, sans compter celles auxquelles on a déjà donné la façon. Les chèvres conviennent en effet beaucoup à la nature de ce pays; elles vont chercher leur nourriture jusque sur

les montagnes les plus escarpées. Les mâles sont fort courageux ; ils ne craignent pas un loup seul, et ils aident même les chiens à défendre le troupeau.

Les chèvres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, sont de la même espèce que les nôtres ; elles se mêlent et produisent ensemble, même dans nos climats : le mâle a les cornes à peu près aussi longues que le bouc ordinaire, mais dirigées et contournées d'une manière différente ; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête, et forment des spirales à peu près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle sont courtes, et se recourbent en arrière, en bas et en avant ; de sorte qu'elles aboutissent auprès de l'œil, et il paroît que leur contour et leur direction varient. Ces chèvres ont, comme presque tous les autres animaux de Syrie, le poil très-long, très-fourni, et si fin qu'on en fait des étoffes aussi belles et aussi lustrées que nos étoffes de soie.

Il existe à Madagascar une chèvre considérablement plus grande, et qui a les oreilles pendantes et si longues, que, lorsqu'elle descend, les oreilles lui couvrent les yeux, ce qui l'oblige à un mouvement de tête presque continuel pour les jeter en arrière ; en sorte que quand on la poursuit elle cherche toujours à grimper, et jamais à descendre.

Il en est des chèvres comme des brebis, elles n'existoient point en Amérique, et celles qu'on y trouve aujourd'hui, et qui y sont en grand nombre, viennent toutes des chèvres qui y ont été transportées d'Europe. Elles ne se sont pas autant multipliées au Brésil que les brebis ; dans les premiers temps, lorsque les

Espagnols les transportèrent au Pérou, elles y furent d'abord très-rares; mais elles s'y multiplièrent ensuite si prodigieusement, qu'elles se donnoient presque pour rien, et que l'on n'estimoit que la peau; elles y produisent trois, quatre et jusqu'à cinq chevreaux d'une portée, tandis qu'en Europe elles n'en portent qu'un ou deux. Les grandes et les petites îles de l'Amérique sont aussi peuplées de chèvres que les terres du continent.

Tom. IV. Pl. 11. Pag. 170



De Seve Del. L'Epine Sculp.

DU COCHON

ET

DU SANGLIER.

Nous mettons ensemble le Cochon et le Sanglier, parce que tous deux ne font qu'une seule et même espèce; l'un est l'animal sauvage, l'autre est l'animal domestique; et quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essentielles, qu'elles sont seulement relatives à leur condition, que leur naturel n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité, qu'enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui constitue l'unité et la constance de l'espèce, nous n'avons pas dû les séparer.

Ces animaux sont singuliers; l'espèce en est pour ainsi dire unique; elle est isolée; elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre; elle n'est voisine d'aucune espèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espèce du cheval relativement à celle de l'âne, où l'espèce de la chèvre relativement à la brebis; elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du chien; elle participe de plusieurs espèces, et cependant elle diffère essentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits systêmes, qui veulent renfermer son immensité dans les bornes d'une formule, considèrent avec nous cet animal, et voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les

extrémités il ne ressemble point a ceux qu'ils ont appelés solipèdes, puisqu'il a le pied divisé ; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés pieds fourchus, puisqu'il a réellement quatre doigts au-dedans, quoiqu'il n'en paroisse que deux à l'extérieur; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appelés fissipèdes, puisqu'il ne marche que sur deux doigts, et que les deux autres ne sont ni développés, ni posés comme ceux des fissipèdes, ni même assez alongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caractères équivoques, des caractères ambigus, dont les uns sont apparens et les autres obscurs.

Cet animal est encore une espèce d'exception à deux règles générales de la Nature, c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, et que les fissipèdes sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le Cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux fissipèdes ou autres; par cette fécondité aussi bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrémité des espèces vivipares et s'approcher des espèces ovipares. Enfin il est en tout d'une nature équivoque, ambiguë, ou pour mieux dire il paroît tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs idées fait l'ordre réel des choses, et qui ne voient dans la chaîne infinie des êtres que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'est point en resserrant la sphère de la Nature et en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître; ce n'est point en la faisant agir

par des vues particulières qu'on saura la juger, ni qu'on pourra la deviner; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son auteur. Au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout et supposer que tout ce qui peut être, est. Les espèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anomaux cesseront dès-lors de nous étonner, et se trouveront aussi nécessairement que les autres, dans l'ordre infini des choses; ils remplissent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent aussi les extrémités: ces êtres sont pour l'esprit humain des exemplaires précieux, uniques, où la Nature paroissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert: où nous pouvons reconnoître des caractères singuliers et des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, et que si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer? ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du Cochon? il ne paroît pas avoir été formé sur un plan original, particulier et parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, et qui cependant ne lui servent à rien. La Nature est donc bien éloignée de s'assujétir à des

causes finales dans la composition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles? combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens et de membres? pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres et nécessaire au tout? ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'elles ne se nuisent pas, qu'elles puissent croître sans obstacle et se développer sans s'oblitérer mutuellement? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire, tout ce qui peut subsister ensemble, subsiste, et peut-être y a-t-il, dans la plupart des êtres moins de parties relatives, utiles ou nécessaires que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque les parties n'ont pas des usages apparens, nous leur supposons des usages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses, et qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous en dénaturons l'objet qui est de connoître le comment des choses, la manière dont la Nature agit, et que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le pourquoi des faits, la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention, qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle

ne tende qu'à voiler notre ignorance, et qu'elle soit inutile, et même opposée à la recherche et à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, sans sortir de notre sujet, donner un exemple par lequel ces fins que nous supposons si vainement à la Nature, sont évidemment démenties.

Le nombre des mamelles est, dit-on, relatif dans chaque espèce d'animal au nombre des petits que la femelle doit produire et allaiter. Mais pourquoi le mâle qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles, et pourquoi dans la truie qui souvent produit dix-huit, et même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins, et jamais plus ? Ceci ne prouve-t-il pas que ce n'est point par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner comment elle agit en effet, et employer pour la connoître tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions ? J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connoissances réelles, est incomparablement plus difficile que l'autre ; cependant, en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits, et en convenant seulement que les animaux qui produisent le plus, sont aussi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre, on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération, et que les mamelles étant aussi des dépendances extérieures de ces mêmes par-

ties de la génération, il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties et celui des mamelles un rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, et ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin; cependant je ne puis m'empêcher d'observer en passant, que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause : car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production, puisque le cheval, le cerf, le bélier, le bouc et les autres animaux qui ont une très-grande abondance de liqueur séminale, ne produisent qu'en petit nombre, tandis que le chien, le chat et d'autres animaux qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend; car l'on est assuré que le cochon et le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire et produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou pour mieux dire du temps de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doive rapporter cet effet; car le chien ne demeure accouplé longtemps que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties; et quoique le cochon n'ait point cet obstacle, et qu'il demeure accouplé plus longtemps que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuse production, puisqu'on voit qu'il ne faut au

coq

coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière et produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre, c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non-seulement par sa consistance et sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme et des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, est mêlée avec la chair assez également; le suif dans le bélier, le bouc, le cerf, ne se trouve qu'aux extrémités de la chair; mais le lard du Cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités de la chair; il la recouvre partout et forme une couche épaisse, distincte et continue entre la chair et la peau. Le Cochon a cela de commun avec la baleine et les autres animaux cétacées, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux que celui du Cochon : ce lard, dans les animaux cétacées, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur, qui enveloppe la chair.

Encore une singularité, même plus grande que les autres, c'est que le Cochon ne perd aucune de ses premières dents : les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le chien et même l'homme, perdent tous leurs premières dents inci-

sives ; ces dents de lait tombent avant la puberté, et sont bientôt remplacées par d'autres ; dans le Cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais ; elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au-devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives et tranchantes ; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la Nature, ces six dents de la mâchoire supérieure, sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure : au lieu d'être incisives et tranchantes, elles sont longues, cylindriques et émoussées à la pointe ; en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire inférieure, et qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le Cochon et deux ou trois autres espèces d'animaux, qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées ; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles sortent au-dehors et qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'éléphant et la vache marine, elles sont cylindriques et longues de quelques pieds ; dans le sanglier et le cochon mâle, elles se courbent en portion de cercle ; elles sont plates et tranchantes, et j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, et elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure ; mais l'éléphant et la vache marine, n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure ; ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure : au lieu que le cochon

mâle et le sanglier en ont aux deux mâchoires, et celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas, que le sanglier blesse.

La truie, la laie et le cochon coupé, ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, et ne sortent presque point au-dehors. Outre ces seize dents, savoir, douze incisives et quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelières, ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le Sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort et la hure plus longue que le cochon domestique; il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées et le poil toujours noir.

De tous les Quadrupèdes, le Cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel; toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; et la grossiéreté de ses appétits, de l'hébétation du sens du goût et du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups: l'on a vu des souris se loger sur leur dos et leur manger le lard et la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus,

et le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons ; les chasseurs n'ignorent pas que les Sangliers voient, entendent et sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, et de se placer au-dessous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, et toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût et du toucher, est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'est-à-dire, presqu'absolument insensibles, et de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa malpropreté naturelle, et dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois ; car le Sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, et qui vit ordinairement de grain, de fruits, de gland et de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette : on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, et en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, et le lard ferme et cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée et toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur et sec, et ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair et à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits et beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant et épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc, et la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent et que la châtaigne et la faine quittent leurs enveloppes ; ils mangent également de tous les fruits sauvages, et ils engraissent en peu de temps, surtout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de son et de farine d'ivroie ; cette boisson les fait dormir et augmente tellement leur embonpoint, qu'on a en vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le Cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, et moins sa chair est bonne.

La castration qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printemps ou en automne, et jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir ; car c'est ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une

simple ligature, comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne suivant, et il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, et ils continueroient de croître pendant les années suivantes. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur et la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans : les verrats ou cochons mâles que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans; et plus un sanglier est vieux, plus il est gros, dur et pesant.

La durée de la vie d'un sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Aristote dit vingt ans pour les Cochons en général, et il ajoute que les mâles engendrent et que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'est pas nombreuse, les petits sont foibles, et même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tout temps; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine; ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès et aussi par des mouvemens immodérés, qui

finissent toujours par se vautrer dans la boue; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre assez épaisse et assez abondante : elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, et bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une seconde fois, et produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, et par la nécessité où elle se trouve d'allaiter et de nourrir pendant longtemps tous les petits qu'elle a produits; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres : à quinze jours ils sont bons à manger; et comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, et que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, et dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, et on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, et plutôt carré que long, la tête grosse, le groin court et camus, les oreilles grandes et pendantes, les yeux petits et ardens, le cou grand et épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes et grosses, les soies épaisses et noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample et large, les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille et d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine on la sépare du mâle,

qui pourroit la blesser; et lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, et l'on a grand soin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été aient le temps de grandir, de se fortifier et d'engraisser avant l'hiver : mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, et on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de janvier ou de février, et met bas en mai ou juin; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois; elle les conduit, elle les suit et les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans; et il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année et de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois; on commence même au bout de trois semaines à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle: on les sèvre cinq semaines après, et on leur donne soir et matin du petit-lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines, comme celles de la carotte sauvage; c'est pour trouver ces vers et pour couper ces racines

qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le Sanglier, dont la hure est plus longue et plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le Cochon fouille çà et là et plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, et ne le mener que dans les bois et sur les terres qu'on laisse reposer.

Les Sangliers jusqu'à trois ans ne se séparent pas les uns des autres, et ils suivent tous leur mère commune : ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des espèces de troupes, et c'est de-là que dépend leur sûreté : lorsqu'ils sont attaqués, ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, et en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière, et l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles et durs, un homme agile et robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne et en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans les lieux humides et marécageux, où ils trouvent des vers et des racines en quantité; et au printemps, on les laisse aller dans les champs et sur les terres en friche : on les fait sortir deux fois par jour, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, et depuis deux heures après midi jusqu'au

soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps : la rosée, la neige et la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, et s'enfuir en courant, toujours criant jusqu'à la porte de leur étable : les plus jeunes sont ceux qui crient le plus et le plus haut ; ce cri est différent de leur grognement ordinaire ; c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est rare d'entendre le Sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat et qu'un autre le blesse ; la laie crie plus souvent : et quand ils sont surpris et effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des Sangliers manger de la chair de cheval, et nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil et des pattes d'oiseau ; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang et de chair sanguinolente et fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, et même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras et d'onctueux, ils le lèchent et finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre

glaise nouvellement tirée ; tous léchoient cette terre, qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, et quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que leur naturel est brutal ; ils n'ont aucun sentiment bien distinct ; les petits reconnoissent à peine leur mère, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, et à teter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte et la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment et d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidellement attachés à leur mère, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, suit la femelle, et demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires et les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, et il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent, se blessent, et se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que quand on attaque ses petits ; et en général, dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, et la femelle lorsqu'elle a mis bas.

On chasse le Sanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par surprise pendant la nuit au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens et les blesse toujours dangereusement, il ne faut pas le chasser avec les bons chiens courans destinés pour le cerf et le chevreuil ; cette chasse leur gâte-

roit le nez, et les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dressés suffisent pour la chasse du Sanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux ; on les connoît aisément aux traces : un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter ; au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grande peur des chiens, et s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais et dans le plus fort du bois ; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez facile de le surprendre dans les blés et dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les testicules, dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier ; au lieu que toute la chair du marcassin, et celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, et même assez fine. Celle du verrat, ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du Sanglier ; ce n'est que par la castration et l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois : ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, et leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

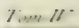
Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du Cochon ; sa chair se vend à

peu près autant que celle du bœuf; le lard se vend au double et même au triple; le sang, les boyaux, les viscères, les pieds, la langue, se préparent et se mangent : le fumier du Cochon est plus froid que celui des autres animaux, et l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes et trop sèches. La graisse des intestins et de l'épiploon, qui est différente du lard, fait le saindoux et le vieux-oing. La peau a ses usages, on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies. La chair de cet animal prend mieux le sel, le salpêtre, et se conserve salée plus longtemps qu'aucune autre.

Cette espèce, quoiqu'abondante et fort répandue en Europe, en Afrique et en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde ; elle y a été transportée par les Espagnols qui ont jeté des cochons noirs dans le continent et dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique ; ils se sont multipliés, et sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits : ils ressemblent à nos sangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, et la peau plus épaisse que les cochons domestiques, qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers. En général on peut dire que de tous les animaux domestiques qui ont été transportés d'Europe en Amérique, le Cochon est celui qui a le mieux et le plus universellement réussi. En Canada comme au Brésil, c'est-à-dire, dans les climats très-froids et très-chauds de ce nouveau monde, il produit, il multiplie, et sa chair est également bonne à manger. L'espèce de la chèvre au contraire ne s'est multipliée que dans les pays chauds ou tempérés, et

n'a pu se maintenir en Canada ; il faut faire venir de temps en temps d'Europe des boucs et des chèvres pour renouveler l'espèce, qui par cette raison y est très-peu nombreuse.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les Mahométans sont privés de cet animal utile : on leur a dit qu'il étoit immonde, ils n'osent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du Cochon ; ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, et c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam et de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe ; ils sont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes; leur chair est plus blanche et plus délicate : on les connoît en France, et quelques personnes en élèvent; ils se mêlent et produisent avec les cochons de la race commune, et ne sont par conséquent qu'une seule et même espèce, quoique la race des cochons d'Europe soit considérablement plus grosse et plus grande que l'autre. Elle pourroit même le devenir encore plus, si on laissoit vivre ces animaux pendant un plus grand nombre d'années dans leur état de domesticité. M. Colinson, de la société royale de Londres m'a écrit qu'un cochon engraissé et tué à Congleton en Chester-Shire, pesoit huit cent cinquante livres, savoir, l'un des côtés, trois cent treize livres; l'autre côté trois cent quatorze livres, et la tête, l'épine du dos, la graisse intérieure et les intestins deux cent vingt-trois livres.



De Seve Del. *L Ferne Sculp*

Les Nègres élèvent aussi une grande quantité de cochons, et quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, et dans tous les pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique et en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier; seulement il paroît que dans les pays froids, le Sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus, suffit pour changer leur couleur; les Cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, et même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine et de l'Amérique, sont aussi de la même couleur : le cochon de Siam ressemble plus que le cochon de France au sanglier. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, plus inclinées et plus pendantes, que l'animal est plus altéré, ou si l'on veut, plus adouci par l'éducation et par l'état de domesticité; et en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues et plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'espèce.

NOS DOMESTIQUES CARNIVORES.

DU CHIEN.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé : et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentimens à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal et s'approche de nous; c'est le sentiment qui ennoblit son être, le régit, le vivifie; qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naitre le desir, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal, dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'Univers : et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus,

par

par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le Chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légéreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage, redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au desir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup-d'œil suffit; il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, toute ardeur et toute obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le Chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens,

aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne : toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais content d'avoir vaincu il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la Nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du Chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les

Animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du Chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des Animaux ont plus d'agilité, plus de vîtesse, plus de force et même plus de courage que l'homme; la Nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont aussi les sens et sur-tout l'odorat plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du Chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la Nature nous présente, et qui en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le Chien fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande; il règne lui-même à la tête d'un troupeau; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie toute entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le

bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le Chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvemens et par ses cris l'impatience de combattre et le desir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces; il les suit pas à pas, et par des accens différens indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas; il fait des bonds; il voudroit se détacher de la terre et supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies; passe à la nage les ruisseaux, les rivières; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le Chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de

sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les Animaux ; l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux qui aiment la chair et qui ont de la force et des armes, chassent naturellement : le lion, le tigre, dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art ; les loups, les renards, les chiens sauvages se réunissent, s'entendent, s'aident, se relaient et partagent la proie ; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode, et toujours avec succès.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser ; ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser et attaquer en force les sangliers, les taureaux sauvages, et même les lions et les tigres. En Amérique, ces chiens sauvages sont des races anciennement domestiques ; ils y ont été transportés

d'Europe, et quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts, s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail et insultent même les hommes : on est donc obligé de les écarter par la force et de les tuer comme les autres bêtes féroces ; et les chiens sont tels en effet, tant qu'ils ne connoissent pas les hommes : mais lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucissent, deviennent bientôt familiers, et demeurent fidellement attachés à leurs maîtres; au lieu que le loup, quoique pris jeune et élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, et se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine et la destruction.

L'on peut dire que le Chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connoisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en apperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie point à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissemens; le seul qui dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talens naturels soient évidens et l'éducation toujours heureuse.

Et de même que de tous les animaux le Chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression, et se modifie le plus aisément par les causes morales, il est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés et aux altérations causées

par les influences physiques : le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieusement ; la forme même n'est pas constante : dans le même pays un chien est très-différent d'un autre chien, et l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confusion, ce mélange et cette variété de races si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération : de-là ces différences si marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'alongement du museau, la forme de la tête, la longueur et la direction des oreilles et de la queue ; la couleur, la qualité, la quantité du poil ; en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, et la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule et même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété des races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mère de toutes les autres races : comment reconnoître les effets produits par l'influence du climat, de la nourriture ? comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entr'elles, dans l'état de liberté ou de domesticité ? En effet, toutes ces causes altèrent, avec le temps, les formes les plus constantes,

et l'empreinte de la Nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les Animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat et leur nourriture, sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire; et l'on peut croire que, dans ces espèces, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore aujourd'hui assez fidellement représenté par ses descendans; mais ceux que l'homme s'est soumis, ceux qu'il a transportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes et la manière de vivre, ont aussi dû changer pour la forme, plus que tous les autres; et l'on trouve en effet bien plus de variété dans les espèces d'animaux domèstiques que dans celles des animaux sauvages. Et comme parmi les animaux domestiques le Chien est, de tous, celui qui s'est attaché à l'homme de plus près; celui qui, vivant comme l'homme, vit aussi le plus irrégulièrement; celui dans lequel le sentiment domine assez pour le rendre docile, obéissant et susceptible de toute impression et même de toute contrainte; il n'est pas étonnant que de tous les Animaux ce soit aussi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur et pour les autres qualités.

Quelques circonstances concourent encore à cette altération : le Chien vit assez peu de temps; il produit souvent et en assez grand nombre; et comme il est perpétuellement sous les yeux de l'homme, dès que, par un hasard assez ordinaire à la Nature, il se sera trouvé dans quelques individus des singularités ou des variétés apparentes, on aura tâché de les per-

pétuer en unissant ensemble ces individus singuliers, comme on le fait encore aujourd'hui lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens et d'autres animaux. D'ailleurs, quoique toutes les espèces soient également anciennes, le nombre des générations, depuis la création, étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de temps, les variétés, les altérations, la dégénération même, doivent en être devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus longtemps. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam que le Chien ne l'est du premier Chien, puisque l'homme vit quatre-vingts ans, et que le Chien n'en vit que dix : si donc, par quelque cause que ce puisse être, ces deux espèces tendoient également à dégénérer, cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le Chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères, ceux dont la vie est si courte, qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés et aux altérations de tout genre; il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux ; il y en a même dont la nature est, pour ainsi dire, artificielle et factice. Le blé, par exemple, est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie, avec les gramens, les chiendents et quelques autres herbes des prairies ; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter : et comme il se re-

nouvelle tous les ans, et que, servant de nourriture à l'homme, il est de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée, il est aussi de toutes celle dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non-seulement faire servir à ses besoins, à son usage, tous les individus de l'univers, mais il peut encore, avec le temps, changer, modifier et perfectionner les espèces; c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la Nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé, est une espèce de création dont cependant il ne doit pas s'énorgueillir, puisque ce n'est qu'à la sueur de son front et par des cultures réitérées, qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain souvent amer, qui fait sa subsistance.

Les espèces que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, sont donc celles qui de toutes sont le plus altérées; et comme quelquefois elles le sont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primitive, comme dans le blé, qui ne ressemble plus à la plante dont il a tiré son origine, il ne seroit pas impossible que dans la nombreuse variété des chiens que nous voyons aujourd'hui, il n'y en eût pas un seul de semblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette espèce, qui s'est peut-être beaucoup altérée depuis la création, et dont la souche a pu par conséquent être très-différente des races qui subsistent actuellement, quoique ces races en soient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté: le froment jeté sur une terre inculte dégénère à la première année: si l'on recueilloit ce grain dégénéré pour

le jeter de même, le produit de cette seconde génération seroit encore plus altéré; et au bout d'un certain nombre d'années et de reproductions, l'homme verroit reparoître la plante originaire du froment, et sauroit combien il faut de temps à la Nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint, et pour se réhabiliter. Cette expérience seroit assez facile à faire sur le blé et sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, dans le même lieu; mais il ne seroit guère possible de la tenter, avec quelqu'espérance de succès, sur les Animaux qu'il faut rechercher, appareiller, unir, et qui sont difficiles à manier, parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement, et par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des Chiens, non plus que celle des autres animaux, qui, comme le Chien, sont sujets à des variétés permanentes; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir, et qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité, on peut rassembler des indices et en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique, et qui vivent en chiens sauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans, quoiqu'originaires de races altérées, puisqu'ils sont provenus de chiens domestiques, ont dû, pendant ce long espace de temps, se rapprocher au moins en partie de leur forme primitive: cependant les voyageurs nous disent qu'ils res-

semblent à nos lévriers ; et comme le lévrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appelons chien de berger, on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais lévriers. On ne peut guère douter aussi que les chiens originaires d'Amérique, et qui avant la découverte de ce nouveau monde n'avoient eu aucune communication avec ceux de nos climats, ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule et même race, et que de toutes les races de nos chiens celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites et à long poil rude, comme les chiens de berger.

On peut même présumer avec quelque vraisemblance que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages, ou à demi civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre ; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avoit pas d'autres, qu'on les retrouve seuls de même au nord et au midi de notre continent, et qu'en France où on les appelle communément chiens de Brie, et dans les autres climats tempérés, ils sont encore en grand nombre, quoiqu'on se soit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conserver celle-ci qui n'a que de l'utilité, et qu'on a par cette raison dédaignée et abandonnée aux paysans chargés du soin des troupeaux. Si l'on considère aussi que ce chien ; malgré sa laideur et son air triste et sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres

chiens ; qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part ; qu'il est le seul qui naisse pour ainsi dire tout élevé, et que guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulières ; qu'il les conduit avec une intelligence admirable et non communiquée ; que ses talens font l'étonnement et le repos de son maître, tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps et de peines pour instruire les autres chiens et les dresser aux usages auxquels on les destine ; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la Nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche et le modèle de l'espèce entière.

Et de même que l'espèce humaine paroît agreste, contrefaite et rapetissée dans les climats glacés du nord ; qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Laponie, en Groenland, et dans tous les pays où le froid est excessif ; mais qu'ensuite dans le climat voisin et moins rigoureux on voit tout-à-coup paroître la belle race des Finlandois, des Danois, qui par leur figure, leur couleur et leur grande taille sont peut-être les plus beaux de tous les hommes ; on trouve aussi dans l'espèce des Chiens le même ordre et les mêmes rapports. Les chiens de Laponie sont très-laids, très-petits, et n'ont pas plus d'un pied de longueur. Ceux de Sibérie, quoique moins laids, ont encore les oreilles droites et l'air agreste et sauvage ;

tandis que dans les climats voisins où l'on trouve les beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve aussi les chiens de la plus belle et de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, sont les plus grands, les plus forts et les plus puissans de tous les chiens; on s'en sert pour tirer des voitures. Ces chiens, que nous appelons chiens d'Irlande, ont une origine très-ancienne et se sont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils sont originaires; les anciens les appeloient chiens d'Epire, chiens d'Albanie; et Pline rapporte le combat d'un de ces chiens contre un lion et ensuite contre un éléphant. Ces chiens sont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins. Comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un qui me parut avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, et ressembler pour la forme au chien que nous appelons grand danois; mais il en différoit par l'énormité de sa taille. Il étoit tout blanc et d'un naturel doux et tranquille.

Tous les chiens, de quelque race et de quelque pays qu'ils soient, perdent leur poil et leur voix dans les climats excessivement chauds. Dans de certains pays ils sont tout-à-fait muets; dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer; ils hurlent comme les loups ou glapissent comme les renards; ils semblent par cette altération se rapprocher de leur état de nature; car ils changent aussi pour la forme et pour l'instinct; ils deviennent laids et prennent tous des oreilles droites et pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage,

leur sagacité et les autres talens qui leur sont naturels; ils perdent donc tout lorsqu'on les transporte dans des climats trop chauds ; mais comme si la Nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, et que les Nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre ; on les achète plus cher que le mouton, le chevreau ; plus cher même que tout autre gibier ; enfin le mets le plus délicieux d'un festin chez les Nègres, est un chien rôti. On pourroit croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair qui, quoique très-mauvaise à manger dans nos climats tempérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans ; mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien, c'est que les sauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Nègres pour la chair du chien, et que nos missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. « Les chiens servent en guise de mouton pour être mangés en festin, dit le P. Sabard Theodat : je me suis trouvé diverses fois à des festins de chien ; j'avoue véritablement que du commencement cela me faisoit horreur ; mais je n'en eus pas mangé deux fois que j'en trouvai la chair bonne et de goût un peu approchant de celle du porc. »

La plus ou moins grande perfection des sens qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente ni même

remarquable, fait dans les Animaux tout leur mérite et produit comme cause tous les talens dont leur nature peut être susceptible. Il paroît que la finesse de l'odorat dans les Chiens dépend de la grosseur plus que de la longueur du museau, parce que le lévrier, le mâtin et le grand danois qui ont le museau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le chien courant, le braque et le basset, et même que l'épagneul et le barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le museau moins long mais plus gros que les premiers. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chasse; on sait assez combien l'excellence de l'odorat, jointe à l'éducation, lui donne d'avantage et de supériorité sur les autres Animaux; mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'Histoire Naturelle; et d'ailleurs les ruses et les moyens quoiqu'émanés de la simple Nature que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche ou pour éviter la poursuite et les atteintes des chiens, sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le Chien, lorsqu'il vient de naître, n'est pas encore entièrement achevé : dans cette espèce, comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre, les petits, au moment de leur naissance, ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les Chiens naissent communément avec les yeux fermés; les deux paupières ne sont pas simplement collées, mais adhérentes par une membrane qui se déchire lorsque le muscle de la paupière supérieure est devenu assez fort pour la relever

ver et vaincre cet obstacle, et la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même temps, les os du crâne ne sont pas achevés; le corps est bouffi, le museau gonflé, et leur forme n'est pas encore bien dessinée; mais en moins d'un mois ils apprennent à faire usage de tous leurs sens et prennent ensuite de la force et un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents qui, comme dans les autres animaux, sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus : ils ont en tout quarante-deux dents, savoir six incisives en haut et six en bas, deux canines en haut et deux en bas, quatorze mâchelières en haut et douze en bas; mais cela n'est pas constant : il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge, les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser; ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles, et même quelques femelles, commencent à lever la cuisse, et c'est dans ce même temps qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout temps; mais la femelle ne le reçoit que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, et plus fréquemment en hiver qu'en été : la chaleur dure dix, douze et quelquefois quinze jours; elle se marque par des signes extérieurs; les parties de la génération sont humides, gonflées et proéminentes au dehors; il y a un petit écoulement de sang tant que cette ardeur dure, et cet écoulement aussi bien que le gonflement de la vulve commencent quelques jours avant l'accouplement : le mâle sent de loin la femelle dans cet état

et la recherche, mais ordinairement elle ne se livre que six ou sept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un seul accouplement suffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre; cependant lorsqu'on la laisse en liberté, elle s'accouple plusieurs fois par jour avec tous les chiens qui se présentent : on observe seulement que lorsqu'elle peut choisir, elle préfère toujours ceux de la plus grosse et de la plus grande taille, quelque laids et quelque disproportionnés qu'ils puissent être : aussi arrive-t-il assez souvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâtins, périssent en faisant leurs petits.

Une chose que tout le monde sait, et qui cependant n'en est pas moins une singularité de la Nature, c'est que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent se séparer, même après la consommation de l'acte de la génération; tant que l'état d'érection et de gonflement subsiste, ils sont forcés de demeurer unis, et cela dépend sans doute de leur conformation. Le Chien a non-seulement, comme plusieurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment dans le milieu une espèce de bourlet fort apparent, et qui se gonfle beaucoup dans l'érection : la chienne, qui de toutes les femelles est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable et le plus gros dans le temps de la chaleur, présente de son côté un bourlet ou plutôt une tumeur ferme et saillante, dont le gonflement, aussi bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien plus longtemps que celui du mâle, et suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui; car au moment que l'acte est consommé, il change de

position, il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes, il a même l'air triste, et les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un, et jamais moins de soixante; elles produisent six, sept, et quelquefois jusqu'à douze petits; celles qui sont de la plus grande et de la plus forte taille, produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, et quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les Animaux.

Les Chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer; il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur; ils s'accouplent et produisent pendant toute la vie, qui est ordinairement bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le Chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement; il est environ deux ans à croître; il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connoître son âge par les dents, qui dans la jeunesse sont blanches, tranchantes et pointues, et qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses et inégales; on le connoît aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front et autour des yeux.

Ces animaux, qui de leur naturel sont très-vigilans, très-actifs, et qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans et si paresseux,

qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir et manger. Ce sommeil, presque continuel, est accompagné de rêves, et c'est peut-être une douce manière d'exister; ils sont naturellement voraces ou gourmands; et cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant longtemps. Il y a dans les mémoires de l'académie des sciences l'histoire d'une chienne, qui ayant été oubliée dans une maison de campagne, a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur est encore plus nécessaire que la nourriture; ils boivent souvent et abondamment; on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant longtemps, ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particulière, c'est qu'ils paroissent faire des efforts et souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excrémens : ce n'est pas, comme le dit Aristote, parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus; il est certain au contraire que dans le Chien, comme dans les autres Animaux, les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus, et que le rectum est plus large que le colon : la sécheresse du tempérament de cet animal suffit pour produire cet effet.

Nous avons dit que de tous les Animaux l'espèce du Chien est la plus sujette aux altérations produites par l'influence du climat; toutes celles cependant dont nous avons parlé ne sont pas aussi grandes que l'est la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq; mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le Chien comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens,

sont le plus domestiques, c'est-à-dire le plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. On me montra il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue. Je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié; mais je me suis ensuite assuré qu'ils forment une race constante et particulière, comme celle des coqs sans croupion.

Pour donner une idée plus nette de l'ordre des Chiens, de leur génération dans les différens climats, et du mélange de leurs races, je joins ici une espèce de table où l'on pourra voir d'un coup-d'œil toutes ces variétés, et où je suivrai autant qu'il sera possible, la position respective des climats.

Le chien de berger est la souche de l'arbre généalogique des Chiens; ce chien transporté dans les climats rigoureux du nord, s'est enlaidi et rapetissé chez les Lapons, et paroît s'être maintenu et même perfectionné, en Islande, en Russie, en Sibérie, dont le climat est un peu moins rigoureux et où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme; car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais et long, l'air sauvage, et ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même manière que ceux qui, dans des climats plus favorables, se sont perfectionnés davantage.

Le même chien de berger, transporté dans les climats tempérés et chez des peuples entièrement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu son air sauvage, ses oreilles droites, son

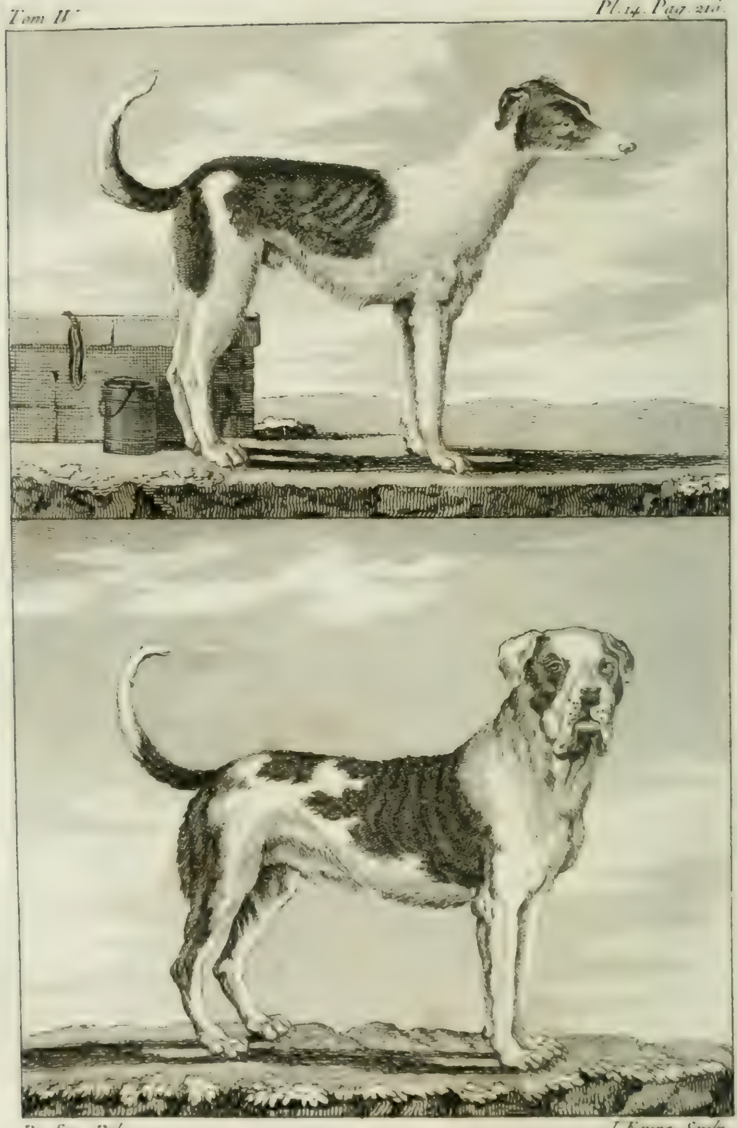
poil rude, épais et long, et sera devenu dogue, chien courant et mâtin, par la seule influence de ces climats. Le mâtin et le dogue ont encore les oreilles en partie droites ; elles ne sont qu'à demi pendantes, et ils ressemblent assez par leurs mœurs et par leur naturel sanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le chien courant est celui des trois qui s'en éloigne le plus ; les oreilles longues entièrement pendantes, la douceur, la docilité, et si on peut le dire, la timidité de ce chien, sont autant de preuves de la grande dégénération, ou si l'on veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité, jointe à une éducation soignée et suivie.

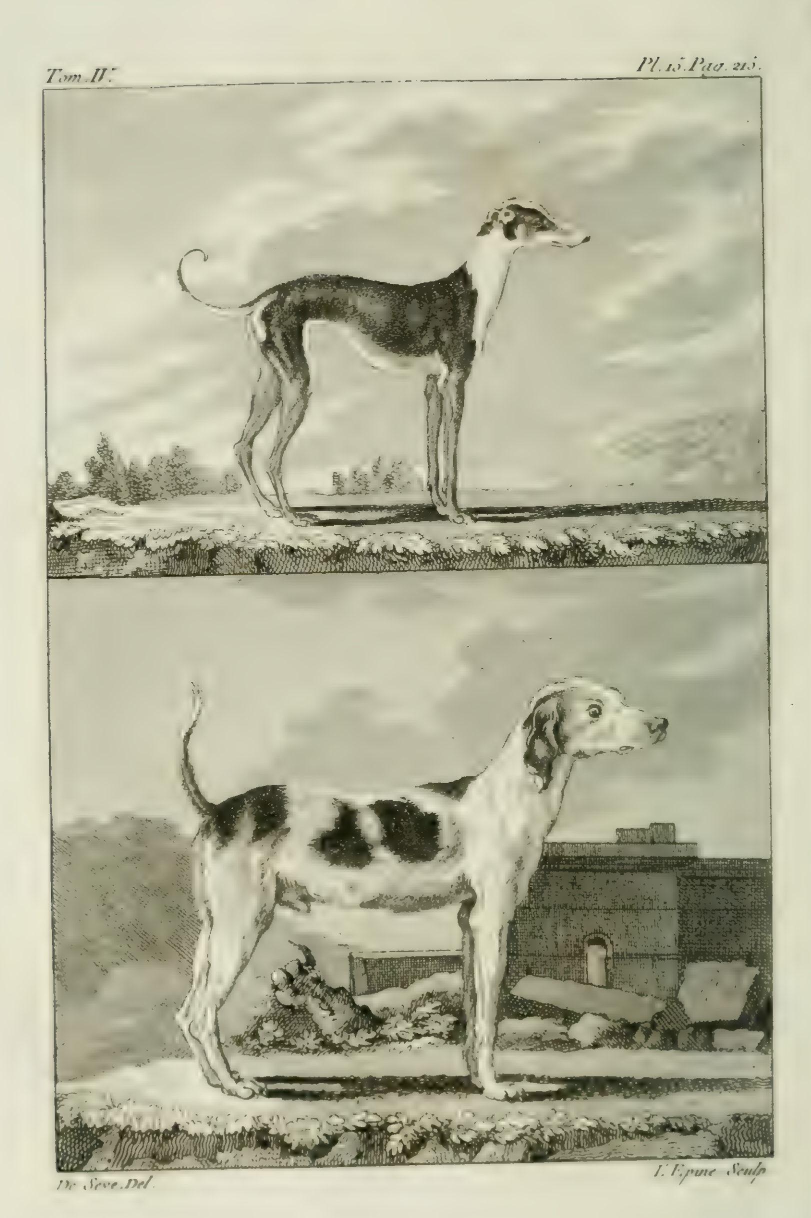
Le chien courant, le braque et le basset, ne font qu'une seule et même race de chiens ; car l'on a remarqué que dans la même portée, il se trouve assez souvent des chiens courans, des braques, des bassets, quoique la lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. Transporté en Espagne et en Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long et fourni, le chien courant sera devenu épagneul et barbet ; le grand et le petit épagneul, qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur, du blanc au noir, et sont devenus par l'influence du climat, grand et petit gredins.

Le mâtin transporté au nord est devenu grand danois ; et transporté au midi, est devenu lévrier. Les grands lévriers viennent du levant ; ceux de taille médiocre d'Italie ; et ces lévriers d'Italie transportés en Angleterre sont devenus levrons, c'est-à-dire lévriers encore plus petits.



De Sève Del. L'Epine Sculp.


Tom II.
Pl. 14.
De Seve Del.
L'Epine, Sculp.



De Seve Del.   L'Epine Sculp.



De Seve. Del.

L'Epine Direx.

Le grand danois transporté en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Epire, en Albanie est devenu chien d'Irlande, et c'est le plus grand de tous les Chiens.

Le dogue transporté d'Angleterre en Danemarck est devenu petit danois, et ce même petit danois transporté dans les climats chauds est devenu chien turc. Toutes ces races avec leurs variétés n'ont été produites que par l'influence du climat jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture et au résultat d'une éducation soignée. Les autres chiens ne sont pas de races pures, et proviennent du mélange de ces premières races.

L'épagneul et le petit danois produisent le chien lion qui est maintenant fort rare. Le dogue produit avec le mâtin un chien métis que l'on appelle dogue de forte race, qui est beaucoup plus gros que le vrai dogue et qui tient plus du dogue que du mâtin. Le doguin vient du dogue d'Angleterre et du petit danois.

Tous ces chiens sont des métis simples et viennent du mélange de deux races pures. Mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeler doubles métis, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure et d'une race déjà mêlée, comme le chien de Malte ou bichon, qui vient du petit épagneul et du petit barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourroit appeler triples métis, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux; tels sont les chiens que l'on appelle vulgairement chiens des rues, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier.

DU CHAT.

Le Chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le Chat paroît ne sentir

que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel; le Chat est joli, léger, adroit, propre et voluptueux: il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre: il est aussi très-porté à l'amour; et ce qui est rare dans les Animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle; elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins; et lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, et le force pour ainsi dire à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours et n'arrive que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, au printemps et en automne, et souvent aussi trois fois, et même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours; elles ne produisent pas en aussi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires sont de quatre, de cinq ou de six. Comme les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture, les femelles se cachent pour mettre bas; et lorsqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent dans des trous et dans d'autres lieux ignorés ou inaccessibles; et après les avoir allaités pendant quelques semaines, elles leur apportent des souris, des petits oiseaux, et les accoutument de bonne heure à manger

de la chair : mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes mères, si soigneuses et si tendres, deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, et dévorent aussi leurs petits qui leur étoient si chers.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis et seroient aussi très-propres à amuser les enfans si les coups de patte n'étoient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle; et comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent d'eux-mêmes, et sans y être dressés plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'île de Chypre, avoient dressé des chats à chasser, prendre et tuer les serpens dont cette île étoit infestée; mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction que par obéissance qu'ils chassoient; car ils se plaisent à épier, attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux foibles, comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levreaux, les rats, les souris, les mulots, les chauve-souris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards et les serpens. Ils n'ont aucune docilité; ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui dans le chien sont deux qualités éminentes; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus; ils ne les chassent pas; mais ils les attendent, les attaquent par surprise, et après s'en être

joués longtemps ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier et surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction et de dilatation; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque, et se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du Chat et des oiseaux de nuit, cette contraction et cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde et large, devient au grand jour longue et étroite comme une ligne; et dès-lors ces animaux voient mieux la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes et les hiboux; car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du Chat pendant le jour, et ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lumière; au lieu que dans le crépuscule, la pupille reprenant son état naturel, il voit parfaitement, et profite de cet avantage pour reconnoître, attaquer et surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les Chats, quoiqu'habitans de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis : on peut même dire qu'ils sont entièrement libres; ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner.

D'ailleurs la plupart sont à demi sauvages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers et les toits, et quelquefois la cuisine et l'office, lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre; aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons : lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, et c'est apparemment parce qu'ils en connoissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les passages, et que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid et les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil : ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou dans les fours; ils aiment aussi les parfums, et se laissent volontiers prendre et caresser par les personnes qui en portent : l'odeur de cette plante que l'on appelle l'herbe-aux-chats, les remue si fortement et si délicieusement, qu'ils en paroissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé; les Chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent et repassent si souvent par-dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroissement; ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, et peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guère au-delà

de neuf ou dix ans ; ils sont cependant très-durs, très-vivaces, et ont plus de nerf et de ressort que d'autres animaux qui vivent plus longtemps.

Les Chats ne peuvent mâcher que lentement et difficilement; leurs dents sont si courtes et si mal posées, qu'elles ne leur servent qu'à déchirer et non pas à broyer les alimens ; aussi cherchent-ils de préférence les viandes les plus tendres; ils aiment le poisson et le mangent cuit ou crud ; ils boivent fréquemment; leur sommeil est léger, et ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir; ils marchent légèrement, presque toujours en silence et sans faire aucun bruit; ils se cachent et s'éloignent pour rendre leurs excrémens et les recouvrent de terre. Comme ils sont propres, et que leur robe est toujours sèche et lustrée, leur poil s'électrise aisément, et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on le frotte avec la main : leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres, à peu près comme les diamans qui réfléchissent au dehors pendant la nuit la lumière dont ils se sont pour ainsi dire imbibés pendant le jour.

Le chat sauvage produit avec le chat domestique, et tous deux ne font par conséquent qu'une seule et même espèce : il n'est pas rare de voir des chats mâles et femelles quitter les maisons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats sauvages et revenir ensuite à leur habitation; c'est par cette raison que quelques-uns de nos chats domestiques ressemblent tout-à-fait aux chats sauvages; la différence la plus réelle est à l'intérieur; le chat domestique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le

chat sauvage; cependant le chat sauvage est plus fort et plus gros que le chat domestique; il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus grosse et les couleurs constantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une espèce de chat sauvage; et il paroît, par le témoignage des voyageurs, que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats sans être sujette à de grandes variétés.

Pietro della Valle parle d'une espèce de chats qui se trouve en Perse, dans la province du Chorazan. On voit par la description qu'il en donne, que ces chats de Perse ressemblent par la couleur à ceux que nous appelons chats chartreux, et qu'à la couleur près ils ressemblent parfaitement à ceux que nous appelons chats d'Angora. Il est donc vraisemblable que les chats du Chorazan en Perse, le chat d'Angora en Syrie et le chat chartreux ne font qu'une même race, dont la beauté vient de l'influence particulière du climat de Syrie, comme les chats d'Espagne, qui sont rouges, blancs et noirs, et dont le poil est aussi très-doux et très-lustré, doivent cette beauté à l'influence du climat de l'Espagne. On peut dire en général que de tous les climats de la terre habitable, celui d'Espagne et celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature : les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, ont en Espagne et en Syrie la plus belle laine, les plus beaux et les plus longs poils, les couleurs les plus agréables et les plus variées : il semble que ce climat adoucisse la Nature et embellisse la forme de tous les Animaux.

Nos chats domestiques, quoique différens les uns

des autres par les couleurs, ne forment point des races distinctes et séparées; les seuls climats d'Espagne et de Syrie ou du Chorazan, ont produit des variétés constantes et qui se sont perpétuées : on pourroit encore y joindre le climat de la province de Pe-chi-ly à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames chinoises aiment beaucoup. Cette variété ne se trouve nulle part ailleurs, et fait peut-être une espèce différente de celle du Chat, car les voyageurs parlant d'un animal appelé *Sumxu*, qui est tout-à-fait domestique à la Chine, disent qu'on ne peut mieux le comparer qu'au Chat, avec lequel il a beaucoup de rapport. Sa couleur est noire ou jaune, et son poil extrêmement luisant. Les Chinois mettent à ces animaux des colliers d'argent au cou, et les rendent extrêmement familiers. Comme ils ne sont pas communs, on les achète fort cher, tant à cause de leur beauté que parce qu'ils font aux rats la plus cruelle guerre.

Les Chats étoient comme les chiens, tout-à-fait étrangers au nouveau monde, et je suis persuadé que l'espèce n'y existoit point avant qu'on en eût fait la découverte, quoiqu'il paroisse par un passage de la vie de Christophe Colomb qu'un homme de son équipage avoit trouvé et tué sur la côte de ces nouvelles terres un chat sauvage. Cette erreur n'a pu prendre sa source que dans l'abus que l'on a fait des noms. Ceux de presque tous les animaux du nouveau monde étoient si barbares et si étrangers pour les Européens, qu'ils cherchèrent à leur en donner d'autres par des ressemblances quelquefois heureuses avec les animaux de

l'ancien continent ; mais souvent aussi par de simples rapports trop éloignés pour fonder l'application de ces dénominations. C'est ainsi, pour nous borner à un seul exemple, qu'on a regardé comme des lièvres et des lapins, cinq ou six espèces de petits animaux qui n'ont guère d'autre rapport avec les lièvres et les lapins, que d'avoir comme eux la chair bonne à manger.

Nous terminerons ici l'histoire du Chat, et en même temps l'histoire des Animaux Domestiques. Le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien et le chat sont nos seuls animaux domestiques : nous n'y joignons pas le chameau, l'éléphant, le renne et les autres, qui, quoique domestiques ailleurs, n'en sont pas moins étrangers pour nous ; et ce ne sera qu'après avoir donné l'histoire des animaux sauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs, comme le Chat n'est, pour ainsi dire, qu'à demi domestique, il fait la nuance entre les animaux domestiques et les animaux sauvages : car on ne doit pas mettre au nombre des domestiques, des voisins incommodes tels que les souris, les rats, les taupes, qui, quoiqu'habitans de nos maisons ou de nos jardins, n'en sont pas moins libres et sauvages, puisqu'au lieu d'être attachés et soumis à l'homme ils le fuient, et que dans leurs retraites obscures ils conservent leurs mœurs, leurs habitudes et leur liberté toute entière.

On a vu dans l'histoire de chaque animal domestique, combien l'éducation, l'abri, le soin, la main de l'homme influent sur le naturel, sur les mœurs, et même sur la forme des animaux. On a vu que ces causes, jointes à l'influence du climat, modifient,

altèrent

altèrent et changent les espèces au point d'être différentes de ce qu'elles étoient originairement, et rendent les individus si différens entr'eux, dans le même temps et dans la même espèce, qu'on auroit raison de les regarder comme des animaux différens, s'ils ne conservoient pas la faculté de produire ensemble des individus féconds, ce qui fait le caractère essentiel et unique de l'espèce. On a vu que les différentes races de ces animaux domestiques suivent dans les différens climats le même ordre à peu près que les races humaines; qu'ils sont, comme les hommes, plus forts, plus grands et plus courageux dans les pays froids, plus civilisés, plus doux dans les climats tempérés, plus lâches, plus foibles et plus laids dans les climats trop chauds; que c'est encore dans les climats tempérés et chez les peuples les plus policés que se trouvent la plus grande diversité, le plus grand mélange et les plus nombreuses variétés dans chaque espèce; et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est qu'il y a dans les animaux plusieurs signes évidens de l'ancienneté de leur esclavage : les oreilles pendantes, les couleurs variées, les poils longs et fins, sont autant d'effets produits par le temps, ou plutôt par la longue durée de leur domesticité. Presque tous les animaux libres et sauvages ont les oreilles droites; le sanglier les a droites et roides, le cochon domestique les a inclinées et demi-pendantes. Chez les Lapons, chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Hottentots, chez les Nègres et les autres peuples non policés, tous les chiens ont les oreilles droites; au lieu qu'en Espagne, en France, en Angleterre, en Turquie, en

Perse, à la Chine et dans tous les pays civilisés, la plupart les ont molles et pendantes. Les chats domestiques n'ont pas les oreilles si roides que les chats sauvages, et l'on voit qu'à la Chine, qui est un empire très-anciennement policé et où le climat est fort doux, il y a des chats domestiques à oreilles pendantes. C'est par cette même raison que la chèvre d'Angora qui a les oreilles pendantes doit être regardée entre toutes les chèvres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature ; l'influence si générale et si marquée du climat de Syrie, jointe à la domesticité de ces animaux chez un peuple très-anciennement policé, aura produit avec le temps cette variété qui ne se maintiendroit pas dans un autre climat. Les chèvres d'Angora nées en France, n'ont pas les oreilles aussi longues ni aussi pendantes qu'en Syrie, et reprendroient vraisemblablement les oreilles et le poil de nos chèvres après un certain nombre de générations.



De Seve Del.　　　　L'Epine Direx

NOS SAUVAGES

HERBIVORES

ET FRUGIVORES.

Dans les animaux domestiques et dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée, défigurée, et toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paroître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, et par les autres attributs de la noblesse et de l'indépendance. Nous la verrons parcourant en souveraine la surface de la terre, partager son domaine entre les animaux, assigner à chacun son élément, son climat, sa subsistance; nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses lois simples, mais immuables, imprimant sur chaque espèce ses caractères inaltérables, et dispensant avec équité ses dons, compenser le bien et le mal; donner aux uns la force et le courage, accompagnés du besoin et de la voracité; aux autres, la douceur, la tempérance, la légéreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude et la timidité; à tous la liberté avec des mœurs constantes; à tous des desirs et de l'amour toujours aisés à satisfaire, et toujours suivis d'une heureuse fécondite.

Amour et liberté, quels bienfaits ! Ces animaux,

que nous appelons sauvages parce qu'ils ne nous sont pas soumis, ont-ils besoin de plus pour être heureux? ils ont encore l'égalité; ils ne sont ni les esclaves, ni les tyrans de leurs semblables; l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reste de son espèce; ils ont entr'eux la paix, et la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations, de se servir de toutes les ressources de leur instinct pour se mettre en sûreté, et d'employer, pour se soustraire à la puissance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis, en même temps qu'elle leur a donné le desir de l'indépendance.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, se contentent de s'éloigner, et passent leur vie dans nos campagnes; ceux qui sont plus défians, plus farouches s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils savoient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibles; enfin les plus féroces ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, et règnent en souverains dans ces climats brûlans, où l'homme aussi sauvage qu'eux ne peut leur disputer l'empire.

Et comme tout est soumis aux lois physiques, que les êtres même les plus libres y sont assujétis, et que les animaux éprouvent, comme l'homme, les influences du ciel et de la terre, il semble que les mêmes

causes qui ont adouci, civilisé l'espèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces : le loup, qui dans cette zône tempérée est peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'est pas à beaucoup près aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthère, le lion de la zône torride, ou l'ours blanc, le loup cervier, l'hyène de la zône glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général, comme si la Nature, pour mettre plus de rapport et d'harmonie dans ses productions, eût fait le climat pour les espèces, ou les espèces pour le climat; mais même on trouve dans chaque espèce en particulier, le climat fait pour les mœurs, et les mœurs pour le climat.

En Amérique, où les chaleurs sont moindres, où l'air et la terre sont plus doux qu'en Afrique, quoique sous la même ligne; le tigre, le lion, la panthère n'ont rien de redoutable que le nom; ce ne sont plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme aussi fiers qu'intrépides, ces monstres altérés de sang et de carnage; ce sont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes sauvages, n'emploient le plus souvent que l'artifice et la ruse pour tâcher de les surprendre; ce sont des animaux qu'on peut dompter comme les autres et presque apprivoiser. Ils ont donc dégénéré, si leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat : sous un ciel plus doux, leur naturel s'est adouci; ce qu'ils avoient d'excessif s'est tempéré, et par les change-

mens qu'ils ont subis, ils sont seulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, et qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières; on trouve au pied des Alpes celles de France et d'Italie; on trouve à leur sommet celles des pays du nord; on retrouve ces mêmes plantes du nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, et l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons, et toutes les plantes dont les qualités sont excessives : le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées; les herbes les plus douces, les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi, la terre fait les plantes, la terre et les plantes font les animaux, la terre, les plantes et les animaux font l'homme : car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre et de l'air; le tempérament et les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent; enfin les qualités physiques de l'homme et des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces

mêmes causes, dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel et sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré, et que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur et la forme, qui paroissent être des qualités absolues, fixes et déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits, si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; et quelle comparaison des poissons, des lézards, des serpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du nord, et avec les crocodiles, les grands lézards et les couleuvres énormes qui infestent les terres et les eaux du midi? Et si l'on considère encore chaque espèce dans différens climats, on y trouvera des variétés sensibles pour la grandeur et pour la forme; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne se font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la Nature est le temps : comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme et réglé, il ne fait rien par sauts, mais par degrés, par nuances, par succession; il fait tout, et ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu sensibles, et se marquent enfin par des résultats auxquels on ne peut se méprendre.

Cependant les animaux sauvages et libres sont peut-être, sans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivans les moins sujets aux altérations, aux change-

mens, aux variations de tout genre : comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture et leur climat, et qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domestiques, que l'on asservit, que l'on transporte, que l'on maltraite, et qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon ; on ne les voit pas errer de climats en climats ; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidellement attachés; ils s'en éloignent rarement, et ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme ; la Nature leur a donné des moyens et des ressources contre les autres animaux ; ils sont de pair avec eux ; ils connoissent leur force et leur adresse; ils jugent leurs desseins, leurs démarches, et s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps ; ce sont, en un mot des espèces de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, et les abattre sans les approcher ?

C'est donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les disperse, et qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seroient en effet ; car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, et l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air et de la terre ; ils sont même portés par la Nature à demeurer ensemble, à se réunir en familles, à former des espèces de sociétés. On voit encore des vestiges de ces sociétés dans les pays dont l'homme ne s'est pas totalement emparé : on y

voit même des ouvrages faits en commun, des espèces de projets, qui, sans être raisonnés, paroissent être fondés sur des convenances raisonnables, dont l'exécution suppose au moins l'accord, l'union et le concours de ceux qui s'en occupent; et ce n'est point par force ou par nécessité physique, comme les fourmis et les abeilles, que les castors travaillent et bâtissent; car ils ne sont contraints ni par l'espace, ni par le temps, ni par le nombre : c'est par choix qu'ils se réunissent; ceux qui se conviennent demeurent ensemble; ceux qui ne se conviennent pas s'éloignent, et l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, sont obligés de vivre solitaires. Ce n'est aussi que dans les pays reculés, éloignés, et où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir et à rendre leur demeure plus fixe et plus commode, en y construisant des habitations, des espèces de bourgades, qui représentent assez bien les foibles travaux et les premiers efforts d'une république naissante. Dans les pays au contraire où les hommes se sont répandus, la terreur semble habiter avec eux; il n'y a plus de société parmi les animaux; toute industrie cesse, tout art est étouffé; ils ne songent plus à bâtir; ils négligent toute commodité : toujours pressés par la crainte et la nécessité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne sont occupés qu'à fuir et se cacher; et si, comme on doit le supposer, l'espèce humaine continue dans la suite des temps à peupler également toute la surface de la terre, on pourra dans quelques siècles regarder comme une fable l'histoire de nos castors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en

augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés et de talens. Le temps même travaille contre eux; plus l'espèce humaine se multiplie et se perfectionne, plus ils sentent le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu, qui leur laissant à peine leur existence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de société, et détruit jusqu'au germe de leur intelligence : ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils deviendront encore, n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui sait, si l'espèce humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendroit le sceptre de la terre ?

DU CERF (1).

Voici l'un de ces animaux innocens, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légéreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois. Il a dans tous les temps occupé les loisirs des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre; il doit même les précéder. Savoir manier les chevaux et les armes sont des talens communs au chasseur, au guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légéreté du corps si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre. C'est l'école agréable d'un art nécessaire; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires. Que peuvent faire de mieux les hommes qui par état sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes? Toujours environnés, obsédés et gênés pour ainsi dire par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leur empressement, forcés de s'occuper de soins étrangers et d'affaires, agités par de grands intérêts, et d'autant plus contraints

---

(1) En latin *Cervus*; en italien *Cervo*; en allemand, *Hirsch*.

qu'ils sont plus élevés, les grands ne sentiroient que le poids de la grandeur et n'existeroient que pour les autres, s'ils ne se déroboient par instans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour rappeler dans l'ame les affections personnelles, les desirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de solitude; et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse? quel exercice plus sain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'esprit?

Il seroit aussi pénible de toujours représenter que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la Nature pour la contemplation des choses abstraites; et de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire et faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée pour ainsi dire par le mouvement des autres hommes, et où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre et de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, et aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir : nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes; nos vrais biens sont ceux de la Nature; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à

tous les hommes ; c'est le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.

Toutes les saisons, tous les temps ne sont pas également bons, pour courre le Cerf : au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles, et s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins sur le sentiment des chiens ; et comme le Cerf est alors dans sa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beaucoup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les biches sont prêtes à mettre bas, est celle de toutes où la chasse est la plus difficile, et que dans ce temps les chiens quittent souvent un cerf mal mené, pour tourner à une biche qui bondit devant eux ; et de même au commencement de l'automne, lorsque le Cerf est en rut, les limiers quêtent sans ardeur ; l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente; peut-être aussi tous les Cerfs ont-ils dans ce temps à peu près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le Cerf, les limiers n'ont point de sentiment, et semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison, comme les Cerfs ne trouvent pas à viander (1) dans les forts, ils en sortent, vont et viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis, et même dans les terres ensemencées; ils se mettent en troupes dès le mois de décembre, et

(1) *Viander*, brouter, manger.

pendant les grands froids ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes, ou dans des endroits bien fourrés où ils se tiennent serrés les uns contre les autres, et se rechauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts et sortent dans les blés. Au printemps ils mettent bas (1); la tête se détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même temps, et souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février, ou au commencement de mars; les cerfs de six à sept ans ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars; ceux de cinq à six ans dans le mois d'avril; les jeunes cerfs au commencement, et les daguets (2) vers le milieu et la fin de mai; mais il y a sur tout cela beaucoup de variétés, et l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui sont plus jeunes. Au reste, la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux, et retarde lorsqu'il est rude et de longue durée.

Dès que les Cerfs ont mis bas, ils se séparent les uns des autres; et il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble; ils ne se tiennent pas dans les forts;

---

(1) *Mettre bas*; c'est lorsque le bois des cerfs tombe.

(2) *Daguet*; c'est un jeune cerf portant les dagues, et les dagues sont la première tête ou le premier bois du cerf qui lui vient au commencement de la seconde année.

mais ils gagnent les beaux pays, les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête, et dans cette saison ils marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches ; car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs, n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai, et n'est tout-à-fait alongée et endurcie que vers la fin de juillet : celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repousse et se refait aussi plus tard ; mais dès qu'elle est entièrement alongée et qu'elle a pris de la solidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue : et comme ils continuent à la frotter pendant plusieurs jours de suite, on prétend qu'elle se teint de la couleur de la séve du bois auquel ils touchent, qu'elle devient rousse contre les hêtres et les bouleaux, brune contre les chênes et noirâtre contre les charmes et les trembles.

Peu de temps après que les Cerfs ont bruni leur tête, ils commencent à ressentir les impressions du rut ; les vieux sont les plus avancés : dès la fin d'août et le commencement de septembre, ils quittent les buissons, reviennent dans les forts et commencent à chercher les biches ; ils raient (1) d'une voix forte, le cou et la gorge leur enflent ; ils se tourmentent ; ils traversent en plein jour les guerets et les plaines ; ils donnent de la tête contre les arbres et les sepées ; enfin ils paroissent transportés, furieux, et courent de pays

(1) *Raire*, crier.

en pays jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des biches, qu'il ne suffit pas de rencontrer, mais qu'il faut encore poursuivre, contraindre, assujétir; car elles les évitent d'abord, elles fuient et ne les attendent qu'après avoir été longtemps fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut; les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard, et lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir : s'ils sont d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, et se précipitant l'un sur l'autre, ils se battent à outrance et se donnent des coups de tète et d'andouillers (1) si forts, que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un des deux, et alors le vainqueur ne perd pas un instant pour jouir de sa victoire et de ses desirs, à moins qu'un autre ne survienne encore, auquel cas il part pour l'attaquer et le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres, parce qu'ils sont plus fiers et plus hardis que les jeunes qui n'osent approcher d'eux ni de la biche, et qui sont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour : quelquefois cependant ils sautent sur la biche, pendant que les vieux combattent, et après avoir joui fort à la hâte, ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils sont plus courageux, mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardens et plus chauds que les jeunes; ils sont aussi

(1) *Andouillers*, cornichon du bois de cerf.

plus

plus inconstans ; ils ont souvent plusieurs biches à la fois, et lorsqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas ; ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en séparent et vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, et passent ainsi successivement à plusieurs, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés.

Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines; pendant ce temps ils ne mangent que très-peu, ne dorment ni ne reposent ; nuit et jour ils sont sur pied et ne font que marcher, courir, combattre et jouir ; aussi sortent-ils de-là si défaits, si fatigués, si maigres, qu'il leur faut du temps pour se remettre et reprendre des forces ; ils se retirent ordinairement alors sur le bord des forêts, où ils peuvent trouver une nourriture abondante, et ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, commence au premier de septembre et finit vers le 20 ; il commence et finit plus tard pour les jeunes cerfs ; les plus jeunes biches sont de même les dernières en chaleur. Le rut est entièrement fini au commencement de novembre, et les cerfs, dans ce temps de foiblesse, sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils se rétablissent en peu de temps par la bonne nourriture, et l'on remarque souvent un second rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les saisons sont plus avancées, le rut est aussi plus précoce. En Grèce, par exemple, il paroît par ce qu'en dit Aristote, qu'il commence dans les premiers jours d'août et qu'il finit à la fin de septembre.

Les biches portent huit mois et quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon, très-rarement deux; elles mettent bas au mois de mai et au commencement de juin; elles ont grand soin de dérober leur faon à la poursuite des chiens; elles se présentent et se font chasser elles-mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne sont pas fécondes; il y en a qu'on appelle brehaignes, qui ne portent jamais; ces biches sont plus grosses et prennent beaucoup plus de venaison que les autres; aussi sont-elles les premières en chaleur : on prétend aussi qu'il se trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, et cela n'est pas absolument contre toute vraisemblance. Le faon ne porte ce nom que jusqu'à six mois environ; alors les bosses commencent à paroître, et il prend le nom de hère jusqu'à ce que ces bosses alongées en dagues lui fassent prendre le nom de daguet. Il ne quitte pas sa mère dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un assez prompt accroissement; il la suit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets et les jeunes cerfs se rassemblent et forment des troupes d'autant plus nombreuses que la saison est plus rigoureuse. Au printemps ils se divisent; les biches se recèlent pour mettre bas; et dans ce temps il n'y a guère que les daguets et les jeunes cerfs qui aillent ensemble. En général, les cerfs sont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie, et ce n'est que la crainte ou la nécessité qui les disperse ou les sépare.

Le Cerf est en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, car on voit des daguets, c'est-à-dire des cerfs

nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en automne, et l'on doit présumer que ces accouplemens sont prolifiques. Ce qui pourroit peut-être en faire douter, c'est qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroissement; que les cerfs croissent et grossissent jusqu'à l'âge de huit ans, et que leur tête va toujours en augmentant tous les ans jusqu'au même âge: mais il faut observer que le faon qui vient de naître se fortifie en peu de temps; que son accroissement est prompt dans la première année, et ne se ralentit pas dans la seconde; qu'il y a même déjà surabondance de nourriture, puisqu'il pousse des dagues; et c'est là le signe le plus certain de la puissance d'engendrer. Il est vrai que les animaux en général ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement; mais ceux qui ont un temps marqué pour le rut, ou pour le frai, semblent faire une exception à cette loi. Les poissons fraient et produisent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroissement; et dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le Cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, ont un rut bien marqué, engendrent aussi plutôt que les autres animaux.

Comme le Cerf est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente-cinq ou quarante ans. Ce que l'on a débité sur la longue vie des Cerfs n'est appuyé sur aucun fondement; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui régnoit dès le temps d'Aristote; et ce philosophe dit avec raison que cela ne lui paroit pas vraisemblable, attendu que le temps

de la gestation et celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très-longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui seule auroit dû suffire pour détruire ce préjugé, il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, et qui portoit un collier sur lequel étoit écrit, *Caesar hoc me donavit;* et l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, et faire donner ce collier par un empereur romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les empereurs ont dans tous les temps pris le nom de César.

La tête des Cerfs va tous les ans en augmentant en grosseur et en hauteur, depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième; elle se soutient toujours belle et à peu près la même pendant toute la vigueur de l'âge; mais lorsqu'ils deviennent vieux, leur tête décline aussi. Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête est la plus belle, et ce nombre n'est rien moins que constant; car il arrive souvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers; et que l'année suivante il en aura plus ou moins, selon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture et de repos: et de même que la grandeur de la tête ou du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend aussi de la différente qualité des nourritures; il est comme le bois des forêts, grand, tendre et assez léger dans les pays humides et fertiles; il est au contraire court, dur et pesant dans les pays secs et stériles.

Il en est de même encore de la grandeur et de la taille de ces animaux ; elle est fort différente, selon les lieux qu'ils habitent : les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains ont le corps beaucoup plus grand et les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides et pierreuses ; ceux-ci ont le corps bas, court et trapu ; ils ne peuvent courir aussi vîte, mais ils vont plus longtemps que les premiers ; ils sont plus méchans ; leur tête est ordinairement basse et noire, à peu près comme un arbre rabougri, dont l'écorce est rembrunie ; au lieu que la tête des cerfs de plaines est haute et d'une couleur claire et rougeâtre comme le bois et l'écorce des arbres qui croissent en bon terrein. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère les futaies, et se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens : leur venaison est plus fine et leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corse paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne ; il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires ; c'est pour ainsi dire un basset parmi les cerfs ; il a le pelage brun (1), le corps trapu et les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur et la taille des Cerfs en général dépendoit absolument de la quantité et de la qualité de la nourriture, c'est qu'en ayant fait élever un chez moi, et l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beau-

---

(1) *Pelage*, c'est la couleur du poil du Cerf, du daim, du chevreuil.

coup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois, qui cependant sont de la belle taille.

Le pelage le plus ordinaire pour le Cerf est le fauve; cependant il se trouve, même en assez grand nombre, des cerfs bruns, et d'autres qui sont roux; les cerfs blancs sont bien plus rares, et semblent être des cerfs devenus domestiques, mais très-anciennement; car Aristote et Pline parlent des cerfs blancs, et il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La couleur du bois, comme la couleur du poil, semble dépendre en particulier de l'âge et de la nature de l'animal, et en général de l'impression de l'air : les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre et moins teint que les vieux. Il est vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les Cerfs est à peu près également blanc; mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en solidité, et par leur texture plus ou moins serrée; il y en a qui sont fort spongieux, et où même il se trouve des cavités assez grandes. Cette différence dans la texture suffit pour qu'ils puissent se colorer différemment; et il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la séve des arbres pour produire cet effet, puisque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air, quoiqu'il soit d'une matière bien plus compacte et moins poreuse que celle du bois du Cerf.

Le Cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève la tête, dresse les oreilles, et alors il entend de fort loin : lorsqu'il sort dans un petit taillis ou dans quelqu'autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder

de tous côtés, et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple, et cependant il est curieux et rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court et regarde fixement et avec une espèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes; et s'ils n'ont ni arme, ni chiens, il continue à marcher d'un pas réglé, et passe son chemin fièrement et sans fuir : il paroît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir, le chalumeau ou le flageolet des bergers; et les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général, il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, et ne prend de la défiance et de la ruse, qu'à mesure et qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement; il choisit sa nourriture, et lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir; mais il paroît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le Cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur et de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le cou court et droit, le cerf l'a long et arqué; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, et cet effort se fait par une espèce de hoquet, dont le mouvement se marque au-dehors et dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse et plus tremblante, qu'il est plus âgé; la biche a la voix plus foible et plus courte; elle ne rait pas d'amour, mais de crainte : le Cerf rait d'une manière effroyable

dans le temps du rut ; il est alors si transporté, qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien ; on peut donc le surprendre aisément ; et comme il est surchargé de venaison, il ne tient pas longtemps devant les chiens ; mais il est dangereux aux abois ; il se jette sur eux avec une espèce de fureur. Il ne boit guère en hiver, et encore moins au printemps; l'herbe tendre et chargée de rosée lui suffit ; mais dans les chaleurs et les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines; et dans le temps du rut, il est si fort échauffé, qu'il cherche l'eau partout, non-seulement pour appaiser sa soif brûlante, mais pour se baigner et se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien, et plus légèrement alors que dans tout autre temps, à cause de la venaison, dont le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverser de très-grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs se jettent à la mer dans le temps du rut, et passent d'une île à une autre à des distances de plusieurs lieues : ils sautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent ; car lorsqu'ils sont poursuivis, ils franchissent aisément une haie, et même un palis d'une toise de hauteur. Leur nourriture est différente suivant les différentes saisons; en automne, après le rut, ils cherchent les boutons des arbustes verds, les fleurs de bruyères, les feuilles de ronces. En hiver, lorsqu'il neige, ils pèlent les arbres et se nourrissent d'écorces, de mousse ; et lorsqu'il fait un temps doux, ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps, ils cherchent les chatons des trembles, des marsaules, des coudriers ; les fleurs

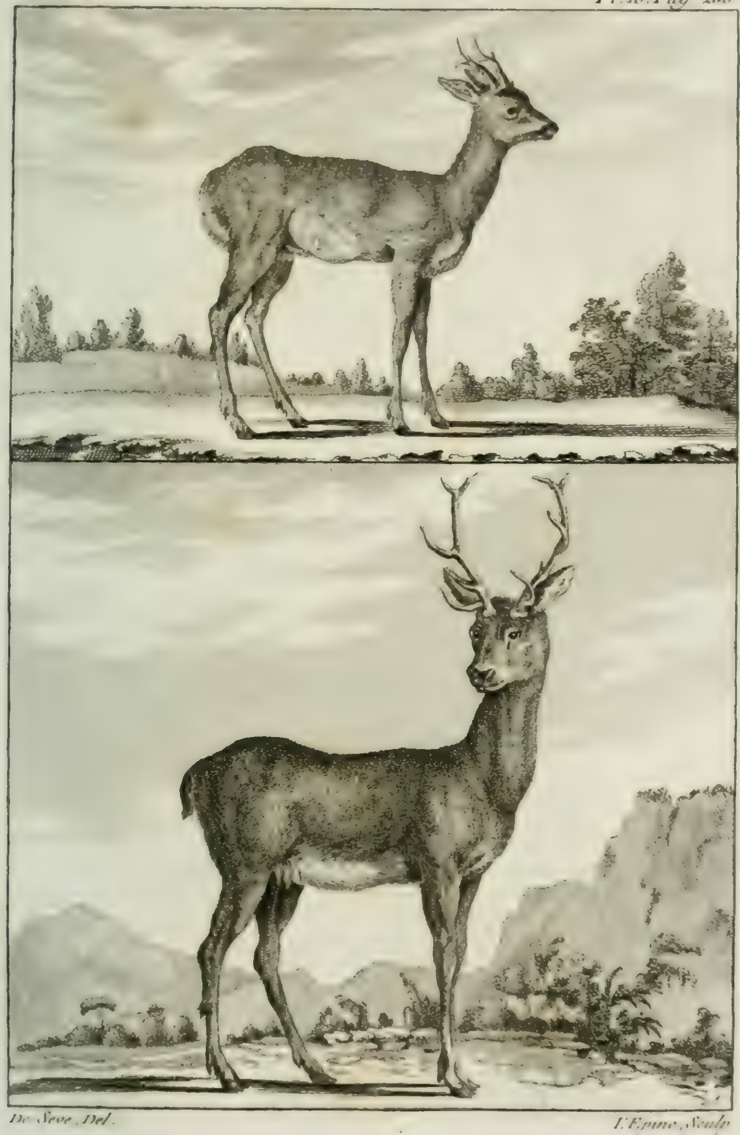
et les boutons du cornouiller. En été ils ont de quoi choisir ; mais ils préfèrent les seigles à tous les autres grains, et la bourgenne à tous les autres bois.

Les Cerfs sont assez généralement répandus ; il y en a partout en Europe, même en Norwège et dans tout le nord, à l'exception peut-être de la Laponie ; on en trouve aussi beaucoup en Asie, surtout en Tartarie et dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique, car ceux du Canada ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, qui en général est plus grand et plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités, plus de nourriture et de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands et de petits cerfs en Amérique comme en Europe; mais, quelque répandue que soit cette espèce, il semble cependant qu'elle soit bornée aux climats froids et tempérés (1).

La chair du faon est bonne à manger ; celle de la biche et du daguet n'est pas absolument mauvaise ; mais celle des cerfs a toujours un goût désagréable et fort. Ce que cet animal a de plus utile, c'est son bois

(1) Quelques gens ont pensé qu'on pourroit rendre domestiques les cerfs de nos bois, en les traitant comme les Lapons traitent les rennes avec soin et douceur. Nous pouvons citer à ce sujet un exemple qu'on pourroit suivre. Autrefois il n'y avoit point de cerfs à l'île de France ; ce sont les Portugais qui en ont peuplé cette île. Ils sont petits et ont le poil plus gris que ceux d'Europe, desquels néanmoins ils tirent leur origine. On est parvenu à les rendre domestiques, et quelques habitans en ont des troupeaux. *Note communiquée à Buffon.*

et sa peau ; on la prépare, et elle fait un cuir souple et très-durable : le bois s'emploie par les couteliers, les fourbisseurs, et l'on en tire par la chimie, des esprits alkali-volatils, dont la médecine fait un fréquent usage.



De Seve Del. l'Epine Sculp.





De Seve. Del. *F. Epine. Sculp.*

DU DAIM (1).

Aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du Daim l'est de celle du cerf; cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais et ne forment par conséquent aucune race intermédiaire : il est même rare de trouver des daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés; ils paroissent être d'une nature moins robuste et moins agreste que celle du cerf; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts : on les élève dans des parcs où ils sont pour ainsi dire à demi domestiques. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus, et l'on y fait grand cas de cette venaison : les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux; et lorsqu'ils ont une fois mangé du daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le cerf ou sur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris, et dans quelques provinces de France; il y en a en Espagne et en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui peut-être y ont été transportés d'Europe : il semble que ce soit un animal des climats tempérés, car il n'y en a point en Russie, et l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts de Suède et des autres pays du nord; et comme le Daim est un animal moins sauvage, plus délicat, et pour ainsi dire plus domestique que le cerf,

(1) Lat. *Dama*; it. *Daino*; all. *Dam-Hirsch*.

il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs et les daims blancs, on en connoit encore plusieurs autres; les daims d'Espagne, par exemple, qui sont presque aussi grands que des cerfs ; les daims de Virginie qui sont presque aussi grands que ceux d'Espagne, et qui sont remarquables par la grandeur du membre génital et la grosseur des testicules.

Le Daim commun a la queue plus longue que le cerf, et le pelage plus clair; la tête de tous les Daims mue comme celle des cerfs; mais elle tombe plus tard et ils sont à peu près le même temps à la refaire ; aussi leur rut arrive quinze jours ou trois semaines après celui du cerf : les Daims raient alors assez fréquemment, mais d'une voix basse et comme entrecoupée; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf, ni ne s'épuisent par le rut; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles; cependant ils se les disputent et se battent à outrance ; ils sont portés à demeurer ensemble; ils se mettent en troupes, et restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre; ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, et qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc; chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, et c'est le plus fort et le plus âgé ; les autres suivent et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner; ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se sou-

tiennent les uns les autres et ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours , jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles et les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terreins élevés et entrecoupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf, lorsqu'on les chasse , ils ne font que tourner , et cherchent seulement à se dérober des chiens par la ruse et par le change ; cependant lorsqu'ils sont pressés , échauffés et épuisés , ils se jettent à l'eau comme le cerf ; mais ils ne se hasardent pas à la traverser dans une aussi grande étendue ; ainsi , la chasse du Daim et celle du cerf, n'ont entre elles aucune différence essentielle. Les connoissances du Daim sont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf ; les mêmes ruses leur sont communes ; seulement elles sont plus répétées par le Daim : comme il est plus petit et plus léger, ses voies laissent sur la terre une impression moins forte et moins durable ; ce qui fait que les chiens gardent moins le change.

Le Daim s'apprivoise très-aisément , il mange de beaucoup de choses que le cerf refuse ; aussi conserve-t-il mieux sa venaison , car il ne paroît pas que le rut, suivi des hivers les plus rudes et les plus longs , le maigrisse et l'altère ; il est presque dans le même état pendant toute l'année : il broute de plus près que le cerf, et c'est ce qui fait que le bois coupé par la dent du Daim repousse beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf : les jeunes mangent plus vite et plus avidement que les vieux : ils ruminent ; ils cherchent les femelles dès la seconde année de leur

vie ; ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil, mais ils en changent comme le cerf : la daine porte huit mois et quelques jours comme la biche ; elle produit de même ordinairement un faon, quelquefois deux, et très-rarement trois ; ils sont en état d'engendrer et de produire depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze ou seize ; enfin ils ressemblent aux cerfs par presque toutes les habitudes naturelles, et la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'est dans la durée de la vie. Nous avons dit, d'après le témoignage des chasseurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, et l'on nous a assuré que les Daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils sont plus petits, il y a apparence que leur accroissement est encore plus prompt que celui du cerf ; car dans tous les animaux la durée de la vie est proportionnelle à celle de l'accroissement, et non pas au temps de la gestation, comme on pourroit le croire ; puisqu'ici le temps de la gestation est le même, et que dans d'autres espèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le temps de la gestation soit fort long, la vie n'en est pas moins courte; par conséquent on ne doit pas en mesurer la durée sur celle du temps de la gestation, mais uniquement sur le temps de l'accroissement, à compter depuis la naissance jusqu'au développement presque entier du corps de l'animal.

DU CHEVREUIL (1).

Le cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le Chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis : mais s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux sur-tout sont plus beaux, plus brillans, et paroissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvemens plus prestes, et il bondit sans effort avec autant de force que de légéreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré; il ne se roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur; il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct. Car quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses

(1) Lat. *Capreolus*; it. *Capriolo*; all. *Rehe*.

détours multipliés ; il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque ; dès qu'il sent au contraire que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore ; et lorsqu'il a confondu par ses mouvemens opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Il diffère du cerf et du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, et aussi par presque toutes les habitudes de nature : au lieu de marcher comme eux par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère et les petits vont ensemble, et on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers ; ils sont aussi constans dans leurs amours que le cerf l'est peu ; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle et l'autre femelle, ces jeunes animaux élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devroit jamais séparer ce qui s'aime ; et c'est attachement encore plutôt qu'amour ; car quoiqu'ils soient toujours ensemble, ils ne ressentent les ardeurs du rut qu'une seule fois par an, et ce temps ne dure que quinze jours ; c'est à la fin d'octobre qu'il commence, et il finit avant le 15 de novembre. Ils ne sont point alors chargés, comme le cerf, d'une venaison surabondante ; ils n'ont point d'odeur forte,

point

point de fureur, rien en un mot qui les altère, et qui change leur état; seulement ils ne souffrent pas que leurs faons restent avec eux pendant ce temps; le père les chasse, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, et à former eux-mêmes une nouvelle famille; cependant, après que le rut est fini, les faons reviennent auprès de leur mère, et ils y demeurent encore quelque temps; après quoi ils la quittent pour toujours, et vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

La chevrette porte cinq mois et demi; elle met bas vers la fin d'avril ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, et cette différence seule suffiroit pour prouver que ces animaux sont d'une espèce assez éloignée pour ne pouvoir jamais se rapprocher, ni se mêler, ni produire ensemble une race intermédiaire. Par ce rapport, aussi bien que par la figure et par la taille, ils se rapprochent de l'espèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'espèce du cerf; car la chèvre porte à peu près le même temps, et le Chevreuil peut être regardé comme une chèvre sauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois au lieu de cornes. La chevrette se sépare du chevreuil lorsqu'elle veut mettre bas; elle se recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui est son plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris assez de force pour la suivre : lorsqu'elle est menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré; elle fait face, se laisse chasser pour eux; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les

chiens, les loups ne les lui enlèvent souvent : c'est-là leur temps le plus critique, et celui de la grande destruction de cette espèce qui n'est déjà pas trop commune : j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite souvent une campagne (1) dans un pays dont les chevreuils ont une grande réputation; il n'y a point d'année qu'on ne m'apporte au printemps plusieurs faons, les uns vivans pris par les hommes, d'autres tués par les chiens; en sorte que sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai que dans le cours de tout le reste de l'année; et ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction et de renouvellement, ils sont toujours, à très-peu près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter, parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, et que chaque famille habite séparément; en sorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire, trois, quatre ou cinq; car la chevrette qui produit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, et quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire deux familles; et j'ai observé que dans chaque canton cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigou-

---

(1) Montbard.

reux et les neiges abondantes et de longue durée; souvent alors la famille entière est détruite; mais dès l'année suivante il en revient une autre, et les cantons qu'ils aiment de préférence sont toujours à peu près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, et il est vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que quoique communs en Ecosse, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu en Italie; qu'ils sont bien plus rares en Suède qu'ils ne l'étoient autrefois; mais cela pourroit venir ou de la diminution des forêts ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit presque tous périr en Bourgogne; en sorte qu'il s'est passé plusieurs années avant que l'espèce se soit rétablie : d'ailleurs ils ne se plaisent pas également dans tous les pays, puisque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-dessus des montagnes; ils ne se tiennent pas dans la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaste étendue; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui sont environnés de terres labourables, les taillis clairs et en mauvais terrein, où croissent abondamment la bourgène et la ronce.

Les faons restent avec leurs père et mère huit ou neuf mois en tout, et lorsqu'ils se sont séparés, c'est-à-dire, vers la fin de la première année de leur âge, leur première tête commence à paroître sous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf; mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'est que le cerf ne met

bas sa tête qu'au printemps, et ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne, et la refait pendant l'hiver. Plusieurs causes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture; il se charge d'une abondante venaison; ensuite il s'épuise par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour se rétablir et pour reprendre ses forces; loin donc qu'il y ait alors aucune surabondance, il y a disette et défaut de substance, et par conséquent sa tête ne peut pousser qu'au printemps, lorsqu'il a repris assez de nourriture pour qu'il y en ait de superflue. Le Chevreuil au contraire qui ne s'épuise pas tant, n'a pas besoin d'autant de réparation; et comme il n'est jamais chargé de venaison, qu'il est toujours presque le même, que le rut ne change rien à son état, il a dans tous les temps la même surabondance; en sorte qu'en hiver même, et peu de temps après le rut, il met bas sa tête, et la refait. Ainsi, dans tous ces animaux, le superflu de la nourriture organique, avant de se déterminer vers les réservoirs séminaux, et de former la liqueur séminale, se porte vers la tête, et se manifeste à l'extérieur par la production du bois, de la même manière que dans l'homme le poil et la barbe annoncent la puberté.

Lorsque le Chevreuil a refait sa tête, il touche au bois, comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue; et c'est ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pousser. Tant que sa tête est molle, elle est extrêmement sensible : j'ai été témoin d'un coup de fusil, dont la balle

coupa net l'un des côtés du refait de la tête, qui commençoit à pousser; le chevreuil fut si fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur qui en étoit près, se jeta dessus et le saisit par le pied; mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le sentiment et les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans les bois, quoique ce fût un homme très-vigoureux; enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vîmes qu'il n'avoit eu d'autre blessure que le refait coupé par la balle. L'on sait d'ailleurs que les mouches sont une des plus grandes incommodités du cerf, lorsqu'il refait sa tête; il se recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui sont insupportables lorsqu'elles s'attachent à sa tète naissante; ainsi il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant, et tout le système nerveux du corps de l'animal. Le Chevreuil qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait sa tète en hiver, ne se recèle pas; mais il marche avec précaution, et porte la tête basse pour ne pas toucher aux branches.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois et demi, et que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf, la durée de sa vie est plus courte, et je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans. J'en ai élevé plusieurs, mais je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans; ils sont très-délicats sur le choix de la nourriture; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace; et c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse,

aux inconvéniens de la vie domestique : il leur faut une femelle et un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise : on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage; ils s'épouvantent aisément, et ils se précipitent contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier; les mâles surtout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion; et alors ils s'élancent et donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, et ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les Chevreuils ne raient pas si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf; les jeunes ont une petite voix, courte et plaintive, *mi....mi*, par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture : ce son est aisé à imiter, et la mère trompée par l'appeau, arrive jusque sous le fusil du chasseur.

En hiver, les Chevreuils se tiennent dans les taillis les plus fourrés, et ils vivent de ronces, de genêt, de bruyère, de chatons de coudrier et de marsaule. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, et broutent les boutons et les feuilles naissantes de presque tous les arbres : cette nourriture chaude fermente dans leur estomac, et les enivre de manière qu'il est alors très-aisé de les surprendre; ils ne savent où ils vont; ils sortent même assez souvent hors du bois, et quelquefois ils approchent du bétail et des endroits habités. En été, ils restent dans les taillis élevés et n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans

les grandes sécheresses ; car pour peu que la rosée soit abondante, ou que les feuilles soient mouillées de la pluie, ils se passent de boire.

La chair de ces animaux est, comme l'on sait, excellente à manger ; cependant il y a beaucoup de choix à faire : la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, et dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons et de mauvais ; les bruns ont la chair plus fine que les roux. Tous les chevreuils mâles qui ont passé deux ans, et que nous appelons vieux brocards, sont durs et d'assez mauvais goût : les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre ; celle des faons, lorsqu'ils sont trop jeunes, est mollasse, mais elle est parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois ; ceux des pays de plaines et de vallées ne sont pas bons ; ceux des terreins humides sont encore plus mauvais ; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût : enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays secs et élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'espace, de nourriture, et même de solitude, qu'il leur en faut ; car ceux qui sont inquiétés sont maigres, et ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus ont la chair insipide et flétrie.

Cette espèce qui est moins nombreuse que celle du cerf, et qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Dans toute l'Amérique septentrionale, on trouve des chevreuils semblables à ceux d'Europe ; ils sont seulement plus grands, et d'autant plus que le climat devient plus tempéré.

DU LIÈVRE (1).

Les espèces d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, et de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette et souffre plutôt qu'elle ne l'ordonne la trop nombreuse multiplication; mais l'espèce du Lièvre et celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre et de l'utilité. Les Lièvres sont universellement et très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre : les lapins, quoiqu'originaires de climats particuliers, multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter, qu'il n'est plus possible de les détruire, et qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité, quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce, sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte et prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup, et viennent par milliers désoler les campagnes et ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la Nature, on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, et qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes qu'avec elle. L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, et qui se rabattant sur les plaines

(1) Lat. *Lepus*; it. *Lepre*; all. *Hase*.

fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un instant les travaux, les espérances de tout un peuple, et n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, et changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines, se répandent jusque dans les provinces du midi, et après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète, finissent par infecter la terre et l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout-à-coup du désert des myriades de fourmis, lesquelles, comme un torrent dont la source seroit intarissable, arrivent en colonnes pressées, se succèdent, se renouvellent sans cesse, s'emparent de tous les lieux habités, en chassent les animaux et les hommes, et ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi sauvage, étoit, comme les animaux, sujet à toutes les lois, et même aux excès de la Nature, n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'espèce humaine, des Normands, des Alains, des Huns, des Gots, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, sans domicile et sans nom, sortir tout-à-coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer sans autre force que le nombre, ravager les cités, renverser les empires, et après avoir détruit les nations et dévasté la terre, finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux et plus barbares qu'eux?

Ces grands événemens, ces époques si marquées dans l'histoire du genre humain, ne sont cependant que de légères vicissitudes dans le cours ordinaire de la nature vivante; il est en général toujours constant, toujours le même; son mouvement, toujours réglé, roule sur deux pivots inébranlables, l'un la fécondité sans bornes donnée à toutes les espèces, l'autre les obstacles sans nombre qui réduisent le produit de cette fécondité à une mesure déterminée, et ne laissent en tout temps qu'à peu près la même quantité d'individus dans chaque espèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable qui paroissent tout-à-coup, disparoissent de même, et que le fonds de ces espèces n'en est point augmenté, celui de l'espèce humaine demeure aussi toujours le même; les variations en sont seulement un peu plus lentes, parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux, il est nécessaire que les alternatives d'augmentation et de diminution se préparent de plus loin et ne s'achèvent qu'en plus de temps; et ce temps même n'est qu'un instant dans la durée, un moment dans la suite des siècles, qui nous frappe plus que les autres, parce qu'il a été accompagné d'horreur et de destruction; car, à prendre la terre entière et l'espèce humaine en général, la quantité des hommes doit, comme celle des animaux, être en tout temps à très-peu près la même, puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques; équilibre auquel tout est parvenu depuis longtemps, et que les efforts des hommes, non plus que toutes les circonstances morales, ne peuvent rompre, ces circonstances dépendant elles-mêmes de ces causes phy-

siques dont elles ne sont que des effets particuliers. Quelque soin que l'homme puisse prendre de son espèce, il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu que pour la détruire ou la diminuer dans un autre.

Lorsqu'une portion de la terre est surchargée d'hommes, ils se dispersent, ils se répandent, ils se détruisent, et il s'établit en même temps des lois et des usages qui souvent ne préviennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats excessivement féconds, comme à la Chine, en Égypte, en Guinée, on relègue, on mutile, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui existent s'arrogent aisément des droits sur ceux qui n'existent pas; comme êtres nécessaires, ils anéantissent les êtres contingens; ils suppriment pour leur aisance, pour leur commodité, les générations futures. Il se fait sur les hommes, sans qu'on s'en aperçoive, ce qui se fait sur les animaux; on les soigne, on les multiplie, on les néglige, on les détruit selon le besoin, les avantages, l'incommodité, les désagrémens qui en résultent; et comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des causes physiques, qui, depuis que la terre a pris sa consistance, sont dans un état fixe et dans un équilibre permanent, il paroît que pour l'homme, comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'espèce ne peut qu'être constant. Au reste, cet état fixe et ce nombre constant ne sont pas des quantités absolues; toutes les causes physiques et morales, tous les effets qui en résultent, sont compris et balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais assez grandes pour que l'équilibre se rompe.

Comme tout est en mouvement dans l'univers, et que toutes les forces répandues dans la matière agissent les unes contre les autres et se contrebalancent, tout se fait par des espèces d'oscillations, dont les points milieux sont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la Nature, et dont les points extrêmes en sont les périodes les plus éloignées. En effet, tant dans les animaux que dans les végétaux, l'excès de la multiplication est ordinairement suivi de la stérilité; l'abondance et la disette se présentent tour à tour et souvent se suivent de si près, que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers, les chênes, les hêtres et la plupart des autres arbres fruitiers et forestiers, ne portent abondamment que de deux années l'une; les chenilles, les hannetons, les mulots et plusieurs autres animaux, qui dans de certaines années se multiplient à l'excès, ne paroissent qu'en petit nombre l'année suivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la terre, que deviendroient les animaux utiles, et l'homme lui-même, si dans ces années excessives chacun de ces insectes se reproduisoit pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre? Mais non, les causes de destruction, d'anéantissement et de stérilité suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication; et indépendamment de la contagion, suite nécessaire des trop grands amas de toute matière vivante dans un même lieu, il y a dans chaque espèce des causes particulières de mort et de destruction, que nous indiquerons dans la suite, et qui seules suffisent

pour compenser les excès des générations précédentes.

Au reste, je le répète encore, ceci ne doit pas être pris dans un sens absolu, ni même strict, surtout pour les espèces qui ne sont pas abandonnées en entier à la Nature seule : celles dont l'homme prend soin, à commencer par la sienne, sont plus abondantes qu'elles ne le seroient sans ces soins; mais comme ces soins ont eux-mêmes des limites, l'augmentation qui en résulte est aussi limitée et fixée depuis longtemps par des bornes immuables; et quoique dans les pays policés, l'espèce de l'homme et celles de tous les animaux utiles soient plus nombreuses que dans les autres climats, elles ne le sont jamais à l'excès, parce que la même puissance qui les fait naître, les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Les Lièvres multiplient beaucoup; ils sont en état d'engendrer en tout temps, et dès la première année de leur vie; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours. Elles produisent trois ou quatre petits, et dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle; elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines, et par la conformation particulière de leurs parties génitales, il y a souvent superfétation; car le vagin et le corps de la matrice sont continus, et il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux; mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin et qui se dilate dans l'accouchement; ainsi ces deux cornes sont deux matrices distinctes, séparées et qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre; en sorte que les femelles dans cette espèce peuvent concevoir et accoucher en diffé-

rens temps par chacune de ces matrices ; et par conséquent les superfétations doivent être aussi fréquentes dans ces animaux, qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur et pleines en tout temps ; et ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes, c'est une autre singularité dans leur conformation ; elles ont le gland du clitoris proéminent et presque aussi gros que le gland de la verge du mâle ; et comme la vulve n'est presque pas apparente, et que d'ailleurs les mâles n'ont au-dehors ni bourses ni testicules dans leur jeunesse, il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire que dans les Lièvres, il y avoit beaucoup d'hermaphrodites ; que les mâles produisoient quelquefois des petits comme les femelles ; qu'il y en avoit qui étoient tour à tour mâles et femelles et qui en faisoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, souvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, et que d'ailleurs elles leur ressemblent si fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très-près, on prend la femelle pour le mâle, ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naissant ; la mère les allaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en séparent et trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés ; cependant ils vivent solitairement et se forment chacun un gîte à une petite distance, comme de soixante ou quatre-vingts pas ; ainsi lorsqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on est presque sûr

d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paissent pendant la nuit plutôt que pendant le jour; ils se nourrissent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, et préfèrent les plantes dont la séve est laiteuse; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, et il n'y a guère que l'aune et le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorsqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue et des légumes; mais la chair de ces lièvres nourris est toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou se reposent au gîte pendant le jour, et ne vivent pour ainsi dire que la nuit; c'est pendant la nuit qu'ils se promènent, qu'ils mangent et qu'ils s'accouplent: on les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter et courir les uns après les autres; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, suffit pour les troubler; ils fuient, et fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont assuré que les Lièvres ruminent; cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puisqu'ils n'ont qu'un estomac, et que la conformation des estomacs et des autres intestins est toute différente dans les animaux ruminans; le cœcum de ces animaux est petit; celui du Lièvre est extrêmement ample, et si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum, on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes seules, comme le cheval et l'âne, qui ont aussi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un estomac, et qui par conséquent ne peuvent ruminer.

Les Lièvres dorment beaucoup, et dorment les yeux ouverts ; ils n'ont pas de cils aux paupières, et ils paroissent avoir les yeux mauvais ; ils ont, comme par dédommagement, l'ouïe très-fine, et l'oreille d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité ; ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide, qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant : aussi lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner la montagne : leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très-prestes et très-pressés ; ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts et garnis de poils, même par dessous ; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les Lièvres ne vivent que sept ou huit ans au plus, et la durée de la vie est, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'entier développement du corps ; ils prennent presque tout leur accroissement en un an, et vivent environ sept fois un an ; on prétend seulement que les mâles vivent plus longtemps que les femelles ; mais je doute que cette observation soit fondée. Ils passent leur vie dans la solitude et dans le silence, et l'on n'entend leur voix que quand on les saisit avec force, qu'on les tourmente et qu'on les blesse : ce n'est point un cri aigre, mais une

une voix assez forte, dont le son est presque semblable à celui de la voix humaine. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs habitudes et leurs mœurs paroissent l'indiquer; ils sont doux et susceptibles d'une espèce d'éducation; on les apprivoise aisément; ils deviennent même caressans, mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques; car ceux mêmes qui ont été pris tout petits et élevés dans la maison, dès qu'ils en trouvent l'occasion, se mettent en liberté et s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'asseient volontiers sur leurs pattes de derrière, et qu'ils se servent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dressés à battre du tambour et à gesticuler en cadence.

En général, le Lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis; il se forme un gîte; il choisit en hiver les lieux exposés au midi, et en été il se loge au nord; il se cache pour n'être pas vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. « J'ai vu, dit du Fouilloux, un lièvre si malicieux, que depuis qu'il oyoit la trompe il se levoit du gîte, et eût-il été à un quart de lieue de là, il s'en alloit nager en un étang, se relaissant au milieu d'icelui sur des joncs sans être aucunement chassé des chiens. J'ai vu courir un lièvre bien deux heures devant les chiens, qui, après avoir couru, venoit pousser un autre et se mettoit en son gîte. J'en ai vu d'autres qui nageoient deux ou trois étangs, dont le moindre avoit quatre-vingts pas de large. J'en ai vu d'autres qui, après avoir été bien courus l'espace de deux heures, entroient par-dessous

la porte d'un tect à brebis et se relaissoient parmi le bétail. J'en ai vu, quand les chiens les couroient, qui s'alloient mettre parmi un troupeau de brebis qui passoit par les champs, ne les voulant abandonner ne laisser. J'en ai vu d'autres qui, quand ils oyoient les chiens courans, se cachoient en terre. J'en ai vu d'autres qui alloient par un côté de haie et retournoient par l'autre, en sorte qu'il n'y avoit que l'épaisseur de la haie entre les chiens et le lièvre. J'en ai vu d'autres qui, quand ils avoient couru une demi-heure, s'en alloient monter sur une vieille muraille de six pieds de haut, et s'alloient relaisser en un pertuis de chauffant couvert de lierre. J'en ai vu d'autres qui nageoient une rivière qui pouvoit avoir huit pas de large, et la passoient et repassoient en longueur de deux cents pas, plus de vingt fois devant moi. » Mais ce sont-là sans doute les plus grands efforts de leur instinct; car leurs ruses ordinaires sont moins fines et moins recherchées; ils se contentent, lorsqu'ils sont lancés et poursuivis, de courir rapidement, et ensuite de tourner et retourner sur leurs pas; ils ne dirigent pas leur course contre le vent, mais du côté opposé; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles et tournent davantage. En général tous les lièvres qui sont nés dans le lieu même où on les chasse ne s'en écartent guère; ils reviennent au gîte, et si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours et détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un lièvre va droit et s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger, et qu'il n'étoit en ce lieu qu'en passant. Il vient

en effet, sur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui est aux mois de janvier, de février et de mars, des lièvres mâles, qui manquant de femelles en leur pays, font plusieurs lieues pour en trouver et s'arrêtent auprès d'elles; mais dès qu'ils sont lancés par les chiens, ils regagnent leur pays natal et ne reviennent pas. Les femelles ne sortent jamais, elles sont plus grosses que les mâles, et cependant elles ont moins de force et d'agilité, et plus de timidité; car elles n'attendent pas au gîte les chiens de si près que les mâles, et elles multiplient davantage leurs ruses et leurs détours : elles sont aussi plus délicates et plus susceptibles des impressions de l'air; elles craignent l'eau et la rosée, au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs qu'on appelle lièvres ladres, qui cherchent les eaux, et se font chasser dans les étangs, les marais et autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût, et en général tous les lièvres qui habitent les plaines basses ou les vallées ont la chair insipide et blanchâtre; au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagne, où le serpolet et les autres herbes fines abondent, les levrauts, et même les vieux lièvres, sont excellens au goût. On remarque seulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux qui en habitent les lisières, ou qui se tiennent dans les champs et dans les vignes, et que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe sur ces animaux comme sur tous les autres : les lièvres de montagnes sont plus

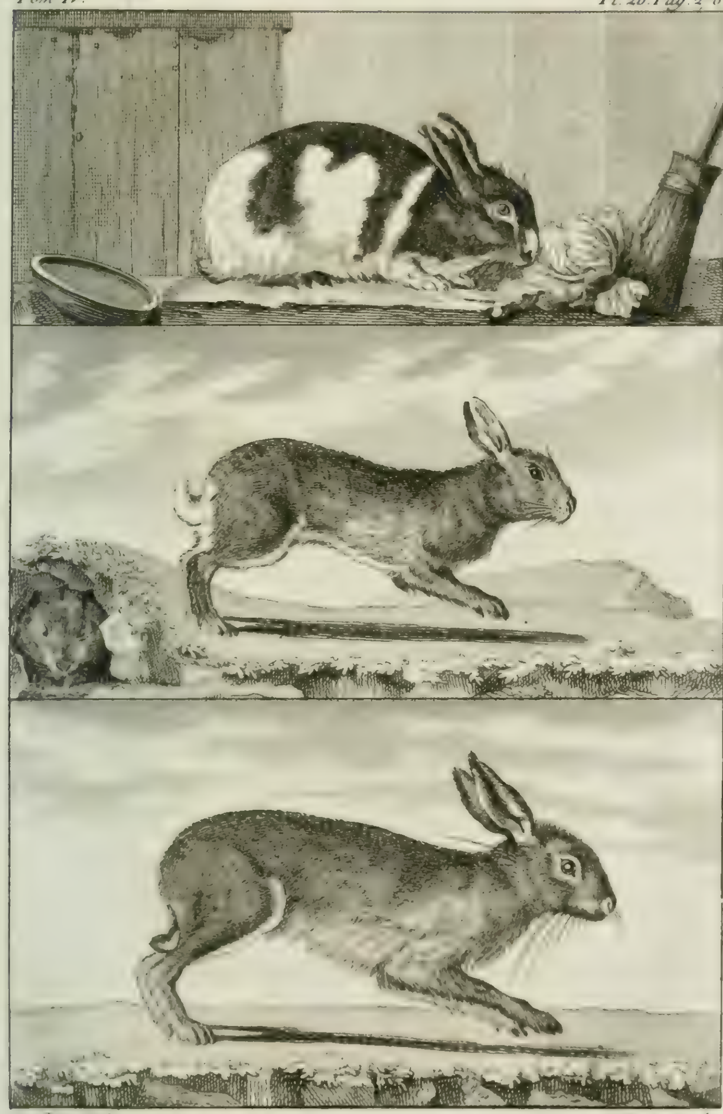
grands et plus gros que les lièvres de plaine; ils sont aussi de couleur différente; ceux de montagnes sont plus bruns sur le corps, et ont plus de blanc sous le cou que ceux de plaine, qui sont presque rouges. Dans les hautes montagnes et dans les pays du nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, et reprennent en été leur couleur ordinaire; il n'y en a que quelques-uns, et ce sont peut-être les plus vieux qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. Les lièvres des pays chauds, d'Italie, d'Espagne, de Barbarie, sont plus petits que ceux de France et des autres pays plus septentrionaux : selon Aristote, ils étoient aussi plus petits en Egypte qu'en Grèce. Ils sont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède, en Danemarck, en Pologne, en Moscovie; beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne; beaucoup en Barbarie, en Egypte, dans les îles de l'Archipel, surtout à Délos, aujourd'hui Idilis, qui fut appelée par les anciens Grecs, *Lagia*, à cause du grand nombre de lièvres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a aussi beaucoup en Laponie, où ils sont blancs pendant dix mois de l'année, et ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur sont à peu près égaux; cependant on remarque qu'il y a moins de lièvres en Orient qu'en Europe, et peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada, et jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson et le détroit de Magellan; mais ces lièvres de l'Amérique septentrionale, sont peut-être

d'une espèce différente de celle de nos lièvres, car les voyageurs disent que non-seulement ils sont beaucoup plus gros, mais que leur chair est blanche et d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres ; ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais et qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, comme au Sénégal et dans quelques autres pays situés sous la zône torride en Afrique et en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande et dans les terres de l'isthme de Panama, on trouve aussi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lièvres, mais qui sont plutôt des espèces de lapins ; car le lapin est originaire des pays chauds, et ne se trouve pas dans les climats septentrionaux, au lieu que le lièvre est d'autant plus fort et plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal, si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux : il est vrai que la loi de Mahomet, et plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'usage de la chair du Lièvre comme de celle du cochon ; mais les Grecs et les Romains en faisoient autant de cas que nous : *Inter Quadrupedes gloria prima Lepus*, dit Martial. En effet, sa chair est excellente ; son sang même est très-bon à manger, et est le plus doux de tous les sangs ; la graisse n'a aucune part à la délicatesse de la chair, car le Lièvre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté ; et cependant il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison.

La chasse du Lièvre est l'amusement, et souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne :

comme elle se fait sans appareil et sans dépense, et qu'elle est même utile, elle convient à tout le monde; on va le matin et le soir au coin du bois attendre le Lièvre à sa rentrée ou à sa sortie; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, et que le Lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin; sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette espèce d'observation: j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le Lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, et si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes; et lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin: quoiqu'il coure plus vîte que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne et retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les lévriers qui le chassent à la vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent et le tuent. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, et en hiver dans les buissons ou dans les bois, et l'on peut en tout temps, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans: on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie; les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre: il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard, et il est bien rare qu'ils le laissent jouir du peu de jours que la Nature lui a comptés.



De Seve, Del. *L'Epine, Sculp.*

DU LAPIN (1).

Le lièvre et le Lapin, quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées : cependant comme les chasseurs disent que les lièvres mâles, dans le temps du rut, courent les lapines et les couvrent, j'ai cherché à savoir ce qui pourroit résulter de cette union, et pour cela j'ai fait élever des lapins avec des hases, et des lièvres avec des lapines; mais ces essais n'ont rien produit et m'ont seulement appris que ces animaux, dont la forme est si semblable, sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des espèces de mulets. Un levraut et une jeune lapine à peu près du même âge, n'ont pas vécu trois mois ensemble; dès qu'ils furent un peu forts, ils devinrent ennemis, et la guerre continuelle qu'ils se faisoient finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés que j'avois mis chacun avec une lapine, l'un eut le même sort, et l'autre, qui étoit très-ardent et très-fort, qui ne cessoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir, la fit mourir à force de blessures ou de caresses trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges que je fis de même appareiller avec des hases, les firent mourir en plus ou moins de temps; ni les uns ni les autres n'ont produit : je crois cependant pouvoir assurer qu'ils se sont quelquefois réellement accouplés; au moins y a-

(1) Lat. *Cuniculus*; it. *Coniglio*; all. *Kaninichen*.

t-il eu souvent certitude que malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait; il y avoit plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplemens, que des amours du lapin et de la poule dont on nous a fait l'histoire (1), et dont, suivant l'auteur, le fruit devoit être des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes; tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent qui, faute de femelle, se servoit de la poule de la maison comme il se seroit servi de tout autre meuble, et qu'il est hors de toute vraisemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées, puisque de l'union du lièvre et du lapin, dont les espèces sont tout-à-fait voisines, il ne résulte rien.

La fécondité du Lapin est encore plus grande que celle du lièvre; et sans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une seule paire qui fut mise dans une île, il s'en trouva six mille au bout d'un an, il est sûr que ces animaux multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes et même les arbrisseaux et les arbres; et si l'on n'avoit pas contre eux le secours des furets et des chiens, ils feroient déserter les habitans des campagnes. Non-seulement le Lapin s'accouple plus souvent et produit plus fréquemment et en plus grand nombre que le lièvre, mais il a aussi plus de ressources pour échapper à ses enne-

(1) Voyez l'art d'élever des poulets.

mis; il se soustrait aisément aux yeux de l'homme : les trous qu'il se creuse dans la terre où il se retire pendant le jour et où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard et de l'oiseau de proie; il y habite avec sa famille en pleine sécurité; il y élève et y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois, et il ne les fait sortir de leur retraite pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire les lièvres périssent en plus grand nombre, et souffrent plus que dans tout le reste de la vie.

Cela seul suffit aussi pour prouver que le Lapin est supérieur au lièvre par la sagacité; tous deux sont conformés de même, et pourroient également se creuser des retraites; tous deux sont également timides à l'excès; mais l'un plus imbécille se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre et de s'y pratiquer un asyle; et il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids, et cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins et les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins et ceux qu'ils produisoient, restoient, comme les lièvres, à la surface de la terre, et que ce

n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, et au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté.

Ces lapins clapiers ou domestiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir et le gris (1) sont cependant les seuls qui entrent ici dans le jeu de la Nature : les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, et beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris, et parmi les lapins domestiques, c'est encore la couleur dominante; car dans toutes les portées il se trouve toujours des lapins gris, et même en plus grand nombre, quoique le père et la mère soient tous deux blancs, ou tous deux noirs, ou l'un noir et l'autre blanc; il est rare qu'ils en fassent plus de deux ou trois qui leur ressemblent; au lieu que les lapins gris, quoique domestiques, ne produisent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur, et que ce n'est que très-rarement et comme par hasard qu'ils en produisent de blancs, de noirs et de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer et produire à l'âge de cinq ou six mois; on assure qu'ils sont constans dans leurs amours, et que communément ils s'attachent à une seule femelle et ne la quittent pas; elle est presque toujours en chaleur, ou du moins en état de rece-

(1) J'appelle gris ce mélange de couleurs fauves, noires, et cendrées, qui fait la couleur ordinaire des Lapins et des lièvres.

voir le mâle : elle porte trente ou trente-un jours, et produit quatre, cinq ou six, et quelquefois sept et huit petits : elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, et peut par conséquent mettre bas en deux temps; cependant il paroît que les superfétations sont moins fréquentes dans cette espèce que dans celle du lièvre; peut-être par cette même raison que les femelles changent moins souvent, qu'il leur arrive moins d'aventures, et qu'il y a moins d'accouplement hors de saison.

Quelques jours avant de mettre bas, elles se creusent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zig-zag, au fond duquel elles pratiquent une excavation, après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas; elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, et reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps, elles mangent beaucoup et fort vîte; elles soignent ainsi et allaitent leurs petits pendant plus de six semaines. Jusqu'alors le père ne les connoît point; il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère; souvent même, quand elle en sort, et qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine; mais lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou, et à manger du séneçon et d'autres herbes que la mère leur présente, le père semble les reconnoître; il les prend entre ses pattes; il leur lustre le poil; il leur lèche les yeux, et tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins :

dans ce même temps, la mère lui fait beaucoup de caresses, et souvent devient pleine peu de jours après (1).

Ces animaux vivent huit ou neuf ans : comme ils passent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils sont en repos et tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lièvres ; leur chair est aussi fort différente par la couleur et par le goût ; celle des jeunes lapereaux est très-délicate ; mais celle des vieux lapins est toujours sèche et dure. Ils sont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds : les Grecs les connoissoient ; et il paroît que les seuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement, étoient

---

(1) Un de mes voisins, qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des Lapins, m'a communiqué ces remarques. « J'ai commencé, dit-il, par avoir un mâle et une femelle seulement ; le mâle étoit tout blanc et la femelle toute grise ; et dans leur postérité, qui fut très-nombreuse, il y en eut beaucoup plus de gris que d'autres ; un assez bon nombre de blancs et de mêlés, et quelques-uns de noirs. Quand la femelle est en chaleur, le mâle ne la quitte presque point ; son tempérament est si chaud, que je l'ai vu se lier avec elle cinq ou six fois en moins d'une heure. La femelle, dans le temps de l'accouplement, se couche sur le ventre à plate terre, les quatre pattes alongées ; elle fait de petits cris qui annoncent plutôt le plaisir que la douleur : leur façon de s'accoupler ressemble assez à celle des chats, à la différence pourtant que le mâle ne mord que très-peu sa femelle sur le chignon. La paternité chez ces animaux est très-respectée ; j'en juge ainsi par la grande déférence que tous mes lapins ont eue pour leur premier père, qu'il m'étoit aisé de reconnoître à cause de sa blancheur, et qui est le seul mâle que j'aie conservé de cette couleur : la famille avoit beau s'aug-

la Grèce et l'Espagne ; de-là on les a transportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils se sont naturalisés ; mais dans les pays plus froids, comme en Suède et dans le reste du nord, on ne peut les élever que dans les maisons ; ils périssent lorsqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment au contraire, le chaud excessif, car on en trouve dans les contrées méridionales de l'Asie et de l'Afrique ; on en trouve aussi dans nos îles de l'Amérique, qui y ont été transportés de l'Europe et qui y ont très-bien réussi.

---

menter, ceux qui devenoient pères à leur tour, lui étoient toujours subordonnés ; dès qu'ils se battoient, soit pour des femelles, soit parce qu'ils se disputoient la nourriture, le grand-père, qui entendoit du bruit, accouroit de toute sa force ; dès qu'on l'apercevoit, tout rentroit dans l'ordre ; et s'il en attrapoit quelques-uns aux prises, il les séparoit et en faisoit sur le champ un exemple de punition. Une autre preuve de sa domination sur toute sa postérité, c'est que les ayant accoutumés à rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je donnois ce signal, et quelque éloignés qu'ils fussent, je voyois le grand-père se mettre à leur tête, et quoiqu'arrivé le premier, les laisser tous défiler devant lui et ne rentrer que le dernier. Je les nourrissois avec du son de froment, du foin et beaucoup de genièvre ; il leur en falloit plus d'une voiture par semaine ; ils en mangeoient toutes les baies, les feuilles et l'écorce, et ne laissoient que le gros bois : cette nourriture leur donnoit du fumet, et leur chair étoit aussi bonne que celle des lapins sauvages. »

DU COCHON D'INDE.

Ce petit animal, originaire des climats chauds du Brésil et de la Guinée, ne laisse pas de vivre et de produire dans les climats tempérés, et même dans les pays froids, en le soignant et le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons. On élève des cochons d'Inde en France; et quoiqu'ils multiplient prodigieusement, ils n'y sont pas en grand nombre, parce que les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presqu'aucune valeur, et leur chair, quoique mangeable, n'est pas assez bonne pour être recherchée; elle seroit meilleure, si on les élevoit dans des espèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'espace et des herbes à choisir. Ceux qu'on garde dans les maisons ont à peu près le même mauvais goût que les lapins clapiers, et ceux qui ont passé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins désagréable.

Ces animaux sont d'un tempérament si précoce et si chaud, qu'ils se recherchent et s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance; ils ne prennent cependant leur accroissement entier qu'en huit ou neuf mois, mais il est vrai que c'est en grosseur apparente et en graisse qu'ils augmentent le plus, et que le développement des parties solides est fait avant l'âge de cinq ou six mois. Les femelles ne portent que trois semaines, et nous en avons vu mettre bas à deux mois d'âge. Ces premières portées ne sont pas si nombreuses que les suivantes; elles sont de quatre ou cinq; la seconde portée est de cinq ou six, et les autres de sept

ou huit, et même de dix ou onze. La mère n'allaite ses petits que pendant douze ou quinze jours ; elle les chasse dès qu'elle reprend le mâle ; c'est au plus tard trois semaines après qu'elle a mis bas ; et s'ils s'obstinent à demeurer auprès d'elle, leur père les maltraite et les tue. Ainsi ces animaux produisent au moins tous les deux mois ; et ceux qui viennent de naître produisant de même, l'on est étonné de leur prompte et prodigieuse multiplication. Avec une seule couple, on pourroit en avoir un millier dans un an ; mais ils se détruisent aussi vîte qu'ils pullulent : le froid et l'humidité les font mourir ; ils se laissent manger par les chats sans se défendre ; les mères même ne s'irritent pas contre eux : n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les sauver. Les mâles se soucient encore moins des petits, et se laissent manger eux-mêmes sans résistance ; ils n'ont de sentiment bien distinct que celui de l'amour ; ils sont alors susceptibles de colère; ils se battent cruellement ; ils se tuent même quelquefois entr'eux lorsqu'il s'agit de se satisfaire et d'avoir la femelle. Ils passent leur vie à dormir, jouir et manger ; leur sommeil est court, mais fréquent ; ils mangent à toute heure du jour et de la nuit, et cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent : ils ne boivent jamais, et cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes, et sur-tout de persil ; ils le préfèrent même au son, à la farine, au pain ; ils aiment aussi beaucoup les pommes et les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à peu près comme les lapins, peu à la fois, mais très-souvent. Ils ont un grognement

semblable à celui d'un petit cochon de lait; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, et un cri fort aigu lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats, frileux, et l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver; il faut les tenir dans un endroit sain, sec et chaud. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se rassemblent et se serrent les uns contre les autres; et il arrive souvent que, saisis par le froid, ils meurent tous ensemble. Ils sont naturellement doux et privés; ils ne font aucun mal, mais ils sont également incapables de bien. Ils ne s'attachent point : doux par tempérament, dociles par foiblesse, presqu'insensibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits seulement pour figurer une espèce.

DE L'ÉCUREUIL (1).

L'Écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs mériteroit d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland sont sa nourriture ordinaire; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre; le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable, et qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération; il est pour ainsi dire moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légéreté, il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations;

(1) Lat. *Sciurus*; it. *Schirivolo*; all. *Eychorn*.

il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvemens si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hètre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les Ecureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres; ils semblent craindre l'ardeur du soleil; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour et manger; ce domicile est propre, chaud et impénétrable à la pluie; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mèlent, qu'ils



De Seve. Del.　　L'Epine. Sculp.

entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage, pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri et fait que la pluie s'écoule par les côtés et ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps et mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin. Ils muent au sortir de l'hiver; le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres; ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

L'écureuil blanc de Sibérie ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun. Ces animaux sont si abondans en Sibérie, qu'on en vend les peaux par milliers. Les Sibériens les prennent avec des espèces de trapes faites à peu près comme des quatre en chiffres, dans lesquels on met pour appât un morceau de poisson fumé, et on tend ces trapes sur les arbres. Il y a au reste beaucoup d'espèces voisines de celle de l'Écureuil, et peu de variétés dans l'espèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés; tous les autres sont roux. Les petits gris qui sont d'une espèce différente, demeurent toujours gris.

DU LOIR (1).

Nous connoissons trois espèces de Loirs qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver; le Loir, le lérot et le muscardin : le Loir est le plus gros des trois; le muscardin est le plus petit. Plusieurs auteurs ont confondu l'une de ces espèces avec les deux autres, quoiqu'elles soient toutes trois très-distinctes et par conséquent très-aisées à reconnoître. Le Loir est à peu près de la grandeur de l'écureuil; il a comme lui la queue couverte de longs poils. Le lérot n'est pas si gros que le rat; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité. Le muscardin n'est pas plus gros que la souris; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le Loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité.

C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver. Leur état n'est point celui d'un sommeil naturel; c'est une torpeur, un engourdissement des membres et des sens, et cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air. Lorsque la chaleur de l'air est au thermomètre de dix degrés au-dessus de la congélation, celle de ces animaux n'est aussi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de plusieurs lérots vivans; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu près égale à la température de l'air; quelquefois

(1) Lat. *Glis*; it. *Ghiro*; all. *Seebens-chlafer*.

même le thermomètre plongé, et pour ainsi dire appliqué sur le cœur, a baissé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on sait que la chaleur de l'homme et de la plupart des animaux qui ont de la chair et du sang, excède en tout temps trente degrés; il n'est donc pas étonnant que ces animaux qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air; et cela arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au-dessus de la congélation. C'est-là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux; cause que l'on ignoroit, et qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver; car nous l'avons reconnue dans les Loirs, dans les hérissons, dans les chauve-souris; et quoique nous n'ayons pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte, je suis persuadé qu'elle a le sang froid comme les autres, puisqu'elle est comme eux sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, et cesse avec le froid; quelques degrés de chaleur au-dessus de dix ou onze suffisent pour ranimer ces animaux, et si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent point du tout; ils vont et viennent; ils mangent et dorment seulement de temps en temps comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent et se mettent en boule pour offrir moins de surface à l'air et se conserver un peu de chaleur: c'est

ainsi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs exposés au midi; ils y gisent en boule, et sans aucun mouvement, sur de la mousse et des feuilles: on les prend, on les tient, on les roule sans qu'ils remuent, sans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire sortir de leur engourdissement qu'une chaleur douce et graduée; ils meurent lorsqu'on les met tout-à-coup près du feu; il faut pour les dégourdir les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés et qu'ils paroissent privés de tout usage des sens, ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très-vive; une blessure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction et un petit cri sourd qu'ils répètent même plusieurs fois: la sensibilité intérieure subsiste donc aussi bien que l'action du cœur et des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, et n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire; la circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux, la respiration est foible et lente, les sécrétions sont très-peu abondantes, les déjections nulles; la transpiration est presque nulle aussi, puisqu'ils passent plusieurs mois sans manger; ce qui ne pourroit être, si dans ce temps de diète ils perdoient de leur substance autant à proportion que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puisque dans les hivers trop longs ils meurent dans leurs trous: peut-être aussi n'est-ce pas la durée, mais la rigueur du froid qui les fait

périr; car lorsqu'on les expose à une forte gelée, ils meurent en peu de temps. Ce qui me feroit croire que ce n'est pas la trop grande déperdition de substance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'est qu'en automne ils sont excessivement gras, et qu'ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printemps : cette abondance de graisse est une nourriture intérieure qui suffit pour les entretenir et pour suppléer à ce qu'ils perdent par la transpiration.

Au reste, comme le froid est la seule cause de leur engourdissement, et qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air est au-dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, et même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze degrés, et pendant ce temps doux les Loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, et qu'ils y ont transportées. Aristote a dit, et tous les Naturalistes ont dit après Aristote, que les Loirs passent tout l'hiver sans manger, et que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les alimens ne nourrissent les autres animaux. Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible. Le Loir engourdi pendant quatre ou cinq mois ne pourroit s'engraisser que de l'air qu'il respire : accordons si l'on veut (et c'est beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air se tourne en nourriture, en résultera-

t-il une augmentation si considérable? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition continuelle qui se fait par la transpiration? Ce qui a pu faire tomber Aristote dans cette erreur, c'est qu'en Grèce, où les hivers sont tempérés, les Loirs ne dorment pas continuellement, et que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont gras en tout temps, et plus gras en automne qu'en été : leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde. Les Loirs faisoient partie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs, et Apicius celle d'en faire des ragoûts : cet usage n'a point été suivi, soit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux parce qu'ils ressemblent aux rats, soit qu'en effet leur chair ne soit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des paysans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reste, il n'y a que le Loir qui soit mangeable; le lérot a la chair mauvaise et d'une odeur désagréable.

Le Loir ressemble assez à l'écureuil par les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts; il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, moins légèrement à la vérité que l'écureuil qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, et qui est aussi maigre que le Loir est gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens; de la faîne, des noisettes, de la châtaigne, d'autres fruits sauvages, font leur nourriture ordinaire. Le Loir mange aussi de



De Seve Del. L'Epine Direx.

petits oiseaux qu'il prend dans les nids; il ne fait point de bauge au-dessus des arbres comme l'écureuil, mais il se fait un lit de mousse dans le tronc de ceux qui sont creux ; il se gîte aussi dans les fentes des rochers élevés, et toujours dans des lieux secs : il craint l'humidité, boit peu et descend rarement à terre ; il diffère encore de l'écureuil en ce que celui-ci s'apprivoise, et que l'autre demeure toujours sauvage. Les Loirs s'accouplent sur la fin du printemps ; ils font leurs petits en été ; les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq : ils croissent vîte, et l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. En Italie, où l'on est encore dans l'usage de les manger, on fait des fosses dans les bois, que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, et où l'on jette de la faîne : on choisit un lieu sec à l'abri d'un rocher exposé au midi ; les Loirs s'y rendent en nombre, et on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne ; c'est le temps où ils sont les meilleurs à manger. Ces petits animaux sont courageux, et défendent leur vie jusqu'à la dernière extrémité : ils ont les dents de devant très-longues et très-fortes, aussi mordent-ils violemment ; ils ne craignent ni la belette, ni les petits oiseaux de proie : ils échappent au renard qui ne peut les suivre au-dessus des arbres ; leurs plus grands ennemis sont les chats sauvages et les martes.

Cette espèce ne se trouve point dans les climats très-froids, ni dans les climats très-chauds ; du moins les voyageurs n'en parlent pas ; il leur faut un climat tempéré et un pays couvert de bois. Il y en a en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne et en Suisse.

DU LÉROT.

Le loir demeure dans les forêts, et semble fuir nos habitations; le Lérot au contraire habite nos jardins et se trouve quelquefois dans nos maisons; l'espèce en est aussi plus répandue, et il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles; ils courent sur les arbres en espalier, choisissent les meilleurs fruits et les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir; ils semblent aimer les pêches de préférence; ils grimpent aussi sur les poiriers, les abricotiers, les pruniers; et si les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix et même des graines légumineuses; ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre, surtout dans les jardins soignés, car dans les anciens vergers on les trouve souvent dans de vieux arbres creux; ils se font un lit d'herbes, de mousse et de feuilles. Le froid les engourdit et la chaleur les ranime; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix et de noisettes.

Ils s'accouplent au printemps, produisent en été, et font cinq ou six petits. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe; mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède ni dans les pays septentrionaux. Leur chair n'est pas bonne a manger.

DU MUSCARDIN.

Le Muscardin a les yeux brillans, la queue touffue et le poil d'une couleur distinguée ; il est plus blond que roux ; il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, et se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espèce n'en est pas à beaucoup près aussi nombreuse que celle du lérot : on trouve le Muscardin presque toujours seul dans son trou, et nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns ; cependant il paroît qu'il est assez commun en Italie, que même il se trouve dans les climats du nord. Il ne devient pas si gras que le loir, et quoiqu'il n'ait point de mauvaise odeur, il n'est pas bon à manger.

Le Muscardin s'engourdit par le froid, et se met en boule comme le loir et le lérot ; il se ranime comme eux dans les temps doux, et fait aussi provision de noisettes et d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres comme l'écureuil ; mais il le place ordinairement plus bas entre les branches d'un noisetier ou dans un buisson. Le nid est fait d'herbes entrelacées ; il a environ six pouces de diamètre, et n'est ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont assuré qu'ils avoient trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies ; qu'ils sont environnés de feuilles et de mousse, et que dans chaque nid, il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils sont grands, et cherchent à se gîter dans le creux ou sous le tronc des vieux arbres ; et c'est-là qu'ils reposent, qu'ils font leurs provisions et qu'ils s'engourdissent.

DE LA MARMOTTE (1).

De tous les auteurs modernes qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, Gesner est celui qui pour le détail a le plus avancé la science. Il joignoit à une grande érudition un sens droit et des vues saines. Aldrovande n'est guère que son commentateur, et les Naturalistes de moindre nom ne sont que ses copistes. Nous n'hésiterons point à emprunter de lui des faits au sujet des Marmottes, animaux de son pays (2), qu'il connoissoit mieux que nous, quoique nous en ayons nourri comme lui quelques-unes à la maison. Ce que nous avons observé se trouvant d'accord avec ce qu'il en dit, nous ne doutons pas que ce qu'il a observé de plus ne soit également vrai.

La Marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, et presqu'autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître; elle est, comme le chat, antipathique avec le chien : lorsqu'elle commence à être familière dans la maison, et qu'elle se croit appuyée par son maître, elle attaque et mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait aussi grande qu'un lièvre, elle est bien plus trapue, et joint beaucoup de force à beaucoup de

(1) Lat. *Mus alpinus ;* it. *Murmont, Marmota.*

(2) Gesner étoit suisse, et c'est un des hommes qui font le plus d'honneur à la nation.

souplesse : elle a les quatre dents du devant des mâchoires assez longues et assez fortes pour blesser cruellement ; cependant elle n'attaque que les chiens, et ne fait mal à personne à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend pas garde elle ronge les meubles, les étoffes, et perce même le bois lorsqu'elle est renfermée. Comme elle a les cuisses très-courtes, et les doigts des pieds faits à peu près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, et marche comme lui aisément sur ses pieds de derrière ; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant, et mange debout comme l'écureuil ; elle court assez vîte en montant, mais assez lentement en plaine ; elle grimpe sur les arbres ; elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines, et c'est des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des hannetons, des sauterelles, mais elles sont plus avides de lait et de beurre que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait, et elles le boivent en grande quantité en marmotant, c'est-à-dire, en faisant comme le chat une espèce de murmure de contentement. Au reste, le lait est la seule liqueur qui leur plaise ; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, et refusent le vin.

La Marmotte tient un peu de l'ours et un peu du rat pour la forme du corps. Elle a le nez, les lèvres et la forme de la tête comme le lièvre, le poil et les

ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos est d'un roux-brun, plus ou moins foncé ; ce poil est assez rude, mais celui du ventre est roussâtre, doux et touffu. Elle a la voix et le murmure d'un petit chien lorsqu'elle joue ou quand on la caresse ; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu, qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté, et se met à l'écart, comme le chat, pour faire ses besoins ; mais elle a, comme le rat, sur-tout en été, une odeur forte qui la rend très-désagréable ; en automne, elle est très-grasse. La Marmotte seroit assez bonne à manger, si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très-forts.

Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige et des glaces, qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre qu'elle se recèle dans sa retraite pour n'en sortir qu'au commencement d'avril : cette retraite est faite avec précaution, et meublée avec art ; elle est d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, et très-profonde ; au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe : leurs pieds et leurs ongles paroissent être faits pour fouiller la terre, et elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité ; elles jettent au dehors, derrière elles, les déblais de leur excavation : ce n'est

pas un trou, un boyau droit ou tortueux, c'est une espèce de galerie faite en forme d'Y grec, dont les deux branches ont chacune une ouverture, et aboutissent toutes deux à un cul-de-sac qui est le lieu du séjour. Comme le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-sac qui soit de niveau; la branche inférieure de l'y grec est en pente au-dessous du cul-de-sac, et c'est dans cette partie, la plus basse du domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aisément au dehors; la branche supérieure de l'y grec est aussi un peu en pente, et plus élevée que tout le reste; c'est par-là qu'elles entrent et qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de mousse et de foin, elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes fines, que d'autres les ramassent, et que tour-à-tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison; c'est qu'habitant sous la terre, et s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble et qu'elles travaillent en commun a leur habitation,

elles y passent les trois quarts de leur vie; elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère; l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amusent à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; et lorsque celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, elle avertit les autres par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même que la dernière.

Elles ne font pas de provisions pour l'hiver; il semble qu'elles devinent qu'elles seroient inutiles; mais lorsqu'elles sentent les premières approches de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, et elles le font avec tant de soin et de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont alors très-grasses; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt livres; elles le sont encore trois mois après, mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles sont maigres sur la fin de l'hiver. Lorsqu'on découvre leur retraite, on les trouve resserrées en boule et fourrées dans le foin; on les emporte toutes engourdies; on peut même les tuer sans qu'elles paroissent le sentir; on choisit les plus grasses pour les manger, et les plus jeunes pour les apprivoiser. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs, et celles qu'on nourrit à la maison, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdissent pas, et sont même aussi vives que dans les autres temps. Nous ne répéterons pas, au sujet de l'engourdissement de la Marmotte, ce que nous avons dit

dit à l'article du loir; le refroidissement du sang en est la seule cause, et l'on avoit observé avant nous, que, dans cet état de torpeur, la circulation étoit très-lente aussi bien que toutes les sécrétions, et que leur sang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit sans aucune sérosité. Au reste, il n'est pas sûr qu'elles soient toujours et constamment engourdies pendant sept ou huit mois, comme presque tous les auteurs le prétendent. Leurs terriers sont profonds, elles y demeurent en nombre; il doit donc s'y conserver de la chaleur dans les premiers temps, et elles y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amassée. L'auteur d'un traité sur les animaux de Suisse, dit que les chasseurs laissent les Marmottes trois semaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur repos; qu'ils ont soin de ne point creuser lorsqu'il fait un temps doux, ou qu'il souffle un vent chaud; que sans ces précautions les Marmottes se réveillent, et creusent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on les trouve tellement assoupies, qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles sont comme les loirs, et que si elles sont engourdies plus longtemps, c'est qu'elles habitent un climat où l'hiver est plus long.

Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne sont que de trois ou quatre petits; leur accroissement est prompt, et la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans; aussi l'espèce n'en est ni nombreuse ni bien répandue. Les Grecs ne la connoissoient pas, ou du moins ils n'en ont fait aucune men-

tion. Chez les Latins, Pline est le premier qui l'ait indiquée sous le nom de *Mus alpinus*, rat des Alpes; et en effet, quoiqu'il y ait dans les Alpes plusieurs autres espèces de rats, aucune n'est plus remarquable que la Marmotte, aucune n'habite comme elle les sommets des plus hautes montagnes; elle paroît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes, où elle semble choisir l'exposition du midi et du levant de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées et dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne.

DE LA TAUPE (1).

La Taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire un grand usage du sens de la vue; en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixième sens, un appareil remarquable de réservoirs et de vaisseaux, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, le membre génital excessivement long; tout cela secrétement caché à l'intérieur, et par conséquent plus actif et plus chaud. La Taupe à cet égard est de tous les animaux le plus avantageusement doué, le mieux pourvu d'organes, et par conséquent de sensations qui y sont relatives : elle a de plus le toucher délicat; son poil est doux comme la soie; elle a l'ouïe très-fine, et de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, et presque semblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif et réciproque du mâle et de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos et de la solitude, l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asyle, un domicile, la facilité de l'étendre et d'y trouver sans en sortir une abondante subsistance. Voilà sa nature, ses mœurs et ses talens, sans doute préférables à des qualités plus brillantes et plus incompatibles avec le bonheur, que l'obscurité la plus profonde.

(1) Lat. *Talpa*; it. *Talpa*; all. *Mulwerf.*

Elle ferme l'entrée de sa retraite, n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorsque l'eau la remplit, ou lorsque le pied du jardinier en affaise le dôme : elle se pratique une voûte en rond dans les prairies, et assez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviser et à soulever une terre meuble et cultivée qu'un gazon ferme et tissu de racines ; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terreins durs, trop compactes ou trop pierreux ; il lui faut une terre douce, fournie de racines esculentes, et sur-tout bien peuplée d'insectes et de vers, dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les Taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain, elles ont peu d'ennemis, et échappent aisément aux animaux carnassiers ; leur plus grand fléau est le débordement des rivières : on les voit dans les inondations fuir en nombre à la nage, et faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées ; mais la plupart périssent aussi bien que leurs petits qui restent dans les trous : sans cela, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver ; elles ne portent pas longtemps, car on trouve déjà beaucoup de petits au mois de mai ; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, et il est assez aisé de distinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles sous lesquelles elles mettent bas : ces mottes sont faites avec beaucoup d'art, et sont ordinairement plus grosses et plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produisent plus d'une fois par

an, mais je ne puis pas l'assurer ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août : peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits, mériteroit une description particulière. Il est fait avec une intelligence singulière ; elles commencent par pousser, par élever la terre et former une voûte assez élevée ; elles laissent des cloisons, des espèces de piliers de distance en distance ; elles pressent et battent la terre, la mêlent avec des racines et des herbes, et la rendent si dure et si solide, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité ; elles élèvent ensuite un tertre par-dessous, au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits ; dans cette situation, ils se trouvent au-dessus du niveau du terrein, et par conséquent à l'abri des inondations ordinaires, et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sur lequel ils reposent. Ce tertre est percé tout au tour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés, comme autant de routes souterraines, par où la mère taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits ; ces sentiers souterrains sont fermés et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, aussi bien que sous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. On voit bien par cette disposition, qu'elle ne sort jamais qu'à

une distance considérable de son domicile, et que la manière la plus simple et la plus sûre de la prendre avec ses petits, est de faire autour une tranchée qui l'environne en entier et qui coupe toutes les communications; mais comme la Taupe fuit au moindre bruit, et qu'elle tâche d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant ensemble avec la bêche, enlèvent la motte toute entière ou fassent une tranchée presque dans un moment, et qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

Quelques auteurs ont dit mal à propos que la Taupe et le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau, comme nous le dirons, sort de son trou en hiver comme en été, pour chercher sa subsistance; et il est aisé de s'en assurer par les traces qu'il laisse sur la neige. La Taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, et que les gens de la campagne disent, comme par proverbe : les taupes poussent, le dégel n'est pas loin. Elles cherchent à la vérité les endroits les plus chauds : les jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches, aux mois de décembre, de janvier et de février.

La Taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés; il n'y en a point dans les déserts arides ni dans les climats froids, où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année.

NOS SAUVAGES

CARNASSIERS.

Jusqu'ici nous n'avons guère parlé que des animaux utiles; les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre, et quoiqu'en tout, ce qui nuit paroisse plus abondant que ce qui sert, cependant tout est bien, parce que dans l'univers physique, le mal concourt au bien, et que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, et que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservoit à ses excès; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la Nature si elle n'étoit inépuisable, si par une fécondité aussi grande que notre déprédation, elle ne savoit se réparer elle-même et se renouveler. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie, que la reproduction naisse de la destruction; quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme et des animaux carnas-

siers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée: et s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps des naissances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne font que la plus petite partie des substances vivantes; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paroissent être le premier fonds de la Nature; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, toute aussi nombreuse et souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondans; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine; au lieu que dans les insectes, et sur-tout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes et les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes; il y en a même quelques espèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres espèces et la leur : tous servent de pâture aux oiseaux, et les oiseaux domestiques et sauvages nourrissent l'homme ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la mort violente est un usage presqu'aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle; ce sont deux moyens de destruction et de renouvellement, dont l'un sert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la Nature, et dont l'autre maintient l'ordre de ses productions, et peut seul limiter le nombre dans les espèces. Tous deux sont des effets dépendans des causes générales; chaque individu qui naît tombe de lui-même au bout d'un temps; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres, c'est qu'il étoit surabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance! que de fleurs moissonnées au printemps! que de races éteintes au moment de leur naissance! que de germes anéantis avant leur développement! L'homme et les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés ou d'individus prêts à l'être; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute espèce font leur nourriture ordinaire; cela seul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on considère un instant quelques-unes de ces espèces inférieures qui servent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple. Ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, et après avoir nourri tous les monstres des mers du nord, ils fournissent encore à la subsistance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuse parmi ces animaux! et s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels seroient les effets de cette immense multiplication? Eux seuls couvriroient la surface entière de la mer; mais bientôt se nuisant par le nombre, ils se corromproient, ils se détruiroient eux-mêmes faute de nourriture suffisante;

leur fécondité diminueroit; la contagion et la disette feroient ce que fait la consommation; le nombre de ces animaux ne seroit guère augmenté et le nombre de ceux qui s'en nourrissent seroit diminué; et comme l'on peut dire la même chose de toutes les autres espèces, il est donc nécessaire que les unes vivent sur les autres; et dès-lors la mort violente des animaux est un usage légitime, innocent, puisqu'il est fondé dans la Nature, et qu'ils ne naissent qu'à cette condition.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac et les intestins courts, sont forcés, comme l'homme, à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport et de cette vérité, en comparant, au moyen des descriptions, le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers et dans ceux qui ne vivent que d'herbes; on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation, et qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes soient, par nécessité physique, réduits à cette seule nourriture, comme les animaux carnassiers sont, par cette même nécessité, forcés à se nourrir de chair; nous disons seulement que ceux qui ont plusieurs estomacs ou des boyaux très-amples, peuvent se passer de cet aliment substantiel et nécessaire aux autres; mais nous ne disons pas qu'ils ne pussent en user, et que si la Nature leur eût donné des armes non-seulement pour se défendre, mais pour attaquer et pour saisir, ils n'en

eussent fait usage et ne se fussent bientôt accoutumés à la chair et au sang, puisque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux mangent avidement le lait, les œufs, qui sont des nourritures animales, et que sans être aidés de l'habitude, ils ne refusent pas la viande hachée et assaisonnée de sel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair et pour les autres nourritures solides est l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération, selon la conformation particulière de chaque animal, puisqu'à prendre la Nature entière, ce même appétit se trouve non-seulement dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes, mais aussi dans les oiseaux, dans les poissons, dans les insectes et dans les vers, auxquels en particulier il semble que toute chair ait été ultérieurement destinée.

La nutrition, dans tous les animaux, se fait par les molécules organiques qui, séparées du marc de la nourriture au moyen de la digestion, se mêlent avec le sang et s'assimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet, qui paroît être le principal but de la Nature et qui est proportionnel à la qualité des alimens, ils en produisent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'est-à-dire de leur masse et de leur volume. L'estomac et les boyaux sont des membranes souples, qui forment au dedans du corps une capacité très-considérable; si ces membranes, pour se soutenir dans leur état de tension et pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoisinent, ont besoin d'être toujours

remplies en partie. Si faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité se trouve entièrement vide, les membranes n'étant plus soutenues au dedans, s'affaissent, se rapprochent, se collent l'une contre l'autre, et c'est ce qui produit l'affaissement et la foiblesse, qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin. Les alimens, avant de servir à la nutrition du corps, lui servent donc de lest; leur présence, leur volume, est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agissent et réagissent toutes les unes contre les autres. Lorsqu'on meurt par la faim, c'est donc moins parce que le corps n'est pas nourri, que parce qu'il n'est plus lesté; aussi les animaux, surtout les plus gourmands, les plus voraces, lorsqu'ils sont pressés par le besoin, ou seulement avertis par la défaillance qu'occasionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, et avalent de la terre et des pierres; nous avons trouvé de la glaise dans l'estomac d'un loup; j'ai vu des cochons en manger; la plupart des oiseaux avalent des cailloux. Et ce n'est point par goût, mais par nécessité; et parce que le plus pressant n'est pas de rafraîchir le sang par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.

DU LOUP (1).

Le Loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément, et quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vîtesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant longtemps, et souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et poltron, mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met

(1) Lat. *Lupus*; it. *Lupo*; all. *Wolff*.

tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout; il attaque les femmes et les enfans, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le Loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, et ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée. Si la forme est semblable, ce qui en résulte est bien contraire : le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup; il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître : un mâtin qui connoît ses forces, se hérisse, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, et combattre à outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le Loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie; le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire,

et ne trouve pas que le corps d'un ennemi mort sente bon ; il l'abandonne pour servir de pâture aux corbeaux et même aux autres loups ; car ils s'entre-dévorent, et lorsqu'un loup est grièvement blessé, les autres le suivent au sang et s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même sauvage, n'est pas d'un naturel farouche ; il s'apprivoise aisément, s'attache et demeure fidèle à son maître. Le loup pris jeune se prive, mais ne s'attache point ; la Nature est plus forte que l'éducation ; il reprend avec l'âge son caractère féroce, et retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage. Les chiens, même les plus grossiers cherchent la compagnie des autres animaux ; ils sont naturellement portés à les suivre et à les accompagner, et c'est par instinct seul et non par éducation qu'ils savent conduire et garder les troupeaux. Le Loup est au contraire l'ennemi de toute société ; il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle et la femelle; ils ne se cherchent qu'une fois par an, et ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur : plusieurs mâles suivent la même femelle ; et cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier ; car ils se

la disputent cruellement : ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, et il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit longtemps, lasse tous ses aspirans, et se dérobe pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, et commence par les plus vieilles louves, celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps ; ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir ; ils ont des vieilles à la fin de décembre, et finissent par les jeunes au mois de février et au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois, et l'on trouve des louvetaux nouveau-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves, qui portent trois mois, et les chiennes qui ne portent guère plus de soixante jours, prouve que le loup et le chien, déjà si différens par le naturel, le sont aussi par le tempérament et par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament différent. Le Loup vit plus longtemps que le chien ; les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois : de plus, on reconnoît aisément que même à l'extérieur le loup diffère du chien par des caractères essentiels et constans : l'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi ; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les

les yeux étincelans, brillans pendant la nuit; il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte et plus précipitée, le corps beaucoup plus fort et bien moins souple, les membres plus fermes, les mâchoires et les dents plus grosses, le poil plus rude et plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux la verge osseuse et environnée d'un bourlet qui se gonfle et les empêche de se séparer. Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applanissent un espace assez considérable en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse, et préparent un lit commode pour leurs petits; elles en font ordinairement cinq ou six, quelquefois sept, huit et même neuf, et jamais moins de trois; ils naissent les yeux fermés comme les chiens; la mère les allaite pendant quelques semaines et leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes; les louvetaux commencent par jouer avec elles et finissent par les étrangler; la louve ensuite les déplume, les écorche, les déchire, et en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent alors leur mère qui les mène boire dans quel-

que tronc d'arbre ou à quelque mare voisine; elle les ramène au gîte, ou les oblige à se receler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces, et même avec fureur: quoique dans les autres temps elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle, lorsqu'elle a des petits, elle devient intrépide, semble ne rien craindre pour elle, et s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours; c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à six mois, et lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes et des talens pour la rapine.

Les mâles et les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces, sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plutôt qu'au second hiver de leur vie, ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge, et qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver, c'est-à-dire à plus de deux ans et demi. Les chasseurs assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles; cela confirme cette observation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les espèces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur fe-

melle, l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de mettre bas; qu'alors elle se dérobe, cache soigneusement ses petits, de peur que leur père ne les dévore en naissant; mais que lorsqu'ils sont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, et que si la mère vient à manquer, il la remplace et en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les Loups blanchissent dans la vieillesse, ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, et toujours d'un sommeil léger; ils boivent fréquemment, et dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares et aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le Loup a beaucoup de force, sur-tout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, et court en même-temps plus vîte que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, et toujours avec d'autant plus

d'acharnement qu'on lui résiste moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage : lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie, et cependant lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien; il est plus dur, moins sensible, plus robuste; il marche, court, rôde des jours entiers et des nuits; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux et courageux; le Loup, quoique féroce, est timide. Lorsqu'il tombe dans un piége, il est si fort et si longtemps épouvanté, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste: on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le Loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, et surtout l'odorat; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue, il sent aussi de loin les animaux vivans; il les chasse même assez longtemps en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent : il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte, et cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, et peut-être s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en

nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes et emporter des enfans. L'on a appelé ces mauvais loups, loups garoux, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des Loups. Les princes ont des équipages pour cette chasse qui n'est point désagréable, qui est utile, et même nécessaire. Les chasseurs distinguent les Loups en jeunes loups, vieux loups, et grands vieux loups; ils les connoissent par les pieds, c'est-à-dire par les voies, les traces qu'ils laissent sur la terre: plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long et plus étroit; elle a aussi le talon plus petit et les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du Loup; il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le Loup et se rabattent froidement. Quand le Loup est détourné, on amène les lévriers qui doivent le chasser; on les partage en deux ou trois laisses; on n'en garde qu'une pour le lancer, et on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite; un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le Loup est prêt à passer, et ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre et à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux der-

nières extrémités, et le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, et répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer et l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, et qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des lévriers qui le saisissent, le harcèlent et leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes et de mâtins; on tend des piéges, on présente des appâts; on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, surtout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur île; cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Écosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire. Il semble que, pour dédommagement, ces animaux aient trouvé de nouveaux pays à occuper. Pontoppidan prétend qu'il n'en existoit point en Norwège, et que c'est vers l'année 1718 qu'ils s'y sont établis : il dit que ce fut à l'occasion de la dernière guerre entre les Suédois et les Danois qu'ils passèrent les montagnes à la suite des provisions qui suivoient les armées.

La couleur et le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, et varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France et en Allemagne,

outre les loups ordinaires, quelques loups à poils plus épais et tirant sur le jaune. Ces loups plus sauvages et moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, et ne vivent que de chasse et non pas de rapine. L'espèce commune est très-généralement répandue; on l'a trouvée en Asie, en Afrique et en Amérique comme en Europe. Dans les pays du nord, il y en a de tout blancs et de tout noirs; ces derniers sont plus grands et plus forts que les autres. Nous en avons vu un venu du Canada; il étoit noir sur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites et plus éloignées l'une de l'autre; les yeux un peu plus petits et qui paroissoient aussi un peu plus éloignés que dans le loup commun; ces différences ne sont que des variétés trop peu considérables pour séparer cet animal de l'espèce du Loup. La différence la plus sensible est celle de la grandeur; mais les animaux qui sont communs aux deux continens, c'est-à-dire, ceux du nord de l'Europe et ceux de l'Amérique septentrionale diffèrent tous par la grandeur. Ce loup noir du Canada, plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît seulement confirmer ce fait général; d'ailleurs comme il avoit été pris tout petit, et ensuite élevé à la chaîne, la contrainte seule a peut-être suffi pour l'empêcher de prendre tout son accroissement. Nos loups ordinaires sont aussi plus petits et moins communs en Canada qu'en Europe, et les sauvages en estiment fort la peau. Les loups noirs y sont en plus grand nombre. Celui que nous avons vu nous a paru ressembler au Loup, non-seulement par la figure, mais

par le caractère ; n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge, et n'ayant, comme le Loup, qu'une férocité sans courage, qui le rendoit lâche au combat, quoiqu'il y fût exercé.

Les loups du Sénégal ressemblent à ceux de France, cependant ils sont un peu plus gros, et beaucoup plus cruels ; ceux d'Égypte sont plus petits que ceux de Grèce. En Orient, et sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple ; on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achette jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps et de contrainte ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. J'en ai fait élever et nourrir quelques-uns chez moi : tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire dans la première et la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans, et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux ; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on est obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir et de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées ; mais pour son coup d'essai il les tua toutes en une nuit sans en manger aucune ; un autre qui ayant rompu sa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit familier ; une louve que j'ai gardée trois ans, et qui quoiqu'enfermée toute jeune et seule avec



De Seve Del. *L'Epine Direx.*

un mâtin de même âge dans une cour assez spacieuse, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer à vivre avec lui ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau; on en fait des fourrures grossières, qui sont chaudes et durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, et il n'y a que le Loup qui mange volontiers du Loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour assouvir sa faim, il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées et encore toutes couvertes de chaux; il vomit fréquemment, et se vide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

DU RENARD (1).

LE Renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation; quoiqu'aussi infatigable, et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vîtesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le Renard en est doué et tourne tout à son profit; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux;

(1) Lat. *Vulpes*; it. *Volpe*; all. *Fuchss*.

il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour; il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou porte à son terrier : il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boqueteaux où l'on prend les grives et les bécasses au lacet; il devance le pipeur, va de très-grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levreaux en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

La chasse du Renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile et plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup;

tous les chiens au contraire chassent le Renard volontiers, et même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil et au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets : dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits : pendant qu'elle se défend et combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, et quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable et la plus sûre de chasser le Renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée; on quête alors avec les briquets : dès qu'ils sont tombés sur la voie, le Renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour et revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, et où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grande peine à le suivre, et que quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus com-

mode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le Renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et surtout des raisins : lorsque les levreaux et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les crapauds. Il en détruit un grand nombre; c'est-là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon; il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser, et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guèpier; alors il le déterre et en mange le miel et la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre. Enfin, il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long et plus touffu, les yeux plus inclinés; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, et enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel; car il ne

s'apprivoise pas aisément, et jamais tout-à-fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, et meurt d'ennui quand on veut le garder trop longtemps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne; s'ils ne sont pas antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre, et une seule fois par an ; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de six, et jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se recèle, sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, et l'on trouve déjà des petits renards au mois d'avril. Lorsqu'elle s'aperçoit que sa retraite est découverte, et qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, et va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés; ils sont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, et vivent de même treize ou quatorze ans.

Le Renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux ; le Renard glapit, aboie, et pousse un son triste, semblable au cri du paon; il a des tons différens selon les sentimens différens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse, l'accent du desir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie point pour toute autre blessure, et il se laisse tuer à coups de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec cou-

rage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables et très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, et semblable au cri du paon. En hiver, sur-tout pendant la neige et la gelée, il ne cesse de donner de la voix, et il est au contraire presque muet en été, C'est dans cette saison que son poil tombe et se renouvelle; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du Renard est moins mauvaise que celle du loup; les chiens et même les hommes en mangent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri et engraissé de raisins, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond; on l'approche aisément sans l'éveiller : lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière et demeure étendu sur le ventre; c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'aperçoivent ils font un petit cri d'avertissement; les geais, les merles sur-tout le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, et le suivent quelfois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent; et c'est peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins

que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'age de cinq à six mois, les jeunes renards couroient après les canards et les poules, et il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle et deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'eussent jamais vu des femelles de leur espèce, et qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer; ils refusèrent constamment toutes les chiennes ; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, et elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante ; on les laissoit passer la nuit ensemble ; on les faisoit même jeûner auparavant ; malgré le besoin et la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, et ne touchoient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux; mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris-argenté ; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne, renards charbonniers, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court, parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, et qui sont d'un gris sale, à peu près de la couleur des vieux loups ; mais je ne puis décider si cette

différence

différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du nord, il y en a de toutes couleurs; des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge et le ventre entièrement blancs, sans aucun mélange de noir, et enfin des croisés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, et une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres et ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres. On la trouve partout en Europe, dans l'Asie septentrionale et tempérée, et en Amérique; mais elle est fort rare en Afrique et dans les pays voisins de l'équateur et du Japon.

Les voyageurs qui disent en avoir vu à Calicut et dans les autres provinces méridionales des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a dit que les renards d'Egypte étoient plus petits que ceux de Grèce; ces petits renards d'Egypte sont des putois, dont l'odeur est insupportable. Nos renards originaires des climats froids, sont devenus naturels aux pays tempérés, et ne se sont pas étendus vers le midi au-delà de l'Espagne. Nos renards sont originaires des climats froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce, qu'on ne les trouve que là, qu'ils ne s'étendent pas vers le midi au-delà de l'Espagne et du Japon; qu'enfin ils supportent aisément le froid le plus ex-

trême. Il y en a du côté du pôle antarctique, comme vers le pôle arctique. La fourrure des renards blancs, n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; les gris argentés sont meilleurs; les bleus et les croisés sont recherchés à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous; c'est après la zibeline la fourrure la plus belle et la plus chère. On en trouve au Spitzberg, en Laponie, en Canada.

Les voyageurs nous disent que les renards du Groenland sont assez semblables aux chiens par la tête et par les pieds, et qu'ils aboient comme eux. La plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns sont blancs. En Norwège, il y a des renards blancs, des renards bais et des noirs; d'autres qui ont deux raies noires sur les reins; ceux-ci et les tout noirs sont les plus estimés. On fait un très-grand commerce de leurs peaux. Dans le seul port de Berguen on embarque tous les ans plus de quatre mille de ces peaux de renards. Pontoppidan, qui souvent donne dans le merveilleux, prétend qu'un Renard avoit mis par rangées plusieurs têtes de poissons à quelque distance d'une cabane de pêcheurs; qu'on ne pouvoit guère deviner son but; mais que peu de temps après un corbeau qui vint fondre sur ces têtes de poissons, fut la proie du Renard. Il ajoute que ces animaux se servent de leur queue pour prendre des écrevisses.

DU BLAIREAU (1).

Le Blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, sur-tout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie et en fait son terrier. Le Blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté; car il ne peut échapper par la fuite; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou : cepen-

(1) Lat. *Taxus* ; it. *Tasso* ; all. *Tachs*.

dant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait et qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le Blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire et les dents très-fortes aussi bien que les ongles; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance et de toutes ses armes en se couchant sur le dos, et il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure; il combat longtemps, se défend courageusement et jusqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressoit des bassets pour les chasser et les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les bassets à jambes torses qui puissent y entrer aisément; le blaireau se défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faisant ouvrir le terrier par-dessus, lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond; on le serre avec des tenailles, et ensuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté plusieurs qui avoient été pris de cette façon, et nous en avons gardé quelques-uns longtemps. Les jeunes s'apprivoisent aisément, jouent avec les petits chiens, et suivent comme eux la personne qu'ils connoissent et qui leur donne à manger; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages; ils ne sont ni malfaisans, ni gourmands comme le renard et le loup, et cependant ils sont animaux carnassiers; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines, des racines, et ils préfèrent la viande crue

à tout le reste. Ils dorment la nuit entière et les trois quarts du jour, sans cependant être sujets à l'engourdissement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce sommeil fréquent fait qu'ils sont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; et c'est par la même raison qu'ils supportent aisément la diète, et qu'ils restent souvent dans leur terrier trois ou quatre jours sans en sortir, surtout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espèce de fagot, qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle et ses petits. C'est en été qu'elle met bas, et la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillières des lapins, prend les jeunes lapreaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpens, les sauterelles, les œufs des oiseaux, et porte tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à manger.

Ces animaux sont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, et souvent s'en approchent de si près qu'ils se brûlent les pieds et ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la galle; les chiens qui entrent

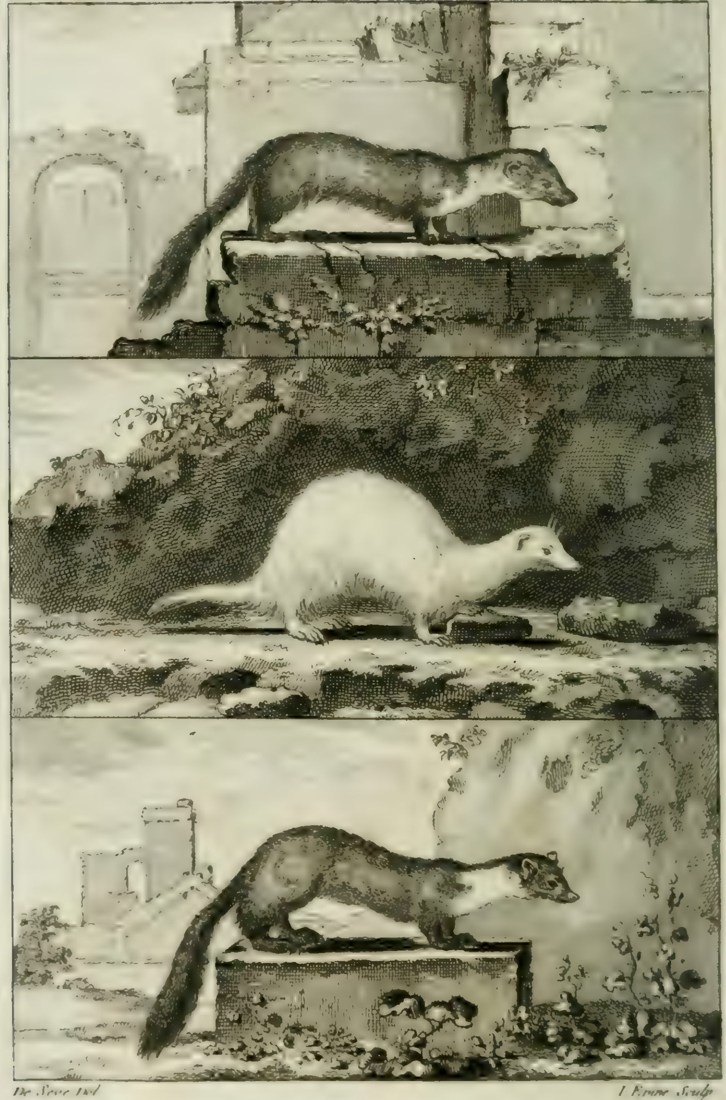
dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand soin de les laver. Le Blaireau a toujours le poil gras et malpropre ; il a entre l'anus et la queue une ouverture assez large, mais qui ne communique point à l'intérieur, et ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur ; il en suinte continuellement une liqueur onctueuse d'assez mauvaise odeur qu'il se plaît à sucer. Sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger, et l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux.

Le Blaireau n'étoit pas connu des Grecs, puisque Aristote n'en fait aucune mention, et que le Blaireau n'a pas même de nom dans la langue grecque ; ainsi cette espèce originaire du climat tempéré de l'Europe ne s'est guère répandue au-delà, et elle est par-tout assez rare, et non-seulement il n'y a que peu ou point de variété dans l'espèce, mais même elle n'approche d'aucune autre. Le Blaireau a des caractères tranchés et fort singuliers ; les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espèce de poche qu'il a sous la queue n'appartiennent qu'à lui ; il a le corps presque blanc par-dessus et presque noir par-dessous, ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours moins foncé que le dos.

Tom. IV. Pl. 23. Pag. 342.



De Seve, Del. L'Epine Direx.



De Seve Del. J. Erune Sculp

DE LA FOUINE (1).

La plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine et la marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner et Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mèloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux; et nous croyons au contraire que ces animaux ne se mèlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage et du chat domestique; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, et le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, et dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point; elle a ses caractères propres, particuliers, et tous aussi constans que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité: d'ailleurs c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine marte domestique, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, et qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres ani-

(1) Lat. *Martes domestica Foyna*; it. *Foina, Fouina*; all. *Huhss-marder*.

maux que nous appelons sauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel et par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids; au lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, et même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives, et qu'elle ne se trouve pas dans les pays du nord.

La Fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens très-prestes; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poules, en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Elle s'apprivoise à un certain point; mais elle ne s'attache pas, et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée. Nous en avons élevé une que nous avons gardée longtemps. Elle faisoit la guerre aux chats; elle se jetoit aussi sur les poules dès qu'elle se trouvoit à portée; elle s'échappoit souvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps; les premières fois, elle ne s'éloignoit guère et revenoit au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans attachement pour personne. Elle demandoit cependant à man-

ger comme le chat et le chien ; peu après elle fit des absences plus longues, et enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an et demi, l'âge apparemment auquel la Nature avoit pris le dessus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit à l'exception de la salade et des herbes ; elle aimoit beaucoup le miel, et préféroit le chenevis à toutes les autres graines : on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, et qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir ; qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond, cachoit sa tête et l'enveloppoit de sa queue ; que tant qu'elle ne dormoit pas, elle étoit dans un mouvement continuel si violent et si incommode, que quand même elle ne se seroit pas jetée sur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelqu'autres fouines plus âgées, que l'on avoit prises dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages ; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, et ne vouloient manger que de la chair crue.

Les Fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne ; ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an : les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits ; les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles poussent de la paille et des herbes ; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse ; et lorsqu'on les inquiète,

elles déménagent et transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vîte ; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an presqu'atteint sa grandeur naturelle, et de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable ; les martes et les Fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette : leur chair a un peu de cette odeur ; cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger ; celle de la Fouine est plus désagréable, et sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

On peut rapporter à l'espèce de la Fouine un animal de la Guyane semblable à nos fouines par la forme du corps, et qui n'en diffère que par la couleur du poil jaspé de noir et de blanc, par les taches de la tête et par la queue plus courte. Cette fouine de la Guyane, a vingt pouces de longueur, du bout du museau jusqu'à la naissance de la queue ; elle est plus grande par conséquent que notre fouine qui n'a que seize pouces et demi ou dix-sept pouces ; mais la queue est bien plus courte à proportion du corps.

DE LA MARTE (1).

La Marte, originaire du nord, est naturelle à ce climat et s'y trouve en si grand nombre, qu'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce qu'on y consomme et qu'on en tire. Elle est au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, et ne se trouve point dans les pays chauds; nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne; il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau; mais en général elles sont aussi rares en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités et les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe au-dessus des arbres; elle vit de chasse et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, les lérots; elle mange aussi du miel comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, et elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser. Dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou; la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre; elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus

(1) Lat. *Martes*, *Marta*; it. *Marta*; all. *Feld-marder*.

des branches ; elle se tient sur la tige, et de-là les regarde passer ; la trace que la Marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bète , parce qu'elle ne va qu'en sautant et qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois ; elle est un peu plus grosse que la fouine, et cependant elle a la tète plus courte ; elle a les jambes plus longues, et court par conséquent plus aisément : elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche ; son poil est aussi bien plus fin, bien plus fourni et moins sujet à tomber ; elle ne prépare pas, comme la fouine, un lit à ses petits ; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on sait, des nids au-dessus des arbres, avec autant d'art que les oiseaux : lorsque la Marte est prète à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit l'ouverture, s'en empare et y fait ses petits ; elle se sert aussi des anciens nids de ducs et de buses, et des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois et les autres oiseaux ; elle met bas au printemps ; la portée n'est que de deux ou trois : les petits naissent les yeux fermés, et cependant grandissent en peu de temps ; elle leur apporte bientôt des oiseaux, des œufs, et les mène ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la Marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement ; et une preuve que c'est la haine qui les anime, plutôt que la crainte, c'est qu'ils les suivent assez loin, et qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces et carnassiers, tels que le loup, le renard, la Marte, le chat sauvage, la belette, et jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre.

Les martes sont aussi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe et de l'Asie; on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à la baie de Hudson, et en Asie jusqu'au nord du royaume de Tunquin, et de l'empire de la Chine. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui est un autre animal, dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline est noire; la Marte n'est que brune et jaune; la partie de la peau, qui est la plus estimée dans la Marte est celle qui est la plus brune, et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

DU PUTOIS (1).

Le Putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, et aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges et dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours, monte aux volières, aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les transporte une à une et en fait magasin; si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, et force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités; il entre en amour au printemps; les mâles se battent sur les toits et se disputent la femelle; ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois; la femelle au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, et n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été; elle en fait trois ou quatre et quelquefois cinq, ne les allaite pas longtemps, et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs.

A la ville ils vivent de proie, et de chasse à la campagne; ils s'établissent pour passer l'été dans des ter-

(1) Lat. *Putorius*; it. *Puzolo*; all. *Iltis*.

riers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne sortent guère que la nuit pour se répandre dans les champs, dans les bois; ils cherchent les nids des perdrix, des alouettes et des cailles; ils grimpent sur les arbres pour prendre ceux des autres oiseaux : ils épient les rats, les taupes, les mulots, et font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le Putois est un peu plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais et plus noir; il a du blanc sur le front aussi bien qu'aux côtés du nez et autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix; la fouine a le cri aigu et assez éclatant; le Putois a le cri plus obscur; ils ont tous deux, aussi bien que la marte et l'écureuil, un grognement d'un ton grave et colère, qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite; enfin le Putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué et dénommé par-là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale et répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair, et sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, et qui filtrent et contiennent une matière onctueuse dont l'odeur

est très-désagréable dans le Putois, le furet, la belette, le blaireau, et qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette, la fouine et la marte.

Les mouflettes ou puans d'Amérique et le putois d'Europe, paroissent être du même genre. En général, lorsqu'un genre est commun aux deux continens, les espèces qui le composent sont plus nombreuses dans l'ancien que dans le nouveau. Ici c'est tout le contraire; on y trouve quatre ou cinq espèces de putois, tandis que nous n'en avons qu'un, dont la nature paroit même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres; en sorte qu'à son tour le nouveau monde paroit avoir des représentans dans l'ancien; et si l'on ne jugeoit que par le fait, on croiroit que ces animaux ont fait la route contraire, et ont autrefois passé d'Amérique en Europe.

Le Putois paroît être un animal des pays tempérés; on n'en trouve que peu ou point dans les pays du nord. Il est sûr que ces animaux craignent le froid, puisqu'ils se retirent dans les maisons pour y passer l'hiver, et qu'on ne voit jamais de leurs traces sur la neige, dans les bois et dans les champs éloignés des maisons; et peut-être aussi craignent-ils la trop grande chaleur, puisqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.

DU

DU FURET (1).

Quelques auteurs ont douté si le Furet et le putois étoient des animaux d'espèces différentes. Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent au putois par la couleur du poil. Cependant le putois naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine, et le Furet originaire des climats chauds ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois, mais du Furet pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément; car d'ailleurs il a, comme le putois, l'odeur très-forte et très-désagréable. Mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différens, c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble, et qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le Furet a le corps plus alongé et plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois; il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance; il faut en avoir soin, le nourrir à la maison, du moins dans ces climats: il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois, et ceux que l'on perd dans les trous de lapins et qui ne reviennent pas, ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois; ils périssent apparemment pendant l'hiver. Le Furet varie aussi par la couleur du poil, comme les autres animaux domestiques, et il est aussi commun dans les pays chauds que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus

(1) Lat. *Viverra;* it. *Furo;* all. *Frett.*

petite que le mâle; lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, et l'on assure qu'elle meurt si elle ne trouve pas à se satisfaire; aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caisses où on leur fait un lit d'étoupes; ils dorment presque continuellement : ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien; car dès qu'ils s'éveillent ils cherchent à manger; on les nourrit de son, de pain, de lait; ils produisent deux fois par an; les femelles portent six semaines : quelques-unes dévorent leurs petits presqu'aussitôt qu'elles ont mis bas, et alors elles deviennent de nouveau en chaleur et font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, et quelquefois de sept, huit et même neuf.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin; lorsqu'on présente un lapin, même mort, à un jeune furet, qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang; lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le musèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le Furet sans muselière, on court risque de le perdre, parce qu'après avoir sucé le sang du lapin il s'endort, et la fumée qu'on fait dans le terrier n'est pas toujours un moyen sûr pour le ramener, parce que souvent il y a plusieurs issues, et qu'un terrier communique à d'autres, dans lesquels le Furet s'engage à mesure que la fumée le gagne. Les enfans se servent aussi du Furet pour dénicher les oiseaux; il entre aisément

dans les trous des arbres et des murailles, et il les apporte au dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le Furet a été apporté d'Afrique en Espagne ; et cela ne me paroît pas sans fondement, parce que l'Espagne est le climat naturel des lapins, et le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc présumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets avec lesquels on fait une chasse utile, au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais sans aucun profit, et les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce que l'on voudroit.

Le Furet, quoique facile à apprivoiser, et même assez docile, ne laisse pas d'être fort colère ; il a une mauvaise odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très-souples, et il est en même temps si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est au moins quatre fois plus gros que lui.

Les furets qui ont été apportés d'Afrique en Europe, où ils ne peuvent subsister sans les soins de l'homme, ne se sont point trouvés en Amérique.

DE LA BELETTE (1).

La Belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés qu'elle est rare dans les climats froids; l'hermine au contraire très-abondante dans le nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, et ne se trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes et séparées. Ce qui a pu donner lieu de les confondre et de les prendre pour le même animal, c'est que parmi les Belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui comme l'hermine deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat; mais si ce caractère leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très-différens, l'hermine rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noir; la Belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, et a la queue beaucoup plus courte que l'hermine; elle ne demeure pas comme elle dans les déserts et dans les bois; elle ne s'écarte guère des habitations. Ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent; elles demeurent toujours très-sauvages dans les cages de fer où l'on est obligé de les garder; ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel; elles n'entrent pas dans les ruches, comme le putois et la fouine. La Belette et l'hermine sont si sauvages qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde : elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher; et si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet

(1) Lat. *Mustela*; it. *Donnola*; all. *Wisele*.

d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer; elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, et laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher; elles passent les trois quarts du jour à dormir; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une Belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules; elle choisit les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, et ensuite les emporte tous les uns après les autres: elle casse aussi les œufs, et les suce avec une incroyable avidité; en hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille; pendant tout ce temps elle fait la guerre avec plus de succès que le chat, aux rats et aux souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper et qu'elle entre après eux dans leurs trous; elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux; en été elle va à quelque distance des maisons, surtout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières, se cache dans les buissons pour attraper des oiseaux, et souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes; elle met bas au printemps; les portées sont quelquefois de trois, et ordinairement de quatre ou de cinq; les petits naissent les yeux fermés, aussi bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine; mais en peu de temps ils prennent assez d'accroissement et de force

pour suivre leur mère à la chasse; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, parcourt les prairies, dévore les cailles et leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux et précipités; et lorsqu'elle veut monter sur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur : elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un oiseau.

Ces animaux ont, aussi-bien que le putois et le furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver, et lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en silence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre et enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derrière; le loup étoit presqu'entièrement pourri, et la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.

DE L'HERMINE OU ROSELET (1).

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous venons de dire de cet animal; tout le monde connoît les fourrures d'hermines; elles sont bien plus belles et d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc; mais elles jaunissent avec le temps, et même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les Hermines sont très-communes dans tout le nord, surtout en Russie, en Norwège et en Laponie; elles y sont, comme ailleurs, rousses en été et blanches en hiver; elles se nourrissent de petits gris et d'une espèce de rats qui est très-abondante en Norwège et en Laponie. Elles sont rares dans les pays tempérés, et ne se trouvent point dans les pays chauds (2).

(1) Lat. *Hermellanus*; it. *Armellino*; all. *Hermelin.*

(2) On trouve dans l'Histoire Naturelle de Norwège par Pontoppidan, les observations suivantes : « En Norwège, l'Hermine fait sa demeure dans des monceaux de pierres. Elle prend des souris comme les chats. Elle aime particulièrement les œufs, et lorsque la mer est calme, elle passe à la nage dans les îles voisines des côtes de la Norwège, où elle trouve une grande quantité d'oiseaux de mer. On prétend qu'une hermine venant à faire des petits sur une île, les ramène au continent sur un morceau de bois qu'elle dirige avec son museau. Quelque petit que soit cet animal, il fait périr les plus grands, tels que l'élan et l'ours. Il saute dans l'une de leurs oreilles, pendant qu'ils dorment, et s'y accroche si fortement avec ses dents, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Il surprend de la même manière les aigles et les coqs de bruyère, sur lesquels il s'attache et ne les quitte pas, même lorsqu'ils s'envolent, que la perte de leur sang ne les fasse tomber.

DU RAT (1).

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a su tout compenser; qu'uniquement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus et se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laissées sans force, sans armes et sans courage; et non-seulement elle a voulu que ces espèces inférieures fussent en état de résister ou durer par le nombre; mais il semble qu'elle ait en même temps donné des supplémens à chacune, en multipliant les espèces voisines. Le Rat, la souris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lérot, le muscardin, la musaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point parce qu'ils sont étrangers à notre climat, forment autant d'espèces distinctes et séparées, mais assez peu différentes pour pouvoir en quelque sorte se suppléer et faire que, si l'une d'entr'elles venoit à manquer, le vide en ce genre seroit à peine sensible; c'est ce grand nombre d'espèces voisines qui a donné l'idée des genres aux Naturalistes; idée que l'on ne peut employer qu'en ce sens, lorsqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, et qu'on vient à considérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux choses qui leur ont paru distinctement différentes, et en même temps ils ont fait des dénomi-

(1) Lat. *mus major*; it. *Rato di casa*; all. *Ratz*.

nations générales pour tout ce qui leur paroissoit à peu près semblable. Chez les peuples grossiers et dans toutes les langues naissantes, il n'y a presque que des noms généraux, c'est-à-dire, des expressions vagues et informes de choses du même ordre et cependant très-différentes entr'elles; un chêne, un hêtre, un tilleul, un sapin, un if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'arbre; ensuite le chêne, le hêtre, le tilleul se seront tous trois appelés chênes lorsqu'on les aura distingués du sapin, du pin, de l'if, qui tous trois se seront appelés sapin. Les noms particuliers ne sont venus qu'à la suite de la comparaison et de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque espèce de choses : on a augmenté le nombre de ces noms à mesure qu'on a plus étudié et mieux connu la Nature; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres et de dénominations particulières. Lorsqu'on nous la présente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'est-à-dire, par des genres, c'est nous renvoyer à l'ABC de toute connoissance, et rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes : l'ignorance a fait les genres, la science a fait et fera les noms propres, et nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières, toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris et confondu sous ce nom générique de Rat, plusieurs espèces de petits animaux; nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun, qui est noirâtre et qui habite dans les maisons; chacune des autres espèces aura sa dénomination particulière, parce que ne

se mêlant point ensemble, chacune est différente de toutes les autres. Le Rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause; il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, et de-là descend et se répand dans la maison. Il est carnassier et même omnivore; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner, il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits. Il produit plusieurs fois par an, presque toujours en été; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Il cherche les lieux chauds, et se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poison, les piéges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages; c'est sur-tout dans les vieilles maisons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de démeubler, de déserter, s'ils ne se détruisoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entr'eux pour peu que la faim les presse; en sorte que quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête et mangent d'abord la cervelle et ensuite le reste du cadavre; le lendemain la guerre re-

commence et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre ; c'est par cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparoître tout-à-coup, et quelquefois pour longtemps. Il en est de même des mulots dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies ; mais les rats n'y sont point exposés, et les mulots savent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent sous terre ne sont pas même humides.

Les Rats sont aussi lascifs que voraces ; ils glapissent dans leurs amours et crient quand ils se battent ; ils préparent un lit à leurs petits et leur apportent bientôt à manger ; lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend, et se bat même contre les chats pour les sauver. Un gros rat est plus méchant, et presqu'aussi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant longues et fortes : le chat mord mal, et comme il ne se sert guère que de ses griffes, il faut qu'il soit non-seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, est un ennemi plus dangereux, et que le Rat redoute parce qu'elle le suit dans son trou : le combat dure quelquefois longtemps, la force est au moins égale, mais l'emploi des armes est différent : le Rat ne peut blesser qu'à plusieurs reprises et par les dents de devant, lesquelles sont plutôt faites pour ronger que pour mordre, et qui étant posées à l'extrémité du levier de la mâchoire ont peu de force ; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec

acharnement ; et qu'au lieu de démordre, elle suce le sang de l'endroit entamé ; aussi le Rat succombe-t-il toujours.

On trouve des variétés dans cette espèce, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus ; outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs ; d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, et d'autres tout-à-fait blancs : ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, et comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, et s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique, et ceux qui y sont aujourd'hui et en très-grand nombre, y ont débarqué avec les Européens. Ils y multiplièrent si prodigieusement, qu'ils ont été d'abord pendant longtemps le fléau des colonies, où ils n'avoient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres qui les avalent tout vivans ; les navires les ont aussi portés aux Indes orientales et dans toutes les îles de l'Archipel indien ; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le nord au contraire, ils ne se sont guère multipliés au-delà de la Suède, et ce qu'on appelle des rats en Norwège et en Laponie, sont des animaux différens de nos rats.



De Seve Del. *L'Epine Sculp.*

DE LA SOURIS (1).

La Souris, beaucoup plus petite que le rat, est aussi plus nombreuse, plus commune et plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par la foiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent; timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvemens; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée, fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces et s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches ? plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des souricières; elles produisent dans toutes les saisons, et plusieurs fois par an; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits; en moins de quinze jours ils prennent assez de force et de croissance pour se disperser et aller

(1) Lat. *Mus*; it. *Sorgio di casa*, *Sorice*; all. *Musz*.

chercher à vivre : ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est fort courte, puisque leur accroissement est si prompt, et cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuse multiplication. Aristote dit, qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris, toutes issues de la même mère.

Ces petits animaux ne sont point laids ; ils ont l'air vif et même assez fin. L'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur les petites surprises et sur l'incommodité qu'ils causent. Toutes les souris sont blanchâtres sous le ventre, et il y en a de blanches sur tout le corps ; il y en a aussi de plus ou moins brunes et de plus ou moins noires. L'espèce est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique ; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, et que celles qui y sont actuellement en grand nombre viennent originairement de notre continent. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paroît que ce petit animal suit l'homme, et fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre et les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

DU RAT D'EAU (1).

Le Rat d'eau est un petit animal de la grosseur d'un rat, mais qui, par le naturel et par les habitudes, ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat : comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, et on le trouve communément sur les bords des rivières, des ruisseaux, des étangs; comme elle, il ne vit guère que de poisson; les goujons, les mouteilles, les vérons, le frai de la carpe, du brochet, du barbeau, sont sa nourriture ordinaire : il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau, et quelquefois des racines et des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds; c'est une erreur de Willugby, que Ray et plusieurs autres Naturalistes ont copiée : il a tous les doigts des pieds séparés, et cependant il nage facilement, se tient sous l'eau longtemps, et rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou : les pêcheurs l'y surprennent quelquefois en cherchant des écrevisses; il leur mord les doigts, et cherche à se sauver en se jetant dans l'eau. Il a la tète plus courte, le museau plus gros, le poil plus hérissé, et la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves, ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre,

(1) Lat. *Mus aquaticus;* it. *Sorgo morgange;* all. *Waffer-Musz.*

qui quelquefois s'écarte et voyage en pays sec à plus d'une lieue. Le Rat d'eau ne va point dans les terres élevées; il est fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides, mais très-nombreux dans tous les vallons humides et marécageux. Les mâles et les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver; elles mettent bas au mois d'avril; les portées ordinaires sont de six ou sept. Peut-être ces animaux produisent-ils plusieurs fois par an, mais nous n'en sommes pas informés; leur chair n'est pas absolument mauvaise; les paysans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve partout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du pôle : on les retrouve en Egypte sur les bords du Nil, si l'on en croit Bellon : cependant la figure qu'il en donne ressemble si peu à notre rat d'eau, que l'on peut soupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil sont des animaux différens.

On m'a envoyé de Strasbourg en 1776 une espèce de rat d'eau connu dans les environs de cette ville sous le nom de scherman. Par l'examen que j'en ai fait, il me paroît certain qu'il est d'une espèce différente, quoique voisine de celle de notre rat d'eau. Il a les oreilles presqu'aussi courtes que la taupe, et elles sont cachées sous le poil qui est fort long. Au reste, ses habitudes naturelles sont à peu près les mêmes que celles du Rat d'eau; l'espèce en est assez commune dans les jardins et les prés qui sont proche de l'eau : il nage et nage fort bien.

DU

DU MULOT.

Le Mulot est plus petit que le rat et plus gros que la souris; il n'habite jamais les maisons, et ne se trouve que dans les champs et dans les bois. Il est remarquable par les yeux qu'il a gros et proéminens, et il diffère encore du rat et de la souris, par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, et d'un roux brun sur le dos. Il paroît qu'il est longtemps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur. Les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; les petits qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins; et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands et les petits ne soient tous de la même espèce. Les anciens à la vérité font mention de deux espèces, l'une sous la dénomination de *Mus agrestis major*, et l'autre sous celle de *Mus agrestis minor*; ces deux espèces sont fort communes, et nous les connoissons comme les anciens. La première est notre mulot; la seconde est connue sous le nom de petit rat des champs; et comme il est fort différent du rat et du mulot, nous l'appellerons campagnol.

Le Mulot est très-généralement et très-abondamment répandu, surtout dans les terres sèches et élevées. On le trouve en grand nombre dans les bois et dans les champs qui en sont voisins. Il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons et des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes ou

de faîne. C'est en automne qu'il y en a davantage ; il y en a beaucoup moins au printemps ; car ils se détruisent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver ; les gros mangent les petits ; ils mangent aussi les campagnols et même les grives, les merles et les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets ; ils commencent par la cervelle et finissent par le reste du cadavre. Nous avons mis dans un même vase, douze de ces mulots vivans ; on leur donnoit à manger à huit heures du matin. Un jour qu'on les oublia d'un quart-d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres ; le lendemain ils en mangèrent un autre, et enfin au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul ; tous les autres avoient été tués et dévorés en partie ; et celui qui resta le dernier, avoit lui-même les pattes et la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup ; le Mulot pullule encore davantage ; il produit plus d'une fois par an, et les portées sont souvent de neuf et dix ; au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six. Un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un seul trou ; il y avoit deux mères et vingt petits. Le Mulot est très-commun en France, en Italie, en Suisse ; on le trouve aussi en Allemagne, en Angleterre. Il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiseaux de proie et lui-même.

DU SURMULOT.

Nous donnons le nom de Surmulot à une nouvelle espèce de mulot, qui n'est connue que depuis quelques années. Le Surmulot est plus fort et plus méchant que le rat; il a le poil roux, la queue extrêmement longue et sans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, et le corps beaucoup plus épais, des moustaches comme le chat. Ce n'est que depuis neuf ou dix ans que cette espèce est répandue dans les environs de Paris; l'on ne sait d'où ces animaux sont venus; mais ils ont prodigieusement multiplié; et l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement douze ou quinze petits, souvent seize, dix-sept, dix-huit, et même jusqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la première fois, et où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly et Versailles. Les mâles sont plus gros, plus hardis et plus méchans que les femelles; lorsqu'on les poursuit et qu'on veut les saisir, ils se retournent et mordent le bâton ou la main qui les frappe; leur morsure est non-seulement cruelle, mais dangereuse; elle est promptement suivie d'une enflure assez considérable, et la plaie, quoique petite, est longtemps à se fermer. Ils produisent trois fois par an; ainsi deux individus de cette espèce en font tout au moins trois douzaines en un an; les mères préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avoit quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avoit envoyées vivantes, et que nous les gardions dans des cages, nous avons vu les femelles deux ou

trois jours avant de mettre bas, ronger la planche de la cage, en faire de petits copeaux en quantité, les disposer, les étendre, et ensuite les faire servir de lit à leurs petits.

Les Surmulots ont quelques qualités naturelles qui semblent les approcher des rats d'eau; quoiqu'ils s'établissent partout, ils paroissent préférer le bord des eaux; les chiens les chassent comme ils chassent les rats d'eau, c'est-à-dire avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorsqu'ils se sentent poursuivis et qu'ils ont le choix de se jeter à l'eau ou de se fourrer dans un buisson d'épines, à égale distance, ils choisissent l'eau, y entrent sans crainte, et nagent avec une merveilleuse facilité. Cela arrive surtout lorsqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers; car ils se creusent, comme les mulots, des retraites sous terre, ou bien ils se gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les Surmulots dans leurs terriers; ils les poursuivent comme les lapins, et semblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux passent l'été dans la campagne, et quoiqu'ils se nourrissent principalement de fruits et de grain, ils ne laissent pas d'être aussi très-carnassiers : ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille; et quand ils entrent dans un poulailler, ils font comme le putois; ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre les mères, les petits et tous les jeunes surmulots quittent la campagne et vont en troupe dans les granges où ils font un dégât infini; ils hachent la paille, consomment beaucoup de grain, et infectent

le tout de leur ordure. Les vieux mâles restent à la campagne ; chacun d'eux habite seul dans son trou ; ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne de gland et de faîne ; ils le remplissent jusqu'au bord, et demeurent eux-mêmes au fond du trou ; ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs ; ils en sortent en hiver, surtout dans les beaux jours ; ceux qui vivent dans les granges en chassent les souris et les rats ; l'on a même remarqué depuis que les surmulots se sont si fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.

DU CAMPAGNOL (1).

Le Campagnol est encore plus commun, plus généralement répandu que le mulot; celui-ci ne se trouve guère que dans les terres élevées; le Campagnol se trouve partout, dans les bois, dans les champs, dans les prés et même dans les jardins; il est remarquable par la grosseur de sa tète et aussi par sa queue courte et tronquée qui n'a guère qu'un pouce de long; il se pratique des trous en terre où il amasse du grain, des noisettes et du gland; cependant il paroît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet, lorsque les blés sont mûrs, les Campagnols arrivent de tous côtés, et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi; ils semblent suivre les moissonneurs; ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés; lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne et en hiver, la plupart se retirent dans les bois où ils trouvent de la faîne, des noisettes et du gland. Dans certaines années, ils paroissent en si grand nombre qu'ils détruiroient tout s'ils subsistoient longtemps; mais ils se détruisent eux-mêmes et se mangent dans les temps de disette; ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots et de gibier ordinaire au renard, au chat sauvage, à la marte et aux belettes.

Le Campagnol ressemble plus au rat d'eau qu'à aucun animal, par les parties intérieures; mais à l'ex-

(1) It. *Campagnoli.*

térieur il en diffère par plusieurs caractères essentiels : 1°. par la grandeur ; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, et le rat d'eau en a sept ; 2°. par les dimensions de la tête et du corps. Le Campagnol est proportionnellement à la longueur de son corps, plus gros que le rat d'eau, et il a aussi la tête proportionnellement plus grosse ; 3°. par la longueur de la queue, qui, dans le Campagnol, ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, ce qui, dans le rat d'eau, fait près des deux tiers de cette même longueur ; 4°. enfin par le naturel et les mœurs. Les Campagnols ne se nourrissent pas de poisson et ne se jettent point à l'eau ; ils vivent de gland dans les bois, de blé dans les champs, et dans les prés de racines tuberculeuses comme celles du chiendent ; leurs trous ressemblent à ceux des mulots, et souvent sont divisés en deux loges ; mais ils sont moins spacieux et beaucoup moins enfoncés sous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois plusieurs ensemble. Lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits ; elles produisent au printemps et en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six, et quelquefois de sept ou huit.

DE LA MUSARAIGNE (1).

La Musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, et remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat et la taupe, qui se ressemblant par leur petitesse, diffèrent beaucoup par la forme et sont en tout d'espèces très-éloignées. La Musaraigne, plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même et sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts dont elle a cinq à tous les pieds; par la queue; par les jambes, sur-tout celles de derrière qu'elle a plus courtes que la souris; par les oreilles, et enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui est particulière et qui répugne aux chats; ils chassent, ils tuent la Musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur et cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal, et de sa morsure dangereuse pour le bétail, sur-tout pour les chevaux; cependant il n'est ni venimeux, ni même capable de mordre; car il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre: et la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la Musaraigne, est une enflure, une espèce d'anthrax,

---

(1) Lat. *Mus araneus*; it. *Toporagno*; all. *Müger*.

qui vient d'une cause interne, et qui n'a nul rapport avec la morsure, ou, si l'on veut, la piqûre de ce petit animal. Il habite assez communément, sur-tout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des insectes et des chairs pourries; on le trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; et il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, et quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles et le museau. La Musaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la souris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris, mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près: on la prend aisément, parce qu'elle voit et court mal. La couleur ordinaire de la Musaraigne est d'un brun mêlé de roux; mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, et toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très-communes dans toute l'Europe; mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique.

DU HÉRISSON (1).

Le renard sait beaucoup de choses ; le hérisson n'en sait qu'une grande, disoient proverbialement les anciens ; il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer : n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, et qui rebutent ses ennemis ; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et se resserre. Il se défend encore par l'effet même de la peur ; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité se répandant sur tout son corps, achèvent de les dégoûter. Aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer et ne se soucient pas de le saisir : cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en se piquant les pieds et se mettant la gueule en sang ; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie. La femelle et le mâle sont également couverts d'épines depuis la tête jusqu'à la queue, et il n'y a que le dessous du corps qui soit garni de poils ; ainsi, ces mêmes armes qui leur sont si utiles contre les autres, leur deviennent très-incommodes lorsqu'ils veulent s'unir : ils ne peuvent s'accoupler à la manière des autres quadrupèdes ; il faut qu'ils soient face à face, debout ou couchés. C'est au printemps qu'ils se cherchent, et ils produisent au commencement de l'été. On m'a sou-

(1) Lat. *Echinus ;* it. *Erinacco ;* all. *Igel.*

vent apporté la mère et les petits au mois de juin : il y en a ordinairement trois ou quatre, et quelquefois cinq ; ils sont blancs dans ce premier temps, et l'on voit seulement sur leur peau la naissance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns ; on a mis plus d'une fois la mère et les petits dans un tonneau avec une abondante provision ; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres. Ce n'étoit pas par le besoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du son, des fruits, et l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal aussi lent, aussi paresseux, auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de si mauvaise humeur, et si fâché d'être en prison ; il a même de la malice, et de la même sorte que celle du singe. Un hérisson qui s'étoit glissé dans la cuisine, découvrit une petite marmite, en tira la viande et y fit ses ordures. J'ai gardé des mâles et des femelles ensemble dans une chambre ; ils ont vécu, mais ils ne se sont point accouplés. J'en ai lâché plusieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal, et à peine s'aperçoit-on qu'ils y habitent ; ils vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur ; ils mangent les hannetons, les scarabées, les grillons, les vers et quelques racines ; ils sont aussi très-avides de viande, et la mangent cuite ou crue. A la campagne on les trouve fréquemment dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, et aussi dans les fentes de rochers, et surtout dans les monceaux de pierres qu'on amasse dans les champs et dans les vignes. Quelques chasseurs m'ont assuré en avoir vu monter sur des arbres et remporter des fruits à la pointe de

leurs piquans. Ils m'ont dit aussi qu'ils avoient vu des hérissons nager et traverser de grands espaces d'eau avec assez de vîtesse. Ils se tiennent ordinairement au pied des arbres, dans un creux ou sous la mousse; ils ne bougent pas tant qu'il est jour, mais ils courent ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit; ils approchent rarement des habitations; ils préfèrent les lieux élevés et secs, quoiqu'ils se trouvent aussi quelquefois dans les prés. On les prend à la main; ils ne fuient pas, ils ne se défendent ni des pieds ni les dents, mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche, et pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver; ainsi les provisions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur seroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, et peuvent se passer assez longtemps de nourriture. Ils ont le sang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'est pas bonne à manger, et leur peau servoit autrefois de vergette et de frottoir pour serancer le chanvre. Dans quelques campagnes on est dans l'usage de prendre une peau de hérisson, et d'en couvrir la tète d'un veau lorsqu'on veut le sevrer; la mère se sentant piquée lui refuse le pis et s'éloigne.

Voici de nouvelles observations sur des hérissons que j'ai fait depuis peu élever en domesticité.

Le 4 juin 1781, on m'apporta quatre jeunes hérissons avec la mère; leurs pointes ou épines étoient bien formées, ce qui paroît indiquer qu'ils avoient plusieurs semaines d'âge. Je les fis mettre ensemble dans une grande volière de fil de fer, pour les obser-

ver commodément, et l'on garnit de branches et de feuillages le fond de cette volière, afin de procurer à ces animaux une petite retraite pour dormir.

Pendant les deux premiers jours, on ne leur donna pour nourriture que quelques morceaux de bœuf bouilli qu'ils ne mangèrent pas; ils en sucèrent seulement toute la partie succulente, sans manger les fibres de la chair. Le troisième jour, on leur donna plusieurs sortes d'herbes, telles que du seneçon, du lizeron; ils n'en mangèrent pas : ainsi on peut dire qu'ils jeûnèrent à peu près pendant ces trois premiers jours; cependant la mère n'en parut pas affoiblie, et donna souvent à teter à ses petits.

Les jours suivans, ils eurent des cerises, du pain, du foie de bœuf cru; ils suçoient ce dernier mets avec avidité, et la mère et les petits ne le quittoient pas qu'ils ne parussent rassasiés; ils mangèrent aussi un peu de pain, mais ils ne touchèrent pas aux cerises : ils montrèrent beaucoup d'appétit pour les intestins crus de la volaille, de même que pour les pois et les herbes cuites; mais quelque chose qu'ils aient pu manger, il n'a pas été possible de voir leurs excrémens, et il est à présumer qu'ils les mangent, comme font quelques autres animaux.

Il paroît qu'ils peuvent se passer d'eau, ou du moins que la boisson ne leur est pas plus nécessaire qu'aux lapins et aux lièvres. Ils n'ont rien eu à boire pendant tout le temps qu'on les a conservés; néanmoins ils ont toujours été fort gras et bien portans.

Lorsque les jeunes hérissons vouloient prendre la mamelle, la mère se couchoit sur le côté, comme pour

les mettre plus à leur aise; ces animaux ont les jambes si courtes, que les petits avoient peine à se mettre sous le ventre de leur mère. Si elle se tenoit sur ses pieds, ils s'endormoient à la mamelle ; la mère ne les réveilloit pas ; elle sembloit même n'oser se remuer dans la crainte de troubler leur sommeil. Voulant reconnoître si cette espèce d'attention de la mère pour ses petits, étoit un effet de son attachement pour eux, ou si elle-même n'étoit pas intéressée à les laisser tranquilles, on s'aperçut bientôt que quelque amour qu'elle eût pour eux, elle en avoit encore plus pour la liberté. On ouvrit la volière pendant que ses petits dormoient; dès qu'elle s'en aperçut, elle se leva doucement, sortit dans le jardin, et s'éloigna du plus vîte qu'elle put de sa cage, où elle ne revint pas d'elle-même, mais où il fallut la rapporter. On a souvent remarqué que lorsqu'elle étoit renfermée avec ses petits, elle employoit ordinairement tout le temps de leur sommeil à rôder autour de la volière, pour tâcher, selon toute apparence, de trouver une issue propre à s'échapper, et qu'elle ne cessoit ses manœuvres et ses mouvemens inquiets que lorsque les petits venoient à s'éveiller. Dès-lors il fut facile de juger que cette mère auroit quitté volontiers sa petite famille, et que si elle sembloit craindre de l'éveiller, c'étoit seulement pour se mettre à l'abri de ses importunités ; car les jeunes hérissons étoient si avides de la mamelle, qu'ils y restoient attachés souvent pendant plusieurs heures de suite. C'est peut-être ce grand appétit des jeunes hérissons, qui est cause que les mères ennuyées ou excédées par leur gourmandise, se déterminent quelquefois à les détruire.

Dès que les Hérissons entendoient marcher ou qu'ils voyoient quelqu'un auprès d'eux, ils se tapissoient à terre et ramenoient leur museau sur la poitrine, de sorte qu'ils présentoient en avant les piquans qu'ils ont sur le haut du front, et qui sont les premiers à se dresser; ils ramenoient ensuite leurs pieds de derrière en avant, et à force d'approcher ainsi les extrémités de leur corps, ou plutôt de les resserrer l'une contre l'autre, ils se donnoient la forme d'une pelote ou d'une boule hérissée de piquans ou de pointes. Cette pelote ou boule n'est pas tout-à-fait ronde; elle est toujours plus mince vers l'endroit où la tête se joint à la partie postérieure du corps. Plus ils étoient prompts à prendre cette forme de boule, et plus ils comprimoient fortement les deux extrémités de leur corps : la contraction de leurs muscles paroît être si grande alors, que lorsqu'une fois ils se sont arrondis autant qu'il leur est possible, il seroit presque aussi aisé de leur disloquer les membres, que de les alonger assez pour donner à leur corps toute son étendue en longueur. On essayoit souvent de les étendre; mais plus on faisoit d'efforts, plus ils sembloient opposer de résistance et se resserrer dans l'instant où ils prenoient la forme de pelote. On a remarqué qu'il se faisoit un petit bruit, une sorte de cliquetis, qui étoit occasionné par le frottement réciproque des pointes, lesquelles se dirigent et se croisent dans tous les sens possibles. C'est alors que le corps de ces animaux paroît hérissé d'un plus grand nombre de pointes, et qu'ils sont vraiment sur la défensive. Lorsque rien ne les inquiète, ces mêmes pointes ou épines si hérissées, quand il est question de

se préserver, sont couchées en arrière les unes sur les autres, comme le poil lisse des autres animaux; néanmoins ceci n'a lieu que lorsque les hérissons étant éveillés, jouissent du calme et de la tranquillité; car quand ils dorment, leurs armes sont prêtes, c'est-à-dire que leurs pointes se croisent dans tous les sens, comme s'ils avoient à repousser une attaque. Il semble donc que pendant leur sommeil, qui est assez profond, la Nature leur ait donné l'instinct de se prémunir contre la surprise.

Au reste, ces animaux n'ont pas les moyens d'en attaquer d'autres; ils sont naturellement indolens, et même paresseux : le repos semble être aussi nécessaire à leur genre de vie que la nourriture, et l'on pourroit dire avec assez de vérité, que leurs uniques et seules occupations sont de manger et dormir. En effet, ceux que nous avons nourris et élevés, cherchoient à manger dès qu'ils étoient éveillés; et quand ils avoient assez mangé, ils alloient se livrer au sommeil sur des feuillages. Ce sont-là leurs habitudes pendant le jour; mais pendant la nuit, ils sont moins tranquilles; ils cherchent les limaçons, les gros scarabées et autres insectes dont ils font leur principale nourriture.

Il s'en trouve partout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Laponie et la Norwège.



De Seve, Del. l'Epine, Sculp.

DE LA CHAUVE-SOURIS (1).

QUOIQUE tout soit également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du Créateur, il est cependant relativement à nous, des êtres accomplis, et d'autres qui semblent être imparfaits ou difformes. Les premiers sont ceux dont la figure nous paroît agréable et complète, parce que toutes les parties sont bien ensemble, que le corps et les membres sont proportionnés, les mouvemens assortis, toutes les fonctions faciles et naturelles. Les autres, qui nous paroissent hideux, sont ceux dont les qualités nous sont nuisibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, et dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons reçu les premières sensations, et tiré les idées qui nous servent de modèle pour juger. Une tête humaine sur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, et terminé par une queue de poisson, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la Nature a de plus éloigné. Un animal qui, comme la Chauve-souris, est à demi Quadrupède, à demi volatile, et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est, pour ainsi dire, un être monstre, en ce que réunissant les attributs de deux genres si différens, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la Nature. Il n'est qu'imparfaitement Quadrupède, et il est encore plus imparfaitement oiseau. Un Qua-

(1) Lat. *Verpertilio*, *Nottula*; it. *Pipistrello*, *Barbastello*; all. *Flaedermuss*.

drupède doit avoir quatre pieds, un oiseau a des plumes et des ailes; dans la Chauve-souris les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler, et qu'elle puisse aussi s'en servir pour se traîner : ce sont en effet des extrémités difformes, dont les os sont monstrueusement alongés, et réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poil, comme le reste du corps : ce sont des espèces d'ailerons, ou, si l'on veut des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, et dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'ensemble, et n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions séparées : ce sont des espèces de mains dix fois plus grandes que les pieds, et en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal : ce sont, en un mot, des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras, forme les ailes ou les mains de l'animal, se réunit à la peau de son corps, et enveloppe en même temps ses jambes, et même sa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainsi dire, l'un de ses doigts. Ajoutez à ces disparates et à ces disproportions du corps et des membres, les difformités de la tête, qui souvent sont encore plus grandes; car, dans quelques espèces, le nez est à peine visible, les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, et se confondent avec les joues; dans d'autres, les oreilles sont aussi longues que le corps, ou bien la face est tortillée en forme de fer à cheval, et le nez recouvert par une espèce de crête. La plupart ont la tête surmontée par quatre

oreillons, toutes ont les yeux petits, obscurs et couverts, le nez ou plutôt les naseaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille; toutes aussi cherchent à se cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain, qu'elles semblent n'exécuter que par effort, et d'une manière gauche; elles s'élèvent de terre avec peine; elles ne volent jamais à une grande hauteur; elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir ou même diriger leur vol; il n'est ni très-rapide, ni bien direct; il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse; elles ne laissent pas de saisir en passant les moucherons, les cousins et sur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit; elles les avalent, pour ainsi dire, tout entiers, et l'on voit dans leurs excrémens les débris des ailes et des autres parties sèches qui ne peuvent se digérer.

Étant un jour descendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les stalactites, je fus surpris de trouver sur un terrein tout couvert d'albâtre, et dans un lieu si ténébreux et si profond, une espèce de terre qui étoit d'une toute autre nature; c'étoit un tas épais et large de plusieurs pieds d'une matière noirâtre, presqu'entièrement composée de portions d'ailes et de pattes de mouches et de papillons, comme si ces insectes se fussent rassemblés en nombre immense et réunis dans ce lieu pour y périr et pourrir ensemble. Ce n'étoit cependant autre chose que de la fiente de

Chauve-souris, amoncelée probablement pendant plusieurs années dans l'endroit de ces voûtes souterraines, qu'elles habitoient de préférence; car dans toute l'étendue de ces grottes, qui est de plus d'un demi-quart de lieue, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière, et je jugeai que les Chauve-souris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très-foible lumière par l'ouverture de la grotte, et qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas trop s'enfoncer dans l'obscurité.

Les Chauve-souris sont de vrais Quadrupèdes; elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiseaux; mais comme l'action de voler suppose une très-grande force dans la partie supérieure du corps et dans les membres antérieurs, elles ont les muscles pectoraux beaucoup plus forts et plus charnus qu'aucun des Quadrupèdes, et l'on peut dire que par-là elles ressemblent encore aux oiseaux : elles en diffèrent par tout le reste de la conformation, tant extérieure qu'intérieure. Les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viscères sont semblables à ceux des Quadrupèdes, à l'exception de la verge qui est pendante et détachée; ce qui est particulier à l'homme, aux singes et aux Chauve-souris : elles produisent, comme les Quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents et des mamelles : l'on assure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent et les transportent même en volant. C'est en été qu'elles s'accouplent et qu'elles mettent bas, car elles sont engourdies pendant l'hiver : les unes se recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accro-

chent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, et demeurent ainsi suspendues : les autres se collent contre les murs ou se recèlent dans des trous ; elles sont toujours en nombre pour se défendre du froid : toutes passent l'hiver sans bouger, sans manger, ne se réveillent qu'au printemps, et se recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles supportent plus aisément la diète que le froid : elles peuvent passer plusieurs jours sans manger ; cependant elles sont du nombre des animaux carnassiers ; car lorsqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y sont suspendus, et elles mangent de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

On connoît actuellement sept espèces de Chauve-souris ; ces sept espèces sont très-distinctes, très-différentes les unes des autres, et n'habitent même jamais ensemble dans le même lieu.

La première est la chauve-souris proprement dite, dont j'ai donné ci-devant les dénominations.

La seconde est la chauve-souris à grandes oreilles, que nous nommerons l'oreillar. L'oreillar est peut-être plus commun que la Chauve-souris ; il est plus petit, a les ailes plus courtes, le museau moins gros et plus pointu, les oreilles d'une grandeur démesurée.

La troisième espèce que nous appellerons la noctule, du mot italien *nottula*, est très commune en France, et on la rencontre même plus fréquemment que les deux espèces précédentes. On la trouve sous les toits, sous les gouttières de plomb des châteaux, des églises, et aussi dans les vieux arbres creux ; elle est presque aussi grosse que la Chauve-souris ; elle a les oreilles

courtes et larges, le poil roussâtre, la voix aigre, perçante, et assez semblable au son d'un timbre de fer.

Nous nommerons serotine la quatrième espèce; elle est plus petite que la Chauve-souris et que la noctule; elle est à peu près de la grandeur de l'oreillar; mais elle en diffère par les oreilles qu'elle a courtes et pointues, et par la couleur du poil; elle a les ailes plus noires, le poil d'un brun plus foncé.

Nous appellerons la cinquième espèce la pipistrelle, du mot italien *pipistrello*, qui signifie aussi chauve-souris. De toutes les chauve-souris, c'est la plus petite et la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, et le front très-couvert de poil.

La sixième espèce, sera nommée barbastelle, du mot italien *barbastello*, qui signifie encore chauve-souris. Cet animal est à peu près de la grosseur de l'oreillar; il a les oreilles aussi larges, mais bien moins longues : le nom de barbastelle lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une grosse moustache, ce qui cependant n'est qu'une apparence occasionnée par le renflement des joues qui forment un bourlet au-dessus des lèvres; il a le museau très-court, le nez fort aplati et les yeux presque dans les oreilles.

Enfin nous nommerons fer-à-cheval la septième espèce; elle est très-frappante par la singulière difformité de sa face, dont le trait le plus apparent et le plus marqué est un bourlet en forme de fer-à-cheval autour du nez et sur la lèvre supérieure; on la trouve très-communément en France dans les murs et dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés.

EXTRAITS
ET NOTICES.

I.

D'un Cheval qui a vécu cinquante ans.

Il y a dans les animaux comme dans l'espèce humaine, quelques individus privilégiés dont la vie s'étend presqu'au double du terme ordinaire. La note suivante m'a été donnée par M. le duc de la Rochefoucault, qui s'intéresse au progrès des sciences et les cultive avec succès.

« En 1734, M. le duc de Saint-Simon étant à Frescati en Lorraine, vendit à son cousin, évêque de Metz, un cheval normand qu'il réformoit de son attelage, comme étant plus vieux que les autres. Ce cheval ne marquant plus à la dent, M. de Saint-Simon assura son cousin qu'il n'avoit que dix ans; et c'est de cette assurance que l'on part pour fixer la naissance du cheval à l'année 1724. »

« Ce cheval étoit bien proportionné et de belle taille, si ce n'est l'encolure qu'il avoit un peu trop épaisse. M. l'évêque de Metz (Saint-Simon) l'employa jusqu'en 1760, à traîner une voiture dont son maître d'hôtel se servoit pour aller à Metz chercher les provisions de la table; il faisoit tous les jours au moins deux fois et quelquefois quatre, le chemin de Frescati à Metz, qui est de trois mille six cents toises. »

« M. l'évêque de Metz étant mort en 1760, ce cheval fut employé jusqu'à l'arrivée de son successeur en 1762, et sans aucun ménagement, à tous les travaux du jardin, et à conduire souvent un cabriolet du concierge. »

« M. l'évêque actuel, à son arrivée à Frescati, employa ce cheval au même usage que son prédécesseur; comme on le faisoit fort souvent courir, on s'aperçut en 1766, que son flanc commençoit à s'altérer; et dès-lors on cessa de l'employer à conduire la voiture, et on ne le fit plus servir qu'à traîner une ratissoire dans les allées du jardin. Il continua ce travail jusqu'en 1772, depuis la pointe du jour jusqu'a l'entrée de la nuit, excepté le temps des repas des ouvriers. On s'aperçut alors que ce travail lui devenoit trop pénible, et on lui fit faire un petit tombereau de moitié moins grand que les tombereaux ordinaires, dans lequel il traînoit tous les jours du sable, de la terre, du fumier. M. l'évêque qui ne vouloit pas qu'on laissât cet animal sans rien faire, dans la crainte qu'il ne mourût bientôt, et voulant le conserver, recommanda que pour peu que le cheval parût fatigué, on le laissât reposer pendant vingt-quatre heures; mais on a été rarement dans ce cas : il a continué à bien manger, à se conserver gras et à se bien porter jusqu'à la fin de l'automne 1773, qu'il commença à ne pouvoir presque plus broyer son avoine, et à la rendre presqu'entière dans ses excrémens. Il commença à maigrir; M. l'évêque ordonna qu'on lui fît concasser son avoine, et le cheval parut reprendre de l'embonpoint pendant l'hiver; mais au mois de février 1774, il avoit beaucoup

de peine à traîner son petit tombereau deux ou trois heures par jour, et maigrissoit à vue d'œil. Enfin le mardi de la semaine sainte, dans le moment où on venoit de l'atteler, il se laissa tomber au premier pas qu'il voulut faire; on eut peine à le relever; on le ramena à l'écurie où il se coucha sans vouloir manger, se plaignit, enfla beaucoup et mourut le vendredi suivant, répandant une infection horrible. »

« Ce cheval avoit toujours bien mangé son avoine et fort vîte; il n'avoit pas à sa mort les dents plus longues que ne les ont ordinairement les chevaux à douze ou quinze ans; les seules marques de vieillesse qu'il donnoit, étoient les jointures et articulations des genoux qu'il avoit un peu grosses, beaucoup de poils blancs et les salières fort enfoncées; il n'a jamais eu les jambes engorgées. »

Voilà donc, dans l'espèce du cheval, l'exemple d'un individu qui a vécu cinquante ans, c'est-à-dire le double du temps de la vie ordinaire de ces animaux. L'analogie confirme en général ce que nous ne connoissions que par quelques faits particuliers; c'est qu'il doit se trouver dans toutes les espèces, et par conséquent dans l'espèce humaine comme dans celle du cheval, quelques individus dont la vie se prolonge au double de la vie ordinaire, c'est-à-dire à cent soixante ans au lieu de quatre-vingts. Ces privilèges de la Nature sont à la vérité placés de loin en loin pour le temps, et à de grandes distances dans l'espace; ce sont les gros lots dans la loterie universelle de la vie; néanmoins ils suffisent pour donner aux vieillards même les plus âgés, l'espérance d'un âge encore plus grand.

I I.

De la production du lait dans une chienne, sans accouplement et sans prégnation.

M. Mailly de l'académie de Dijon, m'a communiqué un fait qui mérite de trouver place dans l'histoire naturelle du chien. Voici l'extrait de la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, le 6 octobre 1772.

« Le curé de Norges, près de Dijon, possède une chienne qui, sans avoir jamais porté ni mis bas, a cependant tous les symptômes qui caractérisent ces deux manières d'être. Elle entre en chaleur à peu près dans le même temps que tous les autres animaux de son espèce, avec cette différence qu'elle ne souffre aucun mâle ; elle n'en a jamais reçu. Au bout du temps ordinaire de sa portée, ses mamelles se remplissent comme si elle étoit en gésine, sans que son lait soit provoqué par aucune traite particulière, comme il arrive quelquefois à d'autres animaux auxquels on en tire, ou quelque substance fort semblable, en fatiguant leurs mamelles. Il n'y a rien ici de pareil ; tout se fait selon l'ordre de la Nature, et le lait paroît être si bien dans son caractère, que cette chienne a déjà allaité des petits qu'on lui a donnés, et pour lesquels elle a autant de tendresse, de soins et d'attention que si elle étoit leur véritable mère. Elle est actuellement dans ce cas, et je n'ai l'honneur de vous assurer que ce que je vois. Une chose plus singulière peut-être, est que la même chienne, il y a deux ou trois ans, allaita deux chats, dont l'un contracta si bien les inclinations

de sa nourrice, que son cri s'en ressentit ; au bout de quelque temps, on s'aperçut qu'il ressembloit beaucoup plus à l'aboiement du chien qu'au miaulement du chat. »

Si ce fait de la production du lait, sans accouplement et sans prégnation, étoit plus fréquent dans les animaux quadrupèdes femelles, ce rapport les rapprocheroit des oiseaux femelles qui produisent des œufs sans le concours du mâle.

III.

Variétés dans les chiens.

Il y avoit ces années dernières, à la foire Saint-Germain, un chien de Sibérie, qui nous a paru assez différent de celui dont nous avons parlé, pour que nous en ayons retenu une courte description. Il étoit couvert d'un poil beaucoup plus long et qui tomboit presqu'à terre. Au premier coup-d'œil, il ressembloit à un gros bichon ; mais ses oreilles droites étoient en même temps beaucoup plus grandes. Il étoit tout blanc, et avoit onze à douze pouces de hauteur ; les longs poils qui lui couvrent la tête lui cachent en partie les yeux, et tombent jusque sur le nez ; les doigts et les ongles des pieds sont aussi cachés par les longs poils des jambes qui sont de la même grandeur que ceux du corps ; la queue, qui se recourbe comme celle du chien-loup, est aussi couverte de très-grands poils pendans, longs en général de sept à huit pouces. C'est le chien le plus vêtu et le mieux fourré de tous les chiens.

D'autres chiens amenés à Paris par des Russes en 1759, et auxquels ils donnoient le nom de chiens de Sibérie, étoient d'une race très-différente du précédent; ils étoient à peu près de la grandeur des lièvres de moyenne taille; le nez pointu, les oreilles demi-droites; ils étoient de couleur noire; la femelle avoit seulement une touffe de poils gris au milieu de la tête, et le mâle une touffe de même couleur au bout de la queue; ils étoient si caressans, qu'ils en étoient incommodes, et d'une gourmandise ou plutôt d'une voracité si grande, qu'on ne pouvoit jamais les rassasier; ils étoient en même temps d'une malpropreté insupportable, et perpétuellement en quête pour assouvir leur faim. Leur voix étoit très-forte; ils n'avoient nulle inclination à mordre, et caressoient indistinctement tout le monde; mais leur vivacité étoit au-dessus de toute expression.

La plupart des chiens du Groenland sont blancs; mais il s'en trouve aussi de noirs et d'un poil très-épais; ils hurlent et grognent plutôt qu'ils n'aboient; ils sont stupides et ne sont propres à aucune sorte de chasse. On s'en sert néanmoins pour tirer des traîneaux auxquels on les attelle au nombre de quatre ou six. Les Groenlandois en mangent la chair, et se font des habits de leurs peaux.

Les chiens du Kamtschatka sont grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres. Ils sont communément blancs ou noirs, plus agiles et plus vifs que nos chiens: ils mangent beaucoup de poissons; on les fait servir à tirer des traîneaux: on leur donne toute liberté pendant l'été; on ne les rassemble qu'au mois

d'octobre pour les atteler aux traîneaux; et pendant l'hiver on les nourrit avec une espèce de pâte faite de poisson qu'on laisse fermenter dans une fosse. On fait chauffer et presque cuire ce mélange avant de le leur donner.

Il paroît, par ces deux derniers passages tirés des voyageurs, que la race des chiens de Groenland et de Kamtschatka, et peut-être des autres climats septentrionaux, ressemble plus aux chiens d'Islande qu'à toutes autres races de chiens; car la description que nous avons donnée ci-dessus des deux chiens amenés de Russie à Paris, aussi-bien que les notices qu'on vient de lire sur les chiens de Groenland et sur ceux du Kamtschatka, conviennent assez entr'elles, et peuvent se rapporter également à notre chien d'Islande.

On a vu dans l'histoire et la description que j'ai données des différentes races de chiens, que celle du chien de berger paroît être la souche ou tige commune de toutes les autres races, et j'ai rendu cette conjecture probable par quelques faits et par plusieurs comparaisons. Ce chien de berger, que je regarde comme le vrai chien de nature, se trouve dans presque tous les pays du monde. Cook et Forster nous disent « qu'ils remarquèrent à la nouvelle Zélande un grand nombre de chiens que les habitans du pays paroissent aimer beaucoup et qu'ils tenoient attachés dans leurs pirogues par le milieu du ventre : ces chiens étoient de l'espèce à longs poils, et ils ressembloient beaucoup au chien de berger. Ils étoient de diverses couleurs; les uns tachés, ceux-ci entièrement noirs, et d'autres

parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poissons ou des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair et se vêtir de leurs peaux. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions. »

« A la nouvelle Zélande, disent les mêmes voyageurs, et suivant les relations des premiers voyages aux îles tropiques de la mer du sud, les chiens sont les animaux les plus stupides et les plus tristes du monde; ils ne paroissent pas avoir plus de sagacité que nos moutons; et comme à la nouvelle Zélande on ne les nourrit que de poisson, et seulement de végétaux dans les îles de la mer du sud, ces alimens peuvent avoir contribué à changer leur instinct. »

« La race des chiens des îles de la mer du sud ressemble beaucoup aux chiens de berger; mais leur tête est prodigieusement grosse : ils ont des yeux d'une petitesse remarquable, des oreilles pointues, le poil long et une queue courte et touffue; ils se nourrissent surtout de fruits aux îles de la Société; mais sur les îles basses et à la nouvelle Zélande, ils ne mangent que du poisson. Leur stupidité est extrême; ils aboient rarement ou presque jamais; mais ils hurlent de temps en temps; ils ont l'odorat très-foible, et ils sont excessivement paresseux. Les naturels les engraissent pour leur chair qu'ils aiment passionnément, et qu'ils préfèrent à celle du cochon; ils fabriquent d'ailleurs avec leurs poils des ornemens; ils en font des franges, des cuirasses, aux îles de la Société, et ils en garnissent leurs vêtemens à la nouvelle Zélande. »

Il y a plusieurs animaux que les habitans de la Guyane ont nommés chiens des bois ; ils méritent ce nom, puisqu'ils s'accouplent et produisent avec les chiens domestiques. La première espèce ressemble beaucoup à celle du chien de berger ; il a, comme le chien de berger, les oreilles droites et courtes, et la forme de la tête toute pareille ; mais il n'en a pas les longs poils sur le corps, la queue et les jambes. Il ressemble au loup par le poil au point de s'y méprendre, sans cependant avoir ni l'encolure, ni la queue du loup. Le poil de la tête et du corps est mélangé de noir, de fauve, de gris et de blanc.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il y a de plus dans l'intérieur des terres de la Guyane, sur-tout dans les grands bois du canton d'Oyapoc, une autre espèce de chien des bois plus petite que la précédente, dont le poil est noir et fort long, la tête très-grosse et le museau plus alongé. Les sauvages élèvent ces animaux pour la chasse : ces petits chiens des bois s'accouplent aussi avec les chiens d'Europe, et produisent des métis que les sauvages estiment beaucoup, parce qu'ils ont encore plus de talent pour la chasse que les chiens des bois.

Ces deux espèces chassent les agoutis, les acouchis et les pacas ; ils s'en saisissent et les tuent ; faute de gibier, ils montent sur les arbres, dont ils aiment les fruits, tels que ceux du bois rouge. Ils marchent par troupes de six ou sept ; ils ne s'apprivoisent que difficilement, et conservent toujours un caractère de méchanceté.

En 1783, mon fils amena de Pétersbourg à Paris

un chien et une chienne d'une race différente de toutes celles dont j'ai donné la description. Le chien, quoiqu'encore fort jeune, étoit déjà plus grand que le plus grand danois; son corps étoit plus alongé et plus étroit à la partie des reins; la tète un peu plus petite, la physionomie fine et le museau fort alongé; les oreilles étoient pendantes comme dans le danois et le levrier; les jambes fines et les pieds petits. Ce chien avoit la queue pendante et touchant à terre dans ses momens de repos; mais dans les mouvemens de liberté, il la portoit élevée, et les grands poils dont elle étoit garnie formoient un panache replié en avant. Il diffère des grands levriers non-seulement par la grande longueur de corps, mais encore par les grands poils qui sont autour des oreilles, sur le cou, sous le ventre, sur le derrière des jambes de devant, sur les cuisses et sur la queue où ils sont les plus longs. La femelle étoit un peu plus petite que le mâle; sa tète étoit plus étroite et le museau plus effilé. En géneral cette chienne étoit de forme plus légère que le chien, et en proportion plus garnie de longs poils. Ceux du mâle étoient blancs presque sur tout le corps, au lieu que la femelle avoit de très-grandes taches d'un brun marron sur les épaules, sur le dos, sur le train de derrière et sur la queue qu'elle relevoit moins souvent; mais par tous les autres caractères elle ressembloit au mâle.

IV.

Varietés de la Taupe.

SUIVANT l'auteur d'un très-bon mémoire qui a paru en 1767 sur l'Histoire Naturelle de la Taupe, on peut en distinguer en Europe cinq variétés : 1°. celle de nos jardins, dont le poil est fin et d'un très-beau noir :

2°. La taupe blanche qui ne diffère de la taupe noire commune que par la couleur ; elle est plus commune en Hollande qu'en France, et se trouve encore plus fréquemment dans les contrées septentrionales :

3°. La taupe fauve qui ne se trouve guère que dans le pays d'Aunis, et qui a le poil d'un roux clair, tirant sur le ventre de biche, sans aucune tache ni mélange; il paroît que c'est une nuance dans l'espèce de la taupe blanche ; seulement elle est un peu plus grosse : mais l'auteur du mémoire n'en a vu qu'un seul individu, qui avoit été pris près de la Rochelle dans le même terrein que la taupe blanche :

4°. La taupe jaune-verdâtre ou couleur de citron, qui se trouve dans le territoire d'Alais en Languedoc; elle est d'une bonne couleur de citron, et l'on prétend que cette couleur n'est due qu'à la qualité de la terre qu'elle habite ; c'est entre le bourg d'Aulas et les hameaux qu'on appelle les Carrières, dans le diocèse d'Alais que se trouve cette taupe citron :

5°. La taupe tachetée ou variée qu'on trouve dans plusieurs contrées de l'Europe. Celles de l'Ost-frise ont tout le corps parsemé de taches blanches et noires: en Suisse, en Angleterre et dans le pays d'Aunis, elles ont le poil noir varié de fauve.

Indépendamment de ces cinq races de taupes qui se trouvent en Europe, les voyageurs parlent d'une taupe de l'ile de Java dont les quatre pieds sont blancs, ainsi que la moitié des jambes. En Amérique, celles de Virginie ont le poil noirâtre et luisant, mêlé de pourpre foncé; toutes ces taupes ne paroissent être que de simples variétés de l'espèce de la taupe commune dont elles ne diffèrent que par les couleurs. Mais il y en a d'autres qui semblent constituer des espèces différentes, parce qu'elles diffèrent de la taupe commune non-seulement par les couleurs, mais par la forme du corps et des membres.

V.

De l'Hermine et de la Belette en domesticité.

Je dois citer ici avec éloge et reconnoissance une lettre qui m'a été écrite par Madame la comtesse de Noyan, datée au château de la Mancelière en Bretagne, le 20 juillet 1771.

« Vous êtes trop juste, Monsieur, pour ne pas faire réparation d'honneur à ceux que vous avez offensés. Vous avez fait un outrage à la race de l'Hermine, en l'annonçant comme une bête que l'on ne pouvoit apprivoiser. J'en ai une depuis un mois que l'on a prise dans mon jardin, qui, reconnoissante des soins que je prends d'elle, vient m'embrasser, me lécher et jouer avec moi comme le pourroit faire un petit chien. Elle est à peu près de la taille d'une belette, roussâtre sur le dos; le ventre et les pattes blanches; cinq belles petites griffes à ses jolies petites pattes; sa bouche bien fendue et ses dents pointues comme des aiguilles. Le

tour des oreilles blanc, la barbe longue, blanche et noire, et le bout de la queue d'un beau noir. Sa vivacité surpasse celle de l'écureuil. Cette jolie petite bête jouissant de sa liberté jusqu'à l'heure que nous nous retirons, joue, vole nos sacs d'ouvrages et tout ce qu'elle peut emporter. »

J'avoue que je ne me suis peut-être pas assez occupé de l'éducation des belettes et des hermines que j'ai fait nourrir; car toutes m'ont paru également farouches. Je ne doute pas néanmoins de ce que me marque Madame de Noyan, et d'autant moins que ses observations s'accordent parfaitement avec les observations que plusieurs autres personnes m'ont adressées depuis. « Une belette que j'ai conservée dix mois, et qu'on avoit prise fort jeune, m'écrit une d'elles, perdit une partie de son agilité naturelle lorsqu'elle fut réduite en captivité et que je l'eus attachée à la chaîne; elle mordoit furieusement lorsqu'elle avoit faim : on lui coupa les quatre dents canines très-aiguës qui déchiroient les mains jusqu'à l'os. Dépourvue de ses armes naturelles, et n'ayant plus que des dents molaires ou incisives, peu propres à déchirer, elle devint moins féroce; et comme elle avoit sans cesse besoin de mes services pour manger ou dormir, elle commença à prendre de l'affection pour moi; car manger et dormir sont les deux fréquens besoins de cet animal. »

« J'avois un petit fouet de fil qui pendoit près de son lit; c'étoit un instrument de punition lorsquelle essayoit de mordre, ou qu'elle se mettoit en colère. Le fouet dompta tellement son caractère colérique, qu'elle trembloit, se couchoit ventre à terre, et baissoit la

tète lorsqu'elle voyoit prendre cet instrument. Je n'ai jamais vu la soumission extérieure mieux dépeinte dans aucun animal ; ce qui prouve bien que les châtimens raisonnables employés à propos, accompagnés de soins, de caresses et de bienfaits, peuvent assujétir et attacher à l'homme les animaux sauvages que nous croyons peu susceptibles d'éducation et de reconnoissance. »

« Les belettes ont l'odorat exquis ; elles sentent de douze pas un petit morceau de viande gros comme un noyau de cerise et plié dans du papier. »

« La Belette est très-vorace : elle mange de la viande jusqu'à ce qu'elle en soit remplie. Elle rend peu d'excrémens ; mais elle perd presque tout par la transpiration et par les urines qui sont épaisses et puantes. »

« J'ai été singulièrement surpris de voir un jour ma belette qui avoit faim, rompre sa chaîne de fil d'archal, sauter sur moi, entrer dans ma poche, déchirer le petit paquet, et dévorer en un instant la viande que j'y avois cachée. »

« Ce petit animal, qui m'étoit si soumis, avoit conservé d'ailleurs son caractère pétulant, cruel et colérique pour tout autre que moi ; il mordoit sans discrétion tous ceux qui vouloient badiner avec lui ; les chats ennemis de sa race furent toujours l'objet de sa haine ; il mordoit au nez les gros mâtins qui venoient le sentir lorsqu'il étoit dans mes mains ; alors il poussoit un cri de colère et exhaloit une odeur fétide qui faisoit fuir tous les animaux, criant chi, chi, chi, chi. J'ai vu des brebis, des chèvres, des chevaux reculer à cette odeur ; et il est certain que quelques

maisons voisines où il ne manquoit pas de souris, ne furent plus incommodées de ces animaux, tant que ma belette vécut. »

« Les poussins, les rats et les oiseaux étoient surtout l'objet de sa cruauté; la Belette observe leur allure et s'élance ensuite prestement sur eux; elle se plaît à répandre le sang dont elle se soule, et sans être fatiguée du carnage, elle tue dix à douze poussins de suite, éloignant la mère par son odeur forte et désagréable qu'on sent à la distance de deux pas. »

« Ma belette dormoit la moitié du jour et toute la nuit; elle cherchoit dans mon cabinet un petit recoin à côté de moi; mon mouchoir ou une poche étoient son lit; elle se plaisoit à dormir dans le sein; elle se replioit autour d'elle-même, dormoit d'un sommeil profond, et n'étoit pas plus grande dans cette attitude qu'une grosse noix du pays de l'espèce des bombardes. »

« Lorsqu'elle étoit une fois endormie, je pouvois la déplier; tous ses muscles étoient alors relâchés et sans aucune tension; en la suspendant par la tête, tout son corps étoit flasque, se plioit et pouvoit faire le jeu du pendule cinq à six fois de suite avant que la bête s'éveillât; ce qui prouve la grande flexibilité de l'épine du dos de cet animal. »

« Ma belette avoit un goût décidé pour le badinage, les agaceries, les caresses et le chatouillement; elle s'étendoit alors sur le dos ou sur le ventre, se ruoit et mordoit tout doucement comme les jeunes chiens qui badinent. Elle avoit même appris une sorte de danse, et lorsque je frappois avec les doigts sur une table,

elle tournoit autour de la main, se levoit droite, alloit par sauts et par bonds, faisant entendre quelques murmures de joie; mais bientôt fatiguée, elle se laissoit aller au sommeil et dormoit presque dans l'instant. »

« La Belette est très-rusée : l'ayant fouettée pour avoir fait ses ordures sur mes papiers, contre son usage, elle vint dormir auprès de moi sur ma table; la crainte l'éveilla souvent au moindre bruit; elle ne changea pas de place, mais elle observa, les yeux ouverts, ma démarche, faisant semblant de dormir. Elle connoissoit parfaitement le ton de caresse ou de menace, et j'ai été souvent surpris de trouver tant d'intelligence dans une bête si petite dans l'ordre des quadrupèdes. »

« Lorsque j'oubliois de lui donner à manger, elle se levoit de nuit et se rendoit d'une maison à une autre à Antragues, où elle mangeoit chaque jour. Elle alloit par les chemins les plus courts, descendant d'abord dans un balcon et dans la rue, descendant encore et montant plusieurs marches, entrant dans une basse-cour, passant à travers des amas de feuilles sèches de châtaigniers, de trois pieds de hauteur, pour prendre le plus court chemin, ce qui fait voir que l'odorat guide cet animal; elle passoit ensuite dans la cuisine, où elle mangeoit à l'aise, après avoir fait un chemin de deux cents pas. »

« Le mâle est très-libertin : je l'ai vu se satisfaire sur un autre mâle mort et empaillé; mille caresses et murmures de joie et de desir l'animoient : en sentant mes mains qui avoient touché ce cadavre, il reconnut une odeur qui lui plaisoit si fort, qu'il restoit immobile pour la savourer à son aise. »

« Ma belette bàilloit souvent; elle se levoit après avoir dormi en tiraillant ses membres et soulevant le dos en arc. Elle léchoit l'eau en buvant; sa langue étoit âpre et hérissée de pointes; elle ronfloit quelquefois en dormant, et avoit communiqué son odeur forte et désagréable à une petite cage où elle avoit son lit; son petit matelas étoit aussi puant qu'elle même dans l'état de colère. »

« Ma belette souffroit impatiemment d'être renfermée dans sa cage, et elle aimoit la compagnie et les caresses; elle avoit rongé à différentes reprises quatre petits bâtons, pour se faire une issue pour sortir de sa prison. »

« Cet animal aime extrêmement la propreté; sa robe est toujours luisante. En faisant observer un certain régime à ces bêtes, on peut tempérer l'odeur forte qu'elles exhalent et leur affreuse puanteur lorsqu'elles sont en colère. Le laitage adoucit beaucoup leurs humeurs, de même que le régime végétal. Pour donner aux belettes l'éducation dont elles sont susceptibles et leur faire goûter la domesticité, il faut les prendre jeunes et lorsqu'elles ne peuvent s'enfuir. Vieilles ou même à l'age de trois ou quatre mois, elles s'apprivoisent plus difficilement. On fut obligé de couper les quatre dents canines de celle qu'on m'apporta à Antragues, et de la châtier souvent pour fléchir son caractère. »

« On voit d'après tout ce que j'ai dit sur cet animal, que quelque petit qu'il soit, c'est un de ceux que la Nature a le moins négligés. Dans l'état sauvage, c'est le tigre des petits individus; il se garantit par son agilité

des quadrupèdes plus grands que lui ; il est bien servi par l'oreille et par la vue. Il est pourvu d'armes offensives dont il fait usage en peu de temps avec une sorte de discernement ; il aime le sang et le carnage ; il se plaît à la destruction sans qu'il ait même besoin de satisfaire son appétit. »

« En état de domesticité, ses sens se perfectionnent et ses mœurs s'adoucissent par le châtiment. La Belette devient susceptible d'amitié, de reconnoissance et de crainte ; elle s'attache à celui qui la nourrit, qu'elle reconnoît à l'odorat et à la simple vue. Elle est rusée et libertine à l'excès ; elle aime les caresses, le repos et le sommeil ; elle est gourmande et si vorace qu'elle pèse jusqu'à un cinquième de plus après ses repas. Sa vue est perçante, son oreille bonne ; l'odorat est exquis ; le sens du toucher est répandu dans tout son corps, et la flexibilité de ce petit corps menu et long favorise infiniment la bonté de ce sens en lui-même. Tous ces phénomènes tiennent à l'état de ses sens qui sont achevés et parfaits. »

V I.

De la Musaraigne d'eau.

CETTE musaraigne, quoique naturelle à notre climat, est connue depuis peu de temps. On la prend à la source des fontaines, au lever et au coucher du soleil : dans le jour elle est cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous par terre le long des petits ruisseaux. Elle met bas au printemps, et produit ordinairement neuf petits.

FIN DU PREMIER VOLUME DES QUADRUPÈDES.



